Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

LA PETITE DAME DE LA GRANDE MAISON

The Little Lady of The Big House

1916
Traduit de l'américain par Louis Postif

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Il s’éveilla dans l’obscurité, simplement, facilement, sans autre mouvement qu’un lever de paupières sur un décor d’ombre. À la différence de tant d’autres dormeurs obligés de tâter et d’écouter pour reprendre contact avec le monde, il se reconnut à l’instant même de son éveil, en temps, en lieu et en personne, et reprit sans effort le conte interrompu de sa vie. Il était Dick Forrest, propriétaire de vastes terrains, qui s’était endormi depuis plusieurs heures, après avoir mis une allumette comme signet entre les pages de *Road Town* et éteint l’électricité.

Une fontaine endormie gargouillait dans le voisinage. Puis il perçut un son faible et lointain, qui eût échappé à une oreille moins fine, mais qui le fit sourire de plaisir. Il reconnaissait le beuglement de King Polo, le champion des bœufs à cornes courtes, trois fois primé aux foires de Sacramento, en Californie. Le sourire s’attarda un bon moment sur la figure de Dick Forrest à la pensée des nouveaux triomphes que King Polo remporterait cette année au cours des tournées d’expositions bovines dans l’est des États-Unis. Il leur montrerait qu’un bœuf né et élevé en Californie peut rivaliser avec les meilleurs bœufs nourris de grains dans l’Iowa ou importés par mer.

Quand son sourire se fut effacé, c’est-à-dire après plusieurs secondes, il allongea la main dans l’obscurité et appuya sur le premier bouton d’une série de trois rangées.

La lumière tamisée d’un plafonnier révéla une chambre sur porche dont trois cloisons se composaient d’un treillis de cuivre à mailles fines. Du quatrième côté, le mur de la maison, en béton, était percé de portes-fenêtres à la française.

Il appuya sur le second bouton de la rangée, et une vive lumière se concentra sur un espace déterminé, éclairant une pendule, un baromètre et deux thermomètres, un centigrade et un Fahrenheit. Presque d'un seul coup d'œil, il lut le message des cadrans : heure, 4,30 : pression atmosphérique, 29,80, ce qui était normal à cette altitude et en cette saison ; température, 36 °Fahrenheit. Une autre pression sur le bouton replongea dans l'obscurité les indications de l'heure, de la chaleur et de l'atmosphère.

Un troisième bouton alluma sa liseuse, disposée de façon à éclairer de derrière et de haut sans fatiguer les yeux. Il éteignit le plafonnier, prit sur son pupitre un gros paquet d'épreuves d'imprimerie, puis, crayon en main, en entreprit la correction après avoir allumé une cigarette.

Cette pièce était évidemment la chambre à coucher d'un homme actif, cependant il y régnait un confort qui n'avait rien de Spartiate. Le lit de fer gris émaillé s'harmonisait avec le mur de béton. Au pied du lit débordait une couverture en peaux de loups gris avec les queues. En guise de descente de lit s'étalait une épaisse fourrure de bouc montagnard, sur laquelle était posée une paire de pantoufles.

Sur le vaste pupitre où s'entassaient en ordre livres, revues et buvards, il y avait place pour des allumettes, des cigarettes, un cendrier et une bouteille thermos. Un dictaphone était disposé sur un support articulé.

À six heures précises, après qu'une lumière grise eut commencé à filtrer à travers le treillis, Dick Forrest, sans lever les yeux de dessus ses épreuves, étendit la main droite et appuya sur un bouton du deuxième rang : cinq minutes après, un Chinois aux pieds chaussés de feutre entra dans la chambre, portant sur un petit plateau de cuivre poli une tasse et une soucoupe, une petite cafetière d'argent et un minuscule pot au lait de même métal.

« Bonjour Oh-là-là ! fit Dick Forrest en l'accueillant avec un sourire des yeux et des lèvres.

– Bonjour, maître, répondit Oh-là-là tout en déblayant une place sur le bureau et en versant le café au lait. »

Sans attendre de nouveaux ordres, et remarquant que son maître buvait déjà d'une main tout en corrigeant de l'autre, oh-là-là ramassa sur le plancher un bonnet rose pâle, transparent et orné de dentelles, et s'éclipsa sans bruit par la porte-fenêtre.

À six heures et demie, ponctuellement, il reparut avec un plateau plus grand. Dick Forrest mit les épreuves de côté, prit un livre intitulé : *Élevage Commercial des Grenouilles*, et se prépara à manger. Le déjeuner était simple mais assez substantiel ; encore du café, un demi-pamplemousse, deux œufs à la coque préparés dans un verre avec un morceau de beurre dans chacun et bouillants, puis une tranche de lard cuit à point, provenant de ses propres porcheries et de son usine de salaison.

Déjà le soleil entrait à flots et brillait sur le lit. En dehors du treillis couraient de nombreuses mouches prématurément écloses pour la saison et encore engourdies par la fraîcheur nocturne. Forrest, en mangeant, observait la chasse des guêpes. Hardies, plus résistantes à la gelée que les abeilles, elles avaient déjà pris leur vol et opéraient des ravages parmi les mouches. En dépit de leur bourdonnement avertisseur, ces jaunes chasseresses de l'air, qui manquent rarement leur proie, fondaient sur leurs impuissantes victimes et les emportaient. La dernière mouche avait disparu avant que Forrest eût dégusté sa dernière goutte de café, marqué d'une allumette la page de *L'Élevage Commercial des Grenouilles* et repris ses épreuves.

Au bout d'un certain temps, il se laissa distraire par le cri mélodieux de l'alouette, première vocalise du jour. Il regarda la pendule : elle marquait sept heures. Il mit de côté ses épreuves et entreprit une série de conversations par l'intermédiaire du tableau, qu'il manipulait d'une main experte.

« Allo, Oh-Joie ! fut son premier appel. – M. Tayer est-il levé ?... Très bien. Montre-lui l'installation d'eau chaude, peut-être qu'il ne la connaît pas... Oui, c'est cela. Arrange-toi pour trouver un autre garçon aussitôt que possible. Il y en a toujours des tas au retour du beau temps... Fais de ton mieux. Au revoir !... »

« M. Hanley ?... Oui, fut sa seconde conversation quand il eut déplacé la fiche. J'ai pensé à ce barrage sur le Buckeye. Il me faut les chiffres du transport de sable et de celui des cailloux... C'est cela. Je m'imagine que le transport de sable coûtera de six à dix *cents* de plus par mètre que celui des cailloux. C'est la dernière rampe qui éreinte les attelages. Faites le calcul... Non, nous ne pourrons commencer avant une quinzaine... Oui, oui, les nouveaux tracteurs, si on les livre, libéreront les chevaux de labour, mais il faudra les renvoyer pour le contrôle... Non, vous verrez M. Éveran à ce sujet. Au revoir. »

Troisième appel :

« M. Dawson ? Ah ! ah ! Deux degrés 25 dans ma chambre sur porche en ce moment. Il doit y avoir de la gelée blanche dans les prairies. Mais ce sera probablement la dernière fois pour cette année... Oui, ils m'ont juré que les tracteurs seraient livrés voilà deux jours... Téléphonez à l'agent de la gare... À propos, allez trouver Hanley de ma part. J'ai oublié de lui dire d'envoyer les ratières en même temps que les pièges à mouches...

« Au revoir ! »

Forrest sortit du lit en pyjama, enfila ses pantoufles et par une porte-fenêtre gagna la salle de bains où Oh-là-là avait déjà rempli la baignoire. Une douzaine de minutes après, rasé de frais, il était de retour dans son lit et lisait son livre sur les grenouilles pendant que Oh-là-là, apparu à point, lui massait les jambes.

Jambes bien tournées d'un gaillard solidement bâti mesurant un mètre quatre-vingts de taille et pesant quatre-vingt-dix kilos : jambes qui, d'ailleurs, racontaient son histoire. La cuisse gauche portait une cicatrice de vingt-cinq centimètres de long. À la cheville du cou-de-pied au talon, s'étalaient une demi-douzaine de cicatrices de la grosseur d'un demi-dollar. Quand Oh-là-là massait un peu trop fort le genou gauche, Forrest ne pouvait retenir un tressaillement.

Le tibia droit était émaillé de marques sombres, et, juste au-dessous du genou, on distinguait nettement une entaille de l'os. À mi-chemin entre le genou et l'aine, apparaissait la marque d'une ancienne blessure de trois pouces, curieusement couturée de points minuscules.

Un hennissement soudain et joyeux du dehors lui fit remettre l'allumette entre les pages du traité des grenouilles, et tandis que Oh-là-là commençait à habiller son maître au lit, Forrest, se retournant légèrement, regarda dans la direction du hennissement. Sur la route, entre les balancements pourprés des premiers lilas en fleurs, et monté par un pittoresque cow-boy, un grand cheval allait l'amble ; sa robe rougeâtre brillait au soleil matinal ; il levait haut ses fanons d'un blanc de neige et secouait sa crinière ; ses regards erraient à travers champs, et son appel faisait vibrer les échos.

Dick Forrest éprouva un plaisir mêlé d'inquiétude : plaisir de voir cette superbe bête avancer entre les haies de lilas ; inquiétude que son hennissement n'éveillât la jeune femme qui lui souriait dans un cadre ovale pendu au mur. Il regarda vivement l'autre aile de la maison qui projetait sa grande ombre à travers la cour de soixante mètres et où elle habitait. Les stores de sa chambre sur porche étaient baissés et ne bougèrent pas. L'étalon hennit de nouveau, et rien ne remua qu'une troupe de canaris sauvages qui s'envolèrent des parterres de la cour et resplendirent au soleil levant comme des embruns d'or verdâtre.

Il suivit l'étalon du regard jusqu'à ce qu'il disparût entre les lilas, puis, revenant comme toujours à l'actualité, il questionna son serviteur.

« Comment se conduit ce nouveau domestique, Oh-là-là ? Se montre-t-il à la hauteur ?

– Lui assez bon garçon, je crois, répondit le Chinois. Lui tout jeune, trouver tout nouveau. Lui un peu lambin, mais je crois tourner bien.

– Qu'est-ce qui te le fait croire ?

– Moi l'éveiller trois fois, quatre fois en comptant aujourd'hui. Lui dormir comme un bébé et s'éveiller avec sourire tout comme vous. Ça beaucoup bon.

– Je m'éveille donc en souriant ? » demanda Forrest.

Oh-là-là hocha la tête avec énergie.

« Toujours vos yeux s'ouvrent et sourient, votre bouche sourit et toute votre figure, comme ceci... et tout de suite. Un homme qui s'éveille ainsi possède beaucoup de bon sens. Je le sais. Ce nouveau garçon fait de même. Bientôt, il sera un beau garçon. Vous verrez, son nom est Chow Gam. Comment l'appellerez-vous ici ? »

Dick Forrest réfléchit.

« Quels noms avons-nous déjà ?

– Oh-Joie, Oh-Bien, Oh-Hélas et moi je suis Oh-là-là, énuméra le Chinois. Oh-Joie dit qu'il appellera le nouveau garçon... »

Il hésita et regarda son maître d'un air malicieux. Forrest l'encouragea d'un signe de tête.

« Oh-Joie dit qu'il appellera le nouveau garçon Oh-Diable !

– Oh, oh ! dit Forrest en riant de bon cœur. Oh-Joie est un farceur. Un fameux nom, mais qui ne conviendra pas. Il y a la dame. Nous devrons trouver autre chose.

– Oh-oh, cela serait un très bon nom. »

L'écho de son exclamation résonnait encore dans la conscience de Forrest, et il reconnut la source de l'inspiration de Oh-là-là.

« Très bien. Le jeune homme s'appellera Oh-oh. »

Oh-là-là inclina la tête, s'éclipsa à travers une porte-fenêtre et revint aussitôt avec le restant des vêtements de Forrest ; il l'aida à enfiler gilet de dessous et chemise, lui passa une cravate autour du col pour qu'il la nouât lui-même, puis s'agenouilla pour lui mettre ses guêtres et éperons.

Un chapeau melon et une cravache complétèrent l'accoutrement. La cravache était tressée de lanières à la mode indienne, et dix onces de plomb en alourdissaient le manche, retenu au poignet par une boucle de cuir.

Cependant, Forrest n'était pas encore libre. Oh-là-là lui tendit plusieurs lettres en lui expliquant qu'elles étaient venues de la gare la veille au soir après le coucher de Monsieur. Forrest en déchira les coins et les parcourut à la hâte, sauf la dernière à laquelle il s'attarda un moment en fronçant les sourcils ; il prit le dictaphone accroché au mur, tourna le bouton pour actionner le cylindre et se mit à dicter rapidement, sans s'arrêter pour chercher ses mots ou ses idées :

« En réponse à votre lettre du 14 mars, je suis vraiment fâché d'apprendre que vous avez chez vous la fièvre aphteuse. Je regrette que vous jugiez à propos de m'attribuer la responsabilité de cette épidémie. Et je suis navré d'apprendre que le verrat que je vous ai envoyé soit mort.

« Je ne puis que vous assurer qu'ici nous n'avons pas trace de fièvre aphteuse, que nous n'en avons pas eu depuis huit ans, à l'exception de deux animaux importés de l'Est, voilà deux ans, et qui, tous deux, selon notre habitude, furent isolés dès leur arrivée et détruits avant que la contagion pût se répandre parmi nos troupeaux.

« Vous est-il jamais venu à l'idée que les chemins de fer sont pour une bonne part responsables de la propagation du fléau ? Existe-t-il une compagnie de chemins de fer qui désinfecte un wagon ayant transporté des animaux atteints ? Consultez les dates, d'abord de mon embarquement du verrat, puis du jour de sa réception, et enfin du jour où se sont manifestés les symptômes. Comme vous le dites, par suite de retards sur la voie, le verrat est resté cinq jours en route ; et c'est seulement le septième jour après sa réception que les premiers symptômes ont apparu : ce qui fait douze jours depuis son départ de chez moi.

« Je me vois obligé de vous contredire. Vous ne sauriez m'imputer le désastre qui s'est abattu sur votre troupeau. D'ailleurs, pour en être doublement sûrs, écrivez au Vétérinaire d'État pour lui demander si oui ou non mes domaines sont indemnes du fléau.

« Votre bien dévoué... »

CHAPITRE II

Forrest franchit les portes vitrées de sa chambre, traversa d'abord un confortable cabinet de toilette, avec des divans sous les fenêtres, de nombreuses armoires, une vaste cheminée, et communiquant avec la salle de bains ; puis un grand cabinet de travail, équipé de tous les accessoires modernes, bureaux, dictaphones, classeurs, étagères à livres et revues, casiers et tiroirs superposés jusqu'au plafond.

Arrivé au milieu de la pièce, il pressa un bouton et toute une série de rayons chargés de livres pivota sur elle-même, découvrant un minuscule escalier d'acier en spirale, qu'il descendit en se gardant d'accrocher ses éperons, tandis que les rayons de la bibliothèque se refermaient derrière lui.

Au pied de l'escalier, un dispositif analogue lui donna accès dans une chambre longue et basse, garnie de livres du haut en bas. Il se dirigea droit vers certain casier et sans hésitation posa une main assurée sur le livre voulu, en tourna un instant les pages, trouva le passage cherché, fit un signe de tête satisfait en voyant qu'il ne s'était pas trompé, puis remit le volume en place.

Une porte s'ouvrait sur une pergola de colonnes carrées en béton, reliées par des troncs de séquoia entrecroisés de troncs plus petits, tous à l'état brut, revêtus de leur écorce rougeâtre et veloutée.

La longueur de sa promenade entre les murs bétonnés de cette vaste maison témoignait qu'il n'avait pas pris le plus court chemin pour en sortir. Sous des chênes très vieux et très larges, attachée à une barrière rongée au pied de laquelle le sable portait de nombreuses traces de sabots, il aperçut une jument alezan clair, dont la robe bien étrillée luisait au soleil matinal.

Pleine d'ardeur et de vie, elle ressemblait à un étalon, et le long de son épine dorsale courait une étroite bande de poils noirs indiquant une série de croisements avec des mustangs.

« Comment va ma Mangeuse d'Hommes, ce matin ? » lui demanda-t-il en détachant son licol.

Elle aplatit les plus petites oreilles qu'ait jamais possédées un cheval, – des oreilles dénonçant les amours de pur sang avec les juments sauvages de la montagne, – et fit le geste de happer son maître en découvrant des dents méchantes et le regardant de travers.

Au moment où il se mit en selle, elle essaya de se dérober et de se cabrer et continua ce manège en descendant la route sablée. Et elle se serait cabrée sans la martingale qui lui tenait la tête basse et qui, en même temps, préservait le nez du cavalier contre les coups d'encensoir.

Il était tellement habitué à sa jument qu'il ne prêtait guère attention à ses caprices. Machinalement, d'un léger attouchement des rênes sur le cou, d'une caresse de l'éperon ou d'une pression du genou, il lui faisait suivre le chemin qu'il voulait. À un moment, comme elle se détournait et dansait, il entrevit la Grande Maison. Selon toute apparence, elle était grande : mais, par suite de son caractère hétéroclite, elle l'était moins qu'elle ne le semblait ; sa façade se développait sur deux cent cinquante mètres.

Toutefois, une bonne partie de cette longueur se composait simplement de corridors en béton et couverts de tuiles, reliant entre elles les diverses parties du bâtiment. Il y avait des patios et pergolas en proportion, et les murs, avec leurs nombreux angles, saillies et renfoncements, surgissaient de pelouses et parterres.

La Grande Maison était de style espagnol, mais non du type hispano-californien introduit par la voie du Mexique au siècle

précédent et modifié encore par les architectes modernes. Malgré son aspect hybride, elle appartenait plutôt au genre hispano-mauresque, et encore certains experts protestaient-ils contre cette dénomination.

L'impression dominante était celle d'une grandeur sans austérité et d'une beauté sans ostentation. Les lignes de la Grande Maison, longues et horizontales, étaient brisées seulement par des lignes verticales en saillie ou en retrait, mais toujours perpendiculaires, et d'une chasteté monastique. Cependant, la saillie irrégulière du toit corrigeait tout soupçon de monotonie.

Ce carré, bas et vaste sans être trapu, se couronnait de tours nombreuses et superposées qui produisaient une impression de juste hauteur sans prétention au gratte-ciel. Le trait dominant était la solidité. La Grande Maison défiait les tremblements de terre et paraissait implantée là pour un millier d'années. L'honnête béton était recouvert d'un crépi d'honnête ciment. Et l'uniformité de couleur aurait pu déplaire à l'œil sans le contraste avec les nombreux toits de tuiles rouges.

Dans cet unique coup d'œil jeté pendant une frasque de sa monture, Dick Forrest embrassa toute la Grande Maison et concentra sa sollicitude sur l'aile située à l'autre bout de la cour de soixante mètres. Là, sous les tours étagées, les stores baissés de la chambre sur porche, comme des rubans rouges au soleil, indiquaient que la dame de ses pensées dormait encore.

Autour de lui, sur les trois quarts de l'horizon, moutonnaient des collines glabres, des champs entourés de barrières, en cultures et pâtures, et qui plus loin se relevaient en pente vers les montagnes. Le dernier quart d'horizon n'était point borné par des hauteurs. Il se fondait dans la distance et descendait en pente douce vers de vastes et grasses prairies que le regard ne pouvait suivre malgré la froide pureté de l'atmosphère.

Sa jument se mit à hennir. Il serra les genoux et la dirigea vers un côté de la route. Droit vers lui dévalait, dans un piétinement continu sur le gravier, un fleuve de soie blanche et brillante. Il reconnut à première vue son troupeau primé de chèvres angoras, possédant chacune sa généalogie et son histoire. Il y en avait bien près de deux cents, et grâce à leur sélection rigoureuse et au fait qu'elles n'avaient pas été tondues à l'automne, il savait que le mohair lustré qui leur drapait les flancs, plus fin que les cheveux d'un nouveau-né et plus blanc que ceux d'un albinos, dépassait la moyenne commerciale de 0 m. 30, et que les plus belles toisons, teintes de n'importe quelle couleur et converties en tresses de cinquante centimètres pour la coiffure des dames, se vendraient à des prix fabuleux.

En outre, la beauté du spectacle le fascinait. La route était devenue un onduleux ruban de soie, constellé d'yeux jaunes, presque félins, qui, au passage, jetaient un regard circonspect et curieux sur lui-même et sa jument nerveuse. Deux pâtres basques formaient l'arrière-garde, courts, larges, basanés, avec des yeux noirs, des figures animées et une expression contemplative. En passant, ils ôtèrent leurs chapeaux et inclinèrent la tête. Forrest leva la main droite, à laquelle était pendue sa cravache et toucha le bord de son chapeau dans un salut quasi militaire.

La jument recommençait à se cabrer ; il la contint d'un attouchement des rênes et d'une menace de l'éperon, puis suivit des yeux le troupeau soyeux qui remplissait la route. Il connaissait le motif de sa présence. La saison de reproduction approchait et on ramenait les bêtes de leurs pacages d'arbustes vers les enclos et abris où elles recevraient des soins méticuleux pendant cette période. En les regardant, il revoyait mentalement les plus belles toisons de la Turquie et de l'Afrique du Sud, et son troupeau soutenait la comparaison à son avantage. Il était en bonne forme, en très bonne forme.

Il continua sa promenade. De tous côtés s'élevaient des bourdonnements et claquements des machines distributrices d'engrais. À distance, sur la pente douce des collines, il apercevait de nombreux attelages, avançant parfois sur trois de front, et reconnaissait ses juments de race anglaise, en train de labourer aller et retour ou en cercle, retournant les flancs herbeux de la colline et les réduisant en un humus noirâtre si riche en débris organiques qu'il s'effritait presque lui-même. Là pousseraient le blé et le sorgho destinés à ses silos. Sur d'autres pentes, conformément au système de culture alternative, l'orge atteignait déjà à hauteur du genou : d'autres encore se drapaient de la jolie verdure du trèfle ou des pois du Canada.

Les champs, grands et petits, présentaient des difficultés d'accès et de travail qui auraient réjoui le cœur de l'agriculteur éleveur le plus méticuleux. Toutes les barrières étaient à l'épreuve des porcs et des bœufs, et aucune mauvaise herbe ne poussait au pied. Beaucoup de prés étaient semés en luzerne ; d'autres, selon le système d'assolement, portaient des moissons semées à l'automne précédent ou étaient en préparation pour les semailles de printemps ; dans d'autres encore, au voisinage des hangars et parcs d'élevage, pâturaient des brebis mérinos de France ou du Shropshire, ou d'énormes truies dont les proportions faisaient plaisir à voir au propriétaire.

Il traversa une sorte de village sans boutiques ni hôtels. Les maisons, solides et plaisantes, étaient entourées de jardins, où des roses défiaient les gelées tardives. Les enfants, déjà éveillés, riaient et jouaient parmi les fleurs, ou couraient déjeuner à l'appel de leurs mères.

Plus loin comme il commençait à décrire un demi-cercle à huit cents mètres de la maison, il s'engagea entre une rangée de boutiques. Il s'arrêta à la porte de la première et regarda à l'intérieur. Un forgeron travaillait à sa forge ; un autre, qui venait de ferrer le pied d'une magnifique jument, limait la paroi du sabot pour la mettre au niveau du fer. Forrest vit, salua, con-

tinua son chemin et, à une centaine de mètres plus loin, s'arrêta pour griffonner une note sur un carnet qu'il tira de sa poche.

Il vit d'autres boutiques, celles d'un peintre, d'un carrossier, d'un plombier, d'un charpentier. Tandis qu'il regardait cette dernière, une machine hybride mi-auto, mi-wagon le dépassa en vitesse et prit la grande route vers la gare située à douze kilomètres de distance. Il reconnut le chariot à beurre transportant au chemin de fer le produit quotidien du battage mécanique.

La Grande Maison représentait le moyeu du ranch et se trouvait encerclée à huit cents mètres par les divers centres de son organisation. Dick Forrest, saluant continuellement ses gens, passa au galop devant la laiterie, véritable chaos de bâtiments avec des rangées de silos, où les chariots couraient sur des rails aériens et venaient se déverser automatiquement dans les distributeurs d'engrais. Plusieurs fois des gens à cheval ou en voiture, hommes d'affaires évidemment, mais portant l'empreinte du collège, l'arrêtèrent et causèrent avec lui. C'étaient des contremaîtres ou chefs de services, aussi concis et pratiques que lui. Le dernier d'entre eux, juché sur un Palomina de trois ans, gracieux et sauvage comme un cheval arabe à demi dompté, allait passer en se contentant de saluer son patron, quand celui-ci l'arrêta.

« Bonjour, monsieur Hennessy, quand sera-t-elle prête pour Mme Forrest ? demanda Dick.

– Il me faudrait encore une semaine, répondit Hennessy. La jument est bien domptée maintenant, juste au point que désirait Mme Forrest, mais encore trop nerveuse et impressionnable, et il me faut bien une semaine pour la mettre en forme. »

Forrest approuva d'un signe de tête et le vétérinaire continua :

« Il y a dans l’équipe de luzerne deux conducteurs que je voudrais bien renvoyer dans la plaine.

– Qu’est-ce qu’ils ont ?

– L’un d’eux, un nouveau venu, Hopkins, est un ancien soldat. Il connaît peut-être les mules du gouvernement, mais n’entend rien aux chevaux de race. »

Forrest hocha la tête.

« L’autre travaille pour nous depuis deux ans, mais il s’adonne à la boisson maintenant, et fait monter des flâneurs sur ses chevaux.

– C’est Smith, l’Américain à l’ancienne mode, rasé de frais, qui louche de l’œil gauche ? » demanda Forrest.

Le vétérinaire fit un signe affirmatif.

« Je l’ai observé, reprit Forrest. Il était bon au début, mais il semble avoir perdu une dent de son engrenage. Certainement, envoyez-le dans la plaine. Et envoyez aussi cet autre… Hopkins, dites-vous ? À propos, monsieur Hennessy… (Forrest, en parlant, tira son carnet de sa poche, déchira la dernière note griffonnée par lui et la froissa dans sa main.) Vous avez un nouvel aide à la boutique du maréchal-ferrant. Il ne peut faire votre affaire. Tout à l’heure, il était en train de remettre un fer à la vieille Alden Bessie en lui rabotant un demi-pouce du sabot.

– Ce n’est pas fort de sa part.

– Renvoyez-le dans la plaine », répéta Forrest en chatouillant de l’éperon sa jument qui rongeait son frein et qui fila sur la route, encensant et essayant de ruer.

Bien des choses qu’il voyait lui firent plaisir. Un instant il murmura : « Une terre grasse, une terre d’abondance ! » D’autres ne lui plurent pas et il les nota sur son carnet. Le cercle achevé autour de la Grande Maison, il galopa encore huit cents

mètres, jusqu'à un groupe isolé de hangars et d'enclos : c'était l'infirmerie. Il n'y trouva que deux jeunes vaches en observation pour la tuberculose et un verrat Duroc Jersey en superbe état et pesant bien six cents livres. Ses yeux vifs, l'agilité de ses mouvements et le lustre de son poil proclamaient sa parfaite santé. Néanmoins importé de l'Iowa, il subissait, selon la pratique du ranch, la période ordinaire de quarantaine. D'après les livres de l'établissement, il s'appelait Burgess Premier, était âgé de deux ans et Forrest l'avait payé cinq cents dollars comptant.

Il s'engagea au petit galop sur l'une des routes qui rayonnaient du moyeu de la Grande Maison, et rattrapa Crellin, le chef de sa porcherie ; en cinq minutes de conversation, il esquissa pour quelques mois les destinées de Burgess Premier ; il apprit en même temps que sa truie de race, Lady Isleton, détentrice de toutes les médailles d'expositions de Seattle à San Diego, venait de mettre bas une portée de onze gorets. Crellin expliqua qu'il avait passé la moitié de la nuit près d'elle et qu'il rentrait chez lui prendre son bain et son déjeuner.

« J'apprends que votre fille aînée a terminé ses études à l'école supérieure et veut entrer à Stanford », dit Forrest en retenant sa jument à l'instant où il allait lui faire faire un temps de galop.

Crellin, personnage de trente-cinq ans, en qui s'alliaient la maturité d'une paternité déjà longue et la jeunesse d'un échappé de collège habitué au grand air de la vie saine, témoigna son appréciation de l'intérêt que lui portait le patron en rougissant à demi sous son hâle et en faisant de la tête un signe affirmatif.

« Réfléchissez-y, conseilla Forrest. Faites la statistique de toutes les filles sorties d'un collège ou même de l'École Normale : voyez combien d'entre elles suivent une carrière, et combien se marient moins de deux ans après leurs examens et se consacrent à l'élevage des bébés.

– Hélène tient très sérieusement à son idée, objecta Crellin.

– Vous souvenez-vous de l'époque où je me fis opérer de l'appendicite ? demanda Forrest. Eh bien, j'avais la meilleure garde-malade qu'on pût rêver et une des plus jolies filles du monde, diplômée depuis six mois. Quatre mois après, je dus lui envoyer un cadeau de noces. Elle épousait un représentant d'automobiles. Depuis, elle a toujours vécu dans des hôtels. Elle n'a jamais eu l'occasion de soigner des malades, ni même de guérir de la colique un enfant à elle. Cependant, elle a des espérances, et, qu'elles se réalisent ou non, elle se trouve très heureuse. Mais à quoi lui a servi son apprentissage d'infirmière ? »

Juste à ce moment, un distributeur d'engrais passa à vide, obligeant Crellin, qui allait à pied, et Forrest sur sa jument, à suivre le côté de la route. Forrest jeta un coup d'œil complaisant sur la jument attelée de l'autre côté, magnifique bête de race dont les rubans bleus ne se comptaient plus ni ceux de sa progéniture.

« Regardez-moi cette Princesse Fotherington, dit Forrest en l'indiquant d'un signe de tête. Voilà une femelle normale. Incidemment, au cours de nombreux siècles de sélection domestique, l'homme a réussi à la faire évoluer en une bête de trait, qui se reproduit conformément à sa race. Le fait que c'est une bête de trait reste secondaire. Avant tout, c'est une femelle. Toute proportion gardée, nos femelles humaines sont avant tout des amantes et des mères. Aucune sanction biologique ne justifie les criailleries des femmes actuelles qui réclament le droit de vote et une carrière.

– Mais il existe une sanction économique, remontra Crellin.

– C'est juste, concéda le patron. Notre système industriel moderne empêche le mariage et oblige la femme à suivre une carrière. Mais ne l'oubliez pas, les systèmes industriels naissent et meurent, tandis que la biologie subsiste éternellement.

– Il est assez difficile de satisfaire nos jeunes femmes modernes avec le mariage », hasarda l'éleveur de porcs.

Dick Forrest émit un rire d'incrédulité.

« N'en croyez pas un mot. Je vous le déclare, monsieur Crellin, c'est une simple affaire de statistique. Toute opposition à ce principe est transitoire. La femme reste toujours la femme, à jamais, éternellement. Tant que nos fillettes ne cesseront pas de jouer à la poupée et de regarder dans les glaces si elles sont jolies, la femme demeurera ce qu'elle a toujours été, la mère, d'abord, et ensuite la compagne de l'homme. C'est affaire de statistique. J'ai observé les jeunes filles qui prennent leurs brevets à l'École Normale d'État. Remarquez, en passant, que celles qui se marient avant leur examen en sont exclues. Néanmoins, pour celles qui obtiennent leur diplôme, la durée moyenne de professorat dans les écoles ne dépasse guère deux ans. Et si vous réfléchissez qu'une quantité d'entre elles, à cause de leur laideur ou de la malchance, sont prédestinées à rester vieilles filles et à enseigner toute leur vie, vous pouvez deviner à quel point se réduit la période d'enseignement de celles qui sont éligibles pour le mariage.

– Une femme, et même une jeune fille, n'en fera jamais qu'à sa tête en ce qui concerne les hommes, murmura Crellin, incapable de discuter à brûle-pourpoint les chiffres de son employeur, mais bien décidé à les étudier.

– Et votre jeune fille ira à Stanford, fit Forrest en riant et se préparant à mettre sa jument au galop. Et vous et moi et tous les hommes, jusqu'à la fin des temps, nous nous soumettrons à leurs quatre volontés. »

Crellin se mit à rire en lui-même tandis que son patron diminuait dans la distance ; car Crellin connaissait son Kipling, et voici la pensée qui le faisait sourire :

« Mais où est votre gosse, à vous, monsieur Forrest ? » Et il décida de raconter l'entrevue à Mme Crellin en prenant le café du matin.

Dick Forrest fut retardé encore une fois avant de regagner la Grande Maison. L'homme qu'il interpella, Mendenhall, régisseur de ses écuries en même temps qu'expert en pâturages, avait la réputation de connaître non seulement le nombre des brins d'herbe poussant sur le ranch, mais encore la longueur de chaque brin et le temps qu'il avait mis à germer.

Sur un signal de Forrest, Mendenhall arrêta les poulains attelés à sa carriole d'entraînement à deux. Forrest avait fait ce signal en apercevant, par-dessus le bord septentrional de la vallée, les pentes unies situées à plusieurs kilomètres de distance et qui verdoyaient au soleil dans la vaste plaine du Sacramento.

La conversation qui s'ensuivit fut rapide et se borna à un échange de termes techniques entre deux hommes au courant de leur affaire. Il fut question d'herbages, des pluies d'hiver et de celles qui pourraient survenir à la fin du printemps. Des noms furent cités, ceux des ruisseaux du Petit Coyote et de Los Cuatos, des montagnes Yolo et Miramar, du Grand Bassin, de la Vallée Ronde, des chaînes de San Anselmo et de Los Baños ; on discuta les mouvements passés, présents et futurs de troupeaux petits et grands, ainsi que les perspectives de cultures de foin dans les hauts plateaux ; on évalua ce qui pouvait rester de foin dans les granges lointaines abritées dans les vallées où des troupeaux avaient hiverné.

À la barrière, sous les chênes, Forrest n'eut pas besoin d'attacher la Mangeuse d'Hommes. Un valet d'écurie accourut pour prendre la jument, et Forrest, après avoir donné des ordres au sujet d'un cheval nommé Duddy, fit sonner ses éperons sur les dalles de la Grande Maison.

CHAPITRE III

Forrest entra dans une aile de la Grande Maison par une porte en chêne massif dégrossie à coups de hache et ornée de clous, donnant accès à une sorte de donjon dont le sol était cimenté. Des portes menaient dans diverses directions : l'une d'elles livra passage à un cuisinier chinois en tablier et bonnet blancs, en même temps qu'au bourdonnement grave d'une dynamo. Forrest, intrigué, s'arrêta, maintint la porte entrouverte et jeta un coup d'œil dans une chambre cimentée, fraîche et éclairée à l'électricité, où se dressait une longue glacière avec porte et étagères de verre, flanquée d'une machine à glace et d'une dynamo ; devant celle-ci était accroupi, en combinaison graisseuse, un petit homme à cheveux gris à qui le patron adressa un signe de tête.

« Notre moteur va de travers, Thompson ? demanda-t-il.

– Allait... », fut la réponse concise et complète.

Forrest referma la porte et enfila un corridor pareil à un tunnel, vaguement éclairé par d'étroites ouvertures barrées de fer, rappelant les meurtrières d'un château féodal. Une autre porte s'ouvrit sur une salle longue et basse dont le plafond était soutenu par des poutres et dans la cheminée de laquelle on aurait pu faire rôtir un bœuf : une grosse souche, posée sur un lit de braise, y flambait joyeusement. Deux billards, plusieurs tables de jeux des sofas dans les coins et un bar en miniature en constituaient l'ameublement principal. Deux jeunes gens en train de marquer leurs points accueillirent Forrest.

« Bonjour, monsieur Naismith, dit-il goguenard. En train d'amasser des matériaux pour la *Gazette des Éleveurs*, hein ? »

Naismith, jeune homme d'une trentaine d'années, au nez chaussé de lunettes, répondit d'un air penaud en levant le menton vers son compagnon :

« Wainwright m'a défié, expliqua-t-il.

– Autrement dit, Lute et Ernestine jouent encore la Belle au bois dormant », dit Forrest en riant.

Le jeune Wainwright se redressa devant cette insinuation, mais avant qu'il pût énoncer la réplique, Forrest s'éloignait en interpellant Naismith par-dessus son épaule.

« Voulez-vous venir avec nous à onze heures trente ? Thayer et moi irons visiter les Shrophshires en automobile. Il lui faut une dizaine de wagons de béliers. Vous pourriez trouver quelque intérêt à ces convois de l'Idaho. Emportez votre appareil photographique. Avez-vous vu Thayer, ce matin ?

– Il est venu au déjeuner juste au moment où nous en sortions, déclara Bert Wainwright.

– Si vous le voyez, dites-lui de se tenir prêt à onze heures et demie. Je ne vous invite pas, Bert, par gentillesse. Ces dames seront sûrement levées à cette heure-là.

– Vous pourriez emmener Rita, en tout cas, insinua Bert.

– Pas de danger ! répliqua Forrest du seuil de la porte. Nous sortons pour affaires. Et il faudrait un moufle pour séparer Rita d'Ernestine.

– C'est précisément pourquoi je voulais voir si vous en seriez capable, dit Bert en riant.

– C'est curieux de voir à quel point les frères déblatèrent contre leurs sœurs. (Forrest réfléchit un instant.) J'ai toujours pensé que Rita était une sœur excellente. Que trouvez-vous à lui reprocher ? »

Avant que la réponse pût lui parvenir, il avait refermé la porte et faisait sonner ses éperons dans le corridor menant à un large escalier en spirale. Au sommet, un air de danse au piano et un éclat de rire l'incitèrent à jeter un regard dans une pièce blanche et inondée de soleil. Une jeune fille en kimono rose et bonnet du matin était assise devant l'instrument, tandis que deux autres pareillement attifées, les bras enlacés, parodiaient une danse certainement pas apprise à l'école ni destinée à être donnée en spectacle à des yeux masculins.

Le jeune pianiste l'aperçut, cligna de l'œil et continua à jouer ; au bout d'une minute seulement, les danseuses l'entrevirent. Elles poussèrent des cris d'alarme, s'effondrèrent en riant dans les bras d'une de l'autre, et la musique cessa. Toutes trois étaient de superbes créatures, saines et jeunes, et les yeux de Forrest s'animèrent en les regardant, comme ils s'animaient tout à l'heure à la vue de la Princesse Fotherington.

Bientôt se croisèrent les persiflages auxquels se délecte la jeunesse.

« Je suis là depuis cinq minutes », affirma Dick Forrest.

Les deux danseuses, couvertes de confusion, mirent en doute sa véracité et citèrent plusieurs exemples notoires de ses entorses à la franchise. La jeune fille assise au piano, Ernestine, sa belle-sœur, protesta que ses lèvres distillaient le miel de la vérité, qu'elle l'avait aperçu depuis le moment où il s'était arrêté à regarder, et qu'à son estime il se trouvait là depuis beaucoup plus de cinq minutes.

« En tout cas, tonna Forrest au-dessus du tumulte, Bert, le doux innocent, croit que vous n'êtes pas encore levées.

– Nous ne le sommes pas encore... Pour lui, répliqua une des danseuses, vive et jeune Vénus. Ni pour vous, d'ailleurs. Ainsi, décampez, petit garçon ; trottez.

– Écoutez un peu, Lute, déclara Forrest d'un air sévère. Parce que je suis un vieillard décrépit et que vous avez dix-huit ans, rien que dix-huit ans, et que par hasard vous êtes la sœur de ma femme, ce n'est pas une raison pour prendre vos grands airs avec moi. N'oubliez pas – et c'est pour l'amour de Rita que j'avance le fait, si désagréable qu'il soit, – n'oubliez pas que depuis dix ans je vous ai rossée plus de fois que vous n'êtes disposée à l'admettre. Il est vrai que je ne suis pas si jeune qu'autrefois, mais – tâtant ses biceps et faisant le geste de relever ses manches – mais je ne suis pas encore à bout, et si je ne me retenais…

– Quoi ? ne me retenais… murmura-t-il d'un air sombre. D'ailleurs, je regrette de vous informer que votre bonnet est de travers ; en outre, ce n'est pas une création du meilleur goût. Je pourrais en confectionner un bien plus beau avec mes doigts de pied, en dormant… oui, et même avec le mal de mer par-dessus le marché. »

Lute releva avec défi sa tête blonde, invoqua d'un regard l'appui de ses amies et répondit :

« . Oh ! je ne sais pas. Il me semble humainement raisonnable qu'à nous trois, femmes, nous puissions corriger un homme de votre âge et de votre poids. Qu'en dites-vous, camarades ? À l'assaut ! »

Ernestine, une blonde petite mais robuste de dix-huit ans, quitta le piano d'un bond et se joignit à ses amies pour dévaliser de leurs coussins les canapés disposés dans l'embrasure de la fenêtre. Un coussin dans chaque main, se séparant à distance convenable pour assurer le maniement de leurs armes, elles avancèrent contre l'ennemi.

Forrest se précipita comme au football. Les jeunes filles s'écartèrent pour le laisser passer, se liguèrent contre lui dans une attaque de flanc et d'arrière, et le martelèrent de leurs coussins. Il se retourna, les bras étendus, les doigts écartés et repliés

comme des serres, et les saisit toutes les trois. La bataille devint un tourbillon dont l'homme aux éperons formait le centre, et d'où jaillissaient en feux d'artifice soieries, pantoufles, bonnets et épingles à cheveux. On entendait les chocs assourdis des coussins, les grognements de l'homme, les glapissements des femmes, accompagnés de rires inextinguibles et de déchirements d'étoffes fragiles.

Dick Forrest se retrouva à plat ventre sur le plancher, à demi suffoqué par ce bombardement en règle, aux trois quarts étourdi par cette avalanche de coups sur la tête, et brandissant une ceinture de soie bleu pâle ornée de fleurettes roses et en triste état.

Dans l'une des portes, les joues enflammées par l'ardeur de la bataille, se tenait Rita, alerte comme une biche déséquilibrée pour la fuite. Dans une autre porte, les joues également empourprées, Ernestine se dressait dans l'attitude de la Mère des Gracques, serrant chastement autour de sa taille les débris de son kimono. Lute, réfugiée derrière le piano, essaya de rompre le blocus, mais fut repoussée par la menace de Forrest qui, à quatre pattes, frappait violemment le parquet de ses mains, roulait des yeux féroces et émettait des beuglements de taureau.

« Et dire qu'il reste des croyants à ce mythe préhistorique, proclama Ernestine de son lieu d'asile, d'après lequel cette caricature de mâle prostré dans la poussière aurait conduit l'équipe de Berkeley à la victoire contre celle de Stanford ! »

Sa poitrine pantelait encore à la suite de l'effort fourni, et il remarqua avec plaisir les soulèvements de la soie luisante en promenant ses regards à la ronde sur les deux autres amazones également essoufflées.

Le piano à queue, de format miniature, était une merveille de vernis blanc et or en harmonie avec ce petit salon. Il s'écartait du mur de telle façon que Lute ne pouvait s'échapper d'un côté ni de l'autre. Forrest se releva et la regarda par dessus

le couvercle plat de l'instrument. Comme il faisait mine de vouloir le franchir d'un bond, Lute s'écria terrifiée :

« Vos éperons, Dick, vos éperons !

– Donnez-moi le temps de les défaire, » suggéra-t-il.

Comme il se baissait pour les détacher, Lute s'élança pour s'échapper, mais fut aussitôt repoussée à l'abri de l'instrument.

« Très bien, grogna-t-il. Que la responsabilité en retombe sur votre tête ! Si le piano est écorché, je le dirai à Paula.

– J'ai des témoins, dit-elle haletante, en indiquant de ses yeux bleus et rieurs les deux jeunes personnes réfugiées sous les portes.

– Très bien, ma chère. (Forrest écarta ses jambes du piano en y appuyant les mains.) Je vais aller vous trouver. »

La parole et l'action furent simultanées. Son corps, équilibré de flanc sur ses mains, bondit par-dessus l'instrument, les dangereux éperons passant à un bon pied de la surface luisante. Simultanément, Lute disparut à quatre pattes sous le piano. La malchance voulut qu'elle se cognât la tête, et avant qu'elle fût remise du coup, Forrest avait fait le tour et lui coupait la retraite.

« Sortez de là-dessous ! commanda-t-il. Sortez et venez recevoir votre punition !

– Une trêve, sir chevalier, implora-t-elle, une trêve, je vous prie, au nom de l'amour et de toutes les demoiselles en détresse.

– Je ne suis pas un chevalier, annonça Forrest d'une voix de basse profonde. Je suis un ogre, sale, dégénéré et incapable de régénération. Je suis venu au monde dans les marais où croissent les roseaux. Mon père était un ogre et ma mère une ogresse. Je fus bercé aux cris d'enfants mort-nés et damnés d'avance, et nourri uniquement du sang de vierges élevées au

couvent. Mon père, en même temps qu'ogre, était voleur de chevaux en Californie. Je suis pire que lui : j'ai plus de dents. Ma mère, en même temps qu'ogresse, sollicitait des abonnements pour les revues de dames. Je suis pire que ma mère : j'ai colporté des rasoirs de sûreté !

– Rien ne peut-il adoucir et charmer votre cœur sauvage ? plaida Lute d'un accent pathétique en guettant des chances d'évasion.

– Une seule chose le pourrait... »

À ce moment, Lute, toujours sous le piano, appela d'un cri le jeune Wainwright qui venait de faire son entrée dans la pièce.

« Au secours, sir chevalier, à la rescousse !

– Lâchez la jeune vierge ! fut le défi de Bert.

– Qui es-tu ? demanda Forrest.

– Le roi Georges, seigneur ! Hum... Je veux dire saint Georges.

– Alors, je suis ton dragon, annonça Forrest avec humilité. Épargne cette tête, ancienne, honorable et la seule que je possède !

– Coupez-lui la tête ! encouragèrent les jeunes personnes. Coupez-lui la tête et servez-la rôtie.

– Elles baissent les pouces et je me reconnais vaincu, grogna Forrest. Je compte sur l'inépuisable pitié des jeunes chrétiennes qui voteront quand elles seront grandes, si toutefois elles n'épousent pas des étrangers. Considère ma tête comme coupée, grand saint Georges ! Je rends le dernier soupir. »

Et Forrest, avec force gargouillements, frissons et soubresauts de jambes, s'allongea sur le plancher et rendit l'âme.

Lute émergea de dessous le piano et se joignit à Rita et Ernestine pour une danse improvisée autour du cadavre.

Au milieu de la ronde, Forrest se redressa pour protester et aussi pour lancer à Lute un clin d'œil dérobé et significatif.

« Le héros ! s'écria-t-il. Ne l'oubliez pas. Couronnez-le de fleurs. »

Et Bert fut couronné de fleurs prises dans les vases où elles trempaient depuis la veille. Atteint dans le cou, sous l'oreille, par un humide paquet de tulipes précoces lancées par le bras vigoureux de Lute, il prit la fuite. Le bruit de la poursuite résonna dans le corridor et s'éteignit dans l'escalier menant à la salle des trophées de chasse. Forrest rectifia sa tenue et, le sourire aux lèvres, continua de faire sonner ses éperons dans la Grande Maison.

Il traversa deux patios sur des allées dallées de briques, abritées sous des toits de tuiles espagnoles et bordées de feuillages et floraisons précoces.

Il gagna son aile de l'habitation, encore essoufflé de sa récréation, et trouva dans son bureau son secrétaire qui l'attendait.

« Bonjour, monsieur Blake, dit-il. Fâché d'être en retard. (Il consulta sa montre-bracelet.) Mais de quatre minutes seulement. Impossible de me sauver plus tôt. »

CHAPITRE IV

Entre neuf et dix heures, Forrest dicta à son secrétaire une correspondance qui s'étendait à plusieurs sociétés savantes et à toutes sortes d'organisations de culture et d'élevage, et qui eût obligé un homme d'affaires ordinaire et sans aide à veiller jusqu'à minuit.

Car Dick Forrest était le centre d'un système organisé par lui-même et dont il se sentait secrètement très fier. Il signa d'un poignet rageur les lettres et documents importants. Toutes les autres missives furent marquées d'un timbre en caoutchouc par M. Blake, qui, au cours de cette même heure, prit note en sténographie des réponses dictées ou d'un résumé des réponses à faire. L'opinion personnelle de M. Blake était que lui-même consacrait au travail beaucoup plus d'heures que son employeur, mais que celui-ci excellait à découvrir de la besogne pour les autres.

Chacun de ses hommes était un spécialiste, mais Forrest se montrait maître dans toutes les spécialités.

Haut de un mètre quatre-vingts et pesant ses quatre-vingt-dix kilos de muscles, Dick Forrest ne passait pas inaperçu pour un homme de quarante ans. Il avait de grands yeux gris sous une haute arcade sourcilière, avec cils et sourcils noirs, un front ordinaire, des cheveux châtain foncé, des pommettes proéminentes et les joues légèrement creuses qui soulignent généralement cette particularité. La mâchoire était forte, sans lourdeur, le nez aux larges narines droit et proéminent sans excès, le menton carré sans dureté ni fossette ; la bouche, d'une douceur féminine, n'excluait pas la fermeté de lèvres prêtes à se durcir devant une suffisante provocation. La peau était fine et assez bronzée, mais à mi-chemin entre cheveux et sourcils une bande

plus claire indiquait la place où le bord du chapeau s'interposait entre son front et le soleil.

Un sourire semblait embusqué aux coins des yeux et de la bouche, et certaines rides entre celle-ci et les joues semblaient de formation allègre. Néanmoins, toutes les lignes du visage produisaient une égale impression de force et d'assurance. À bon droit, d'ailleurs : car son physique, son cerveau et sa carrière fournissaient depuis longtemps des preuves décisives de cette fermeté.

Fils d'un homme riche, il n'avait pas jeté par les fenêtres la fortune paternelle. Né et élevé en ville, il était retourné à la terre avec tant de succès que son nom revenait constamment aux lèvres des éleveurs. Il possédait, libres de toutes charges, deux cent cinquante mille acres[1] de terrains dont la valeur variait en certains endroits de mille à cent dollars l'acre, ailleurs de cent dollars à dix *cents*, ailleurs encore ne valant pas un penny. Les améliorations apportées à ce quart de million d'acres, depuis les rigoles des prairies jusqu'aux drains des marécages, depuis les routes en bon état jusqu'aux réseaux de servitudes aux droits de passage sur les cours d'eau, depuis les fermes jusqu'à la Grande Maison, représentaient une somme à estomaquer les gens du pays.

Tout se faisait sur une vaste échelle et conformément au modernisme dernier cri. Ses régisseurs vivaient, sans payer le loyer, avec des salaires proportionnés à leur habileté, dans des maisons de cinq à dix mille dollars, mais étaient les meilleurs spécialistes qu'on pût trouver de l'Atlantique au Pacifique. Quand il commandait des tracteurs à essence pour la culture des terrains plats, il y allait par vingtaines à la fois. Quand il barrait les eaux dans la montagne, il les endiguait par millions

---

[1] Un acre vaut environ 40 ares.

de litres. Quand il drainait ses marécages, au lieu de pratiquer des fossés étroits, il achetait tout de suite d'énormes canalisations, et lorsqu'il ne restait plus grand-chose à faire sur ses propres marais, il passait un contrat pour assécher ceux des gros fermiers du voisinage, des compagnies foncières et de toutes les sociétés sur une centaine de kilomètres en amont et en aval du Sacramento.

Il possédait assez d'intelligence pour comprendre la nécessité d'acheter les idées d'autrui et de payer les meilleures sensiblement au-dessus des prix courants du marché. Et il était parfaitement apte à diriger les autres dans le sens le plus profitable.

Cependant, il dépassait à peine la quarantaine, l'œil clair, le cœur tranquille, le pouls régulier, en pleine virilité ; jusqu'à trente ans, il avait mené une vie écervelée et vagabonde au plus haut degré. À l'âge de treize ans, il s'était enfui de sa maison de millionnaire. Avant l'âge de vingt ans, après avoir remporté les diplômes les plus honorifiques du collège, il avait fait connaissance avec tous les ports des mers empourprées : la tête froide, le cœur chaud, le rire aux lèvres, il avait couru tous les risques et aventures avant de s'assagir.

Dans le San Francisco de jadis, Forrest était un nom à évoquer. L'hôtel Forrest avait été un des premiers construits sur Nob Hill, où habitaient les Flood, les Mackay, les Crocker. Richard Forrest, son père, surnommé le Veinard, arrivait directement de la Nouvelle Angleterre. Doué d'un esprit profondément commercial, il s'était intéressé pécuniairement, même avant son départ, à ces fins voiliers qu'on appelle les clippers et à leur construction ; immédiatement après son arrivée, il s'intéressa aux immeubles du front de mer, aux vapeurs de rivière, aux mines, naturellement, et plus tard à l'assèchement du Comstock Nevada et à la construction du Southern Pacific.

Il joua gros, gagna gros, perdit gros ; mais il gagnait toujours plus qu'il ne perdait, et ce qu'il laissait échapper d'une main, il le rattrapait de l'autre. Ses bénéfices du Comstock dis-

parurent dans les puits sans fond du groupe de mines Daffodil, dans l'Eldorado. Il se servit des épaves de la ligne Bénicia pour consolider la Napa, entreprise de mercure qui lui rapporta cinq mille pour cent. Sa déconfiture dans la folle inflation de la Stockton fut plus que compensée par la hausse effective de ses propriétés situées dans les emplacements stratégiques de Sacramento et Oakland.

Pour comble, lorsque Richard Forrest, le Veinard, eut tout perdu dans une série de calamités, si bien qu'on discutait à San Francisco le prix qu'atteindrait aux enchères son palais de Nob Hill, il s'avisa d'équiper, sous promesse de parts égales dans les bénéfices, un nommé Del Nelson qui voulait prospecter au Mexique. D'après les annales pures et simples de l'histoire, le résultat de ces recherches de quartz fut le groupe Harvest, comprenant les mines inépuisables appelées Rattlesnake, Voice, City, Desdemona, Bullfroy et Yellow Boys. Del Nelson, étourdi de son succès, réussit en moins d'un an à se noyer dans une énorme quantité de whisky à bon marché, et, par un testament incontestable, à défaut de parents proches ou éloignés, légua sa demi-part à Richard Forrest le Veinard.

Dick Forrest était bien le fils de son père. Richard le Veinard, homme énergique et entreprenant au possible, bien que deux fois marié et deux fois veuf, n'avait pas eu d'enfants. Il se maria pour la troisième fois à l'âge de cinquante-huit ans, et deux ans après, bien que la mère en mourût, un garçon pesant douze livres, solide de charpente et de poumons, entra en ce monde pour être élevé par un régiment de nourrices et servantes dans le palais de Nob Hill.

Le jeune Dick manifesta une grande précocité, et son père était démocrate. Résultat : le jeune Dick apprit d'un professeur particulier, en un an, ce qu'il eût appris en trois ans à l'école primaire, et employa les années ainsi épargnées à jouer en plein air. Autre résultat de la précocité du fils et de la démocratie du père : le jeune Dick fut envoyé pendant la dernière année à

l’école primaire pour se frotter aux fils et filles d’ouvriers, de boutiquiers, de bistros et de politiciens.

Dans les compositions de récitation ou d’orthographe, les millions paternels ne l’aidaient pas à rivaliser avec Patsy Halleran, mathématicien prodige dont le père transportait sur un oiseau de la brique et du mortier, ni avec Mona Sanguinetti, sorcière en orthographe et dont la mère veuve tenait un petit magasin de légumes. Le palais de Nob Hill ne lui servait à rien les jours où, ôtant sa veste, à poings nus, sans reprises, rossant ou rossé, il engageait une bataille décisive contre Jimmy Bots, Jean Choyinsky et autres garçons qui, dans quelques années s’échapperaient dans le monde pour y conquérir la gloire ou l’argent, et formeraient une génération d’athlètes que pouvait seule produire San Francisco, cette cité neuve et virile où fermente une éternelle jeunesse.

Richard le Veinard ne pouvait faire mieux pour son garçon que de lui donner cette éducation démocratique. Dans le secret de son cœur, le jeune Dick n’oublia jamais qu’il vivait dans un palais peuplé de serviteurs et que son père était un homme puissant et honoré. D’autre part, il fit la connaissance de la démocratie. Il reçut une leçon quand Mona Sanguinetti, dont la mère veuve tenait un petit magasin de légumes, le battit en orthographe ; et une autre lorsque Bernard Miller, dont le père transportait sur un oiseau de la brique et du mortier, le devança à la course. Le jour où Tim Hagan, lui décrochant pour la centième fois un direct du gauche sur un nez ensanglanté et une bouche meurtrie, suivi à chaque fois d’un crochet du droit à l’estomac, le tint à sa merci, étourdi et chancelant, ni palais ni comptes en banque ne purent lui porter secours. Entre lui et Tim, il devait décider sur ses deux jambes et avec ses deux poings. Or ce fut précisément ce jour-là que le jeune Dick, en sueur, en sang et l’âme glacée, apprit à ne pas perdre une bataille désespérée. Celle-ci avait été pénible dès le début, mais il tint bon jusqu’à ce qu’enfin il fût reconnu qu’aucun des deux ne pouvait l’emporter sur l’autre ; cependant, ils n’acceptèrent ce

verdict qu'à la dernière minute, alors qu'ils gisaient sur le sol, à bout de forces et le cœur chaviré, tout en se mitraillant mutuellement de regards de fureurs et de dépit. Après quoi ils devinrent bon copains et firent la loi dans le préau de l'école.

Richard le Veinard mourut au moment où le jeune Dick venait de quitter l'école primaire. À l'âge de treize ans, celui-ci se trouvait possesseur d'une fortune de vingt millions de dollars, sans le moindre parent au monde pour l'ennuyer, maître d'un palais encombré de personnel, d'un yacht à vapeur, d'une écurie et d'une superbe résidence d'été dans la Presqu'île, à la colonie de nababs de Menlo. Une seule chose le gênait : ses tuteurs.

Par un après-midi d'été, dans la grande bibliothèque, il assista à la première séance de son conseil de tutelle, composé de trois vieillards, tous riches, versés dans la légalité et anciens compagnons d'affaires de son père. Pendant qu'ils lui expliquaient la situation, Dick éprouvait l'impression que, malgré leur bonne volonté, il ne possédait aucun point de contact avec eux : leur enfance, à son avis, était trop loin derrière et, manifestement, ils ne comprenaient pas le moins du monde le jeune homme dont ils s'occupaient tant. En conséquence, avec son assurance habituelle, il décida qu'il était le seul personnage au monde qualifié pour savoir ce qui lui conviendrait le mieux.

M. Crockett fit un long discours, que Dick écouta avec une attention alerte et polie, hochant la tête à tous les passages qui s'adressaient directement à lui. MM. Davidson et Slocum ajoutèrent chacun leur mot et furent traités avec une égale vénération. Dick apprit entre autres choses quel homme de vertu et de valeur était son père, et quelles étaient à son égard les intentions de ces trois personnages résolus à faire de lui un homme de valeur et de vertu.

Quand tout fut terminé, Dick se risqua à placer un mot.

« J'ai réfléchi à tout cela, dit-il, et d'abord je vais voyager.

– Cela viendra plus tard, mon garçon, remontra d'un ton conciliant M. Slocum. Quand... quand vous serez prêt à entrer à l'Université. Alors une année passée à l'étranger vous fera du bien... beaucoup de bien.

– Naturellement, s'empressa de dire M. Davidson qui venait de surprendre une lueur d'ennui dans les yeux du jeune homme, naturellement, en attendant, vous pourriez voyager un peu... accomplir un voyage restreint... pendant vos vacances. Mes collègues, vos tuteurs, conviendront avec moi, j'en suis certain, sous réserve d'arrangements convenables et judicieux..., que des excursions intercalées entre vos périodes scolaires constitueraient une distraction recommandable et salutaire.

– À combien dites-vous que se monte ma fortune ? demanda Dick avec un manque apparent de suite dans les idées.

– À vingt millions de dollars... au minimum, s'empressa de répondre M. Crockett.

– Eh bien, si je disais que j'ai besoin de cent dollars tout de suite ? reprit Dick.

– Oh... hum ! fit M. Slocum en quêtant un avis d'un regard circulaire.

– Nous serions contraints de vous demander ce que vous voulez en faire, répondit M. Crockett.

– Eh bien, répondit lentement Dick en regardant M. Crockett carrément dans les yeux, si je vous disais qu'à mon grand regret je ne tiens pas à dire l'usage auquel je le réserve ?

– Alors vous ne les auriez pas », déclara M. Crockett avec une brusquerie frisant la mauvaise humeur.

Dick hocha lentement la tête, comme s'il ruminait ce qu'il venait d'entendre.

« Mais, naturellement, mon garçon, s’empressa d’intervenir M. Slocum, vous devez comprendre que vous êtes encore trop jeune pour manier de l’argent. C’est à nous d’en disposer pour vous.

– En d’autres termes, je ne toucherai pas un sou sans votre permission ?

– Pas un centime », trancha M. Crockett.

Dick se remit à hocher pensivement la tête et murmura :

« Oh ! je comprends.

– Bien entendu, il est juste que vous receviez une petite allocation pour vos dépenses personnelles, dit M. Davidson, mettons un dollar ou peut-être deux par semaine. À mesure que vous grandirez, nous augmenterons cette somme. Et quand vous atteindrez vos vingt et un ans, vous serez sans doute pleinement qualifié, avec l’appui de nos conseils, à gérer vos propres affaires.

– Et en attendant que j’aie vingt et un ans, mes vingt millions de dollars ne peuvent pas m’en rapporter cent pour que j’en fasse ce qui me plaît ? » demanda Dick d’un air désappointé.

M. Davidson se mit en devoir de préciser la situation en phrases conciliantes, mais Dick lui fit signe de se taire et poursuivit :

« Si je comprends bien, tout l’argent dont je pourrai disposer devra être déterminé d’accord entre nous quatre ? »

Les tuteurs opinèrent du bonnet.

« C’est-à-dire que tout ce que nous déciderons se réalisera ? »

Nouvelle approbation du conseil de tutelle.

« Eh bien, je voudrais cent dollars tout de suite, proclama Dick.

– Pour quoi faire ? demanda M. Crockett.

– Je veux bien vous le dire, concéda le jeune homme. Pour voyager.

– Vous vous coucherez ce soir à huit heures et demie, répliqua M. Crockett, et vous n'aurez pas cent dollars. La dame dont je vous ai parlé arrivera ici avant six heures. Comme je vous l'ai expliqué, elle s'occupera de vous tous les jours et à toute heure. À six heures trente, comme d'habitude, vous dînerez ; elle dînera avec vous et vous fera coucher. Comme je vous l'ai dit également, elle vous tiendra lieu de mère, veillera à ce que vous soyez propre, à ce que vous vous laviez le cou…

– Et à ce que je prenne mon bain le samedi soir, résuma humblement Dick.

– Précisément.

– Combien vous… me coûte la dame pour ses services », demanda Dick en s'esquivant par la tangente, selon la déconcertante habitude que connaissaient trop bien ses compagnons et maîtres d'école.

Cette fois, M. Crockett s'éclaircit la gorge pour prendre le temps de réfléchir.

« C'est moi qui la paye, n'est-ce pas, poussa Dick, sur les vingt millions, vous savez ?

– C'est son père tout craché, murmura en aparté M. Slocum.

– Mme Summerstone, la dame… comme il vous plaît de dire, reçoit cent cinquante dollars par mois, soit, en chiffres ronds, dix-huit cents dollars par an, énonça M. Crockett.

– C’est beaucoup d’argent perdu, soupira Dick, avec le logement et la nourriture par-dessus le marché. »

Il se leva, non pas comme l’aristocrate de naissance au temps jadis, mais comme un aristocrate de treize ans élevé dans un palais de Nob Hill, se dressant avec un tel air que ses tuteurs quittèrent machinalement leurs fauteuils de cuir. Mais son attitude ne ressemblait pas à celle d’un petit Lord Fauntleroy : car il excellait à la dérobade, sachant déjà que la vie humaine comporte de nombreux aspects et recoins. Ce n’était pas en vain qu’il s’était fait battre en récitation par Mona Sanguinetti et avait soutenu jusqu’au bout la lutte à coups de poing contre Tim Hogan.

Sa généalogie remontait à la folle équipée de l’or en quarante-neuf. C’était un aristocrate de tempérament et un démocrate instruit à l’école primaire. Il connaissait, à sa façon précoce et prématurée, la différence entre la caste et la foule. Et au fond il possédait une volonté propre et une confiance en lui-même bien incompréhensible pour les trois vieux messieurs qui s’étaient chargés de sa destinée, résolus à accroître sa fortune et à faire de lui un homme à leur image composite.

« Je vous remercie de votre amabilité, déclara le jeune Dick en s’adressant collectivement au trio. Je prévois que nous nous entendrons très bien. Naturellement, ces vingt millions m’appartiennent, et naturellement c’est à vous d’en prendre soin pour moi, vu que je n’entends rien aux affaires...

– Et nous les accroîtrons pour vous, mon garçon, nous les accroîtrons par des moyens sûrs et conservateurs, lui assura M. Slocum.

– Pas de spéculation, conseilla le jeune Dick. Papa a eu tout simplement de la chance ; je l’ai entendu dire que les temps étaient bien changés et qu’aujourd’hui il ne fallait pas s’exposer aux risques jadis courus par tout le monde. »

On aurait tort de déduire de tout cela que le jeune Dick possédait une âme mesquine de grippe-sou. Au contraire, il concevait à ce moment des pensées secrètes et des plans élaborés avec une telle insouciance et un tel dédain de ses vingt millions de dollars qu'on aurait pu l'estimer au niveau d'un matelot ivre dispersant aux quatre vents de la plage sa paye de trois années.

« Je ne suis qu'un petit garçon, continua le jeune Dick. Mais vous ne me connaissez pas encore très bien. Avec le temps, nous ferons plus ample connaissance, et, encore une fois, merci... »

Il se tut, s'inclina dans un de ces saluts brefs et grandioses qu'apprennent de bonne heure les nobles de Nob Hill, et, par la qualité de son silence, leur fit comprendre que l'audience était terminée. Et cette forme subtile de congé n'échappa point à ses tuteurs. Ces pairs de son père se retirèrent confus et perplexes. En descendant le grand escalier de pierre vers la voiture qui les attendait, MM. Davidson et Slocum se sentaient sur le point de résoudre cette perplexité en courroux, mais M. Crockett, l'homme maussade et hargneux, murmurait en extase : « L'enfant de la balle ! Le fils à papa ! »

La voiture les transporta au vieux club de l'Union Pacifique où, pendant une heure encore, ils discutèrent gravement l'avenir du jeune Forrest et se jurèrent de nouveau de justifier la confiance dont Richard le Veinard avait fait preuve à leur sujet. Pendant ce temps-là, le jeune Dick Forrest s'empressait de descendre, à pied, la colline où l'herbe poussait entre les pavés trop en pente pour les voitures à chevaux. Le jeune Dick marchait vite. Presque aussitôt qu'il eut quitté la haute ville, les palais et jardins somptueux des nababs firent place aux rues sordides et aux cabanes à lapins des travailleurs. Le San Francisco de 1887 entrelaçait sans vergogne ses bouges et ses belles maisons comme faisaient les vieilles cités de l'Europe. Nob Hill surgis-

sait, comme un château du moyen âge, du chaos des taudis vautrés à ses pieds.

Le jeune Dick s'arrêta au coin d'une épicerie au second étage de laquelle demeurait Timothée Hagan père, qui, en sa qualité d'agent de police avec un salaire mensuel de cent dollars, louait ce logement bien supérieur à ceux des camarades qui entretenaient des familles avec quarante à cinquante dollars par mois.

En vain, le jeune Dick, siffla-t-il vers les fenêtres sans rideaux et ouvertes. Tim Hagan fils n'était pas là. Mais le jeune Dick ne gaspillait point son souffle. Il se demandait en quel endroit du voisinage pouvait bien être Tim Hagan, lorsque celui-ci apparut au coin, portant une boîte à saindoux sans couvercle où écumait de la bière à la pression. Il grogna un bonjour auquel le jeune Dick répondit par un grognement pareil, comme si, peu de temps auparavant, il n'avait pas terminé en grand seigneur une entrevue avec trois des plus riches négociants d'une cité impériale. Et sa possession de vingt millions de dollars en train de faire des petits ne se décela par aucune inflexion de sa voix ni ne modifia le moins du monde la rudesse de son grognement.

« Je ne t'avais pas vu depuis la mort de ton vieux, remarqua Hagan.

– Eh bien, tu me vois maintenant, n'est-ce pas ? fut la repartie du jeune Dick. Dis donc, Tim, je viens te voir pour affaire sérieuse.

– Attends que je porte la bière à mon paternel, dit Tim en examinant d'un œil expérimenté l'état de l'écume dans la boîte à saindoux. Il gueulera comme un putois si elle est éventée.

– Tu n'auras qu'à l'agiter un peu, lui assura Dick. Je n'ai besoin de te voir que pour une minute. Je pars ce soir par la grand-route. Viens-tu avec moi ? »

Les petits yeux bleus irlandais brillèrent d'intérêt.

« Pour aller où ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Tu veux partir avec moi ? Si tu viens, nous en causerons en route. Tu es à la coule. Qu'en dis-tu ?

– Le vieux me flanquera une rossée formidable, objecta Tim.

– Il l'a déjà fait, et tu ne t'en portes pas plus mal, répondit l'insensible Dick. Dis oui, et nous nous retrouverons ce soir à neuf heures devant la passerelle d'embarquement du bac. Qu'en dis-tu ? Moi j'y serai.

– Et si je ne viens pas ? demanda Tim.

– J'y serai tout de même et je partirai seul. » Le jeune Dick esquissa un geste de départ, s'arrêta d'un air indifférent et lui dit par-dessus l'épaule : « Tu ferais mieux de venir. »

Tim secoua la bière en répondant du même ton : « Très bien, j'y serai. »

Après avoir quitté Tim Hagan, le jeune Dick passa environ une heure à la recherche d'un nommé Marcovitch, autre camarade d'école, un Slave dont le père tenait une rôtisserie réputée comme le meilleur endroit de la ville, où l'on pouvait dîner pour vingt *cents*. Le jeune Marcovitch devait deux dollars à Dick, et celui-ci accepta un dollar quarante comme décharge de toute dette.

Ensuite le jeune Dick, timide et inquiet, alla errer dans Montgomery Street, hésitant entre les nombreuses boutiques de prêts sur gage qui ornent cette rue. Enfin, plongeant désespérément dans un de ces antres, il réussit à échanger pour huit dollars et une reconnaissance sa montre en or qui, il le savait, en valait au moins cinquante.

Au palais de Nob Hill, le dîner était servi à six heures et demie. Dick arriva à six heures quarante-cinq et rencontra Mme Summerstone ; une dame comme il faut, grasse, vieille et

fanée, une des filles de la grande famille des Porter-Rickington dont la faillite retentissante ébranla à cette époque toute la côte du Pacifique. Malgré son embonpoint, elle souffrait de ce qu'elle appelait le délabrement de ses nerfs.

« Oh ! ceci ne continuera pas ainsi, monsieur Richard, gronda-t-elle. Le dîner vous attend depuis un quart d'heure déjà, et vous ne vous êtes pas encore lavé les mains ni la figure.

– Excusez-moi, madame Summerstone, répondit le jeune Dick, je ne vous ferai plus jamais attendre, et je ne vous ennuierai pas beaucoup dorénavant. »

Au dîner, assis solennellement en face l'un de l'autre, le jeune Dick essaya de se montrer prévenant envers la dame, et celle-ci, bien que figurant sur la liste des salariés, fut traitée comme une invitée.

« Une fois installée, dit-il, vous vous y trouverez très à l'aise. C'est une bonne vieille maison, et la plupart des serviteurs sont ici depuis des années.

– Mais, monsieur Richard, prononça-t-elle avec un sourire austère, ce n'est pas des serviteurs que dépendra mon bonheur : c'est de vous.

– Je m'y emploierai de mon mieux, fit-il gentiment. Mieux encore : je regrette d'être arrivé en retard pour le dîner. D'ici des années, cela ne m'arrivera plus. Je ne vous causerai pas d'ennuis du tout. Vous verrez. Cela se passera tout comme si je n'étais pas dans la maison. »

En lui souhaitant le bonsoir, au moment d'aller se coucher, il ajouta une dernière réflexion.

« Je tiens à vous mettre en garde contre une seule chose, la personne d'Ah-Sing. C'est le cuisinier. Il est dans notre maison depuis des années et des années ; je ne sais pas au juste combien : depuis trente ou quarante ans il a fait la cuisine pour mon

père, longtemps avant que cette maison fût bâtie ou que je fusse venu au monde. C'est un privilégié. Il est tellement habitué à faire ses quatre volontés que vous serez obligée de le manier avec des gants. Mais une fois qu'il se sera attaché à vous il se décarcassera la cervelle pour vous plaire. Il m'aime de cette façon-là. Faites-vous aimer de lui et vous mènerez ici une existence très agréable. Et sincèrement, moi je ne vous causerai pas d'ennuis du tout. Je ne ferai pas plus de bruit que si je n'étais pas là. »

CHAPITRE V

À neuf heures précises du soir, le jeune Dick, vêtu de ses plus vieux habits, rencontra Tim Hagan à la station du bac.

« Inutile d'aller vers le Nord, dit Tim, c'est par là que vient le froid, qui vous recroqueville pendant que vous dormez. Veux-tu aller à l'Est ? C'est le Névada et le désert.

– N'y a-t-il pas d'autres routes ? demanda le jeune Dick. Pourquoi n'irions-nous pas au Sud ? Nous pouvons partir vers Los Angeles, l'Arizona, le Nouveau Mexique… Oh ! et le Texas.

– Combien as-tu d'argent ? demanda Tim.

– Pourquoi ? riposta Dick.

– Il faudrait détaler vite, et le mieux serait de prendre tout de suite nos billets. Pour moi, la route est libre, mais par pour toi. Les types qui s'occupent de toi feront un boucan de tous les diables. On enverra des détectives de tous côtés. Il s'agit de les esquiver, voilà tout.

– Nous les esquiverons, dit le jeune Dick, en faisant des petits bonds de côté et d'autre, pendant un jour ou deux, couchés la plupart du temps et payant notre voyage, jusqu'à ce que nous arrivions à Tracy. Alors nous cesserons de casquer et filerons vers le Sud. »

Ce programme fut ponctuellement accompli. En effet, ils traversèrent Tracy en payant le voyage, six heures après que le délégué shérif eut levé la consigne de fouiller les trains. Par excès de précaution, le jeune Dick paya au-delà de Tracy, jusqu'à Modesto. Après quoi, suivant les indications de Tim, ils voyagèrent sans payer, dans des wagons postaux, à bestiaux ou à mar-

chandises. Le jeune Dick acheta des journaux et effraya Tim en lui lisant les comptes rendus fantastiques de l'enlèvement du jeune héritier des millions de Forrest.

À San Francisco, le conseil des tuteurs offrait des récompenses s'élevant jusqu'à trente mille dollars à qui retrouverait leur pupille. Tim Hagan, lisant cette annonce alors qu'ils étaient couchés dans l'herbe près d'un étang, imprima pour toujours dans le cerveau du jeune Dick le fait que l'honneur n'est point affaire de situation ou de caste, mais pousse aussi bien dans un logement au-dessus d'une épicerie des faubourgs que dans les palais de la haute ville.

« Oh-là-là ! dit Tim en s'adressant au paysage en général. Le vieux n'en ferait-il pas un chambard si je te vendais pour cette somme de trente mille dollars ? Ça m'épouvante rien que d'y penser. »

De ce franc parler de Tim, le jeune Dick conclut qu'il ne courait aucun danger d'être trahi par le fils de l'agent de police.

Ce fut seulement six semaines plus tard, dans l'Arizona, que le jeune Dick revint sur ce sujet.

« Vois-tu, Tim, dit-il, j'ai des monceaux d'argent qui augmentent tout le temps, et je n'en dépense pas un centime, comme tu t'en aperçois… bien que cette dame Summerstone me coûte dix-huit cents dollars par an, plus la nourriture et les voitures, tandis que toi et moi sommes heureux de trouver les restes des gamelles des chauffeurs dans les dépôts de locomotives. Néanmoins, mon argent fait des petits. Quel est le dix pour cent de vingt millions de dollars ? »

Tim Hagan regarda fixement les vagues de chaleur qui vibraient au-dessus du désert et essaya de résoudre le problème.

« Quel est le dixième de vingt millions ? demanda Dick avec impatience.

– Euh ! Deux millions.

– Eh bien, cinq pour cent est la moitié de dix pour cent. Que rapportent vingt millions à cinq pour cent, par an ? »

Tim hésitait.

« La moitié de cela, la moitié de deux millions ! cria le jeune Dick. À ce compte-là, je m'enrichis d'un million par an. Bien ! retiens cela et écoute-moi, quand je serai disposé à retourner – mais pas avant des années et des années, – nous réglerons cette question, toi et moi. Quand je te le dirai, tu écriras à ton père. Il fera un bond jusqu'à l'endroit où nous l'attendrons, me ramassera et me ramènera. Alors il réclamera la récompense de trente mille dollars à mes tuteurs, quittera la police et s'établira probablement tenancier de bar.

– Trente mille dollars, c'est une fameuse somme, dit Tim d'une voix nonchalante pour exprimer sa gratitude.

– Pas pour moi, répondit le jeune Dick pour atténuer sa générosité. Un million contient trente-trois fois trente mille, et un million ne représente que l'intérêt de mon argent pendant un an. »

Cependant, Tim Hagan ne devait pas vivre assez longtemps pour voir son père s'établir patron de bar. Deux jours après, sur un pont de chevalets, les deux jeunes garçons furent expulsés d'un wagon vide par un serre-frein qui aurait pu être mieux avisé. Le pont de chevalets enjambait un ravin à sec. Le jeune Dick regarda les rochers à vingt-cinq mètres en contrebas et hésita. « Il y a de la place sur le chevalet, dit-il, mais si le train repart ?

– Il ne va pas repartir ; dépêchez-vous pendant qu'il en est temps, insista le serre-frein. La locomotive prend de l'eau de l'autre côté. Elle en prend toujours à cet endroit. »

Hélas ! cette fois la machine ne prenait pas d'eau. L'enquête devait établir que le mécanicien n'en trouvant pas

dans le réservoir avait remis le train en marche. À peine les deux garçons descendus par la porte latérale du wagon, et avant qu'ils eussent fait une vingtaine de pas sur l'étroite bande entre l'abîme et le train, celui-ci se remit en marche. Le jeune Dick, dont les perceptions et initiatives étaient toujours rapides et sûres, se laissa tomber immédiatement à quatre pattes sur le chevalet. Cette manœuvre lui donnait plus d'espace et une prise plus sûre, car il s'aplatissait sous la partie surplombante des wagons. Tim, moins alerte et entendu, envahi en outre d'un accès de rage celtique contre le serre-frein, resta debout pour lui exprimer sa façon de penser en termes empreints d'une ardeur atavique.

« Baisse-toi, couche-toi ! » cria le jeune Dick.

Mais il était déjà trop tard. Sur une légère rampe, la locomotive entraînait rapidement le train. Face aux wagons en marche, le dos tourné au vide et au précipice. Tim essaya de s'accroupir sur les mains et les genoux ; mais son épaule entra en contact avec le wagon et il faillit perdre l'équilibre. Il le recouvra par miracle, mais il s'était redressé. Le train allait de plus en plus vite, et il lui devenait impossible de se baisser.

Le jeune Dick, agenouillé et cramponné, regardait de tous ses yeux. Le convoi prenait de la vitesse. Tim, la tête froide, les bras pendants, sans autre point d'appui que le rebord où posaient ses pieds, penchait et oscillait pour rétablir son équilibre. Plus le train allait vite, plus le jeune homme oscillait, jusqu'au moment où, par un effort de volonté, il se raidit et demeura immobile.

Tout se serait bien passé s'il n'y avait eu dans le train un wagon à chevaux de six pouces plus large que les autres. Dick le vit venir. Tim se raidit contre cette soustraction d'un demi-pied à l'espace étroit où il se maintenait. Il se pencha volontairement jusqu'à l'extrême limite, mais encore insuffisamment. La catastrophe était inévitable ; un pouce de plus, le wagon n'aurait pas même effleuré Tim, mais celui-ci serait tombé sans toucher le

wagon. Heurté par lui, il fut précipité en arrière et latéralement. Il tournoya plusieurs fois sur lui-même avant de se rompre la tête et le cou sur les rochers.

Le jeune Dick apprit ce jour-là ce que c'est que la mort : non pas la mort prévue et décente, où médecins, gardes-malades et seringues hypodermiques facilitent au moribond son entrée dans le noir ; où cérémonies et formalités, fleurs et pompes funèbres concourent à adoucir les derniers adieux à l'ombre partante, mais la fin brutale, laide et sans ornements, comme celle du bœuf ou du pourceau à l'abattoir.

En ce jour, le jeune Dick apprit quelque chose de plus, la malchance de la vie et du destin : l'hostilité de l'univers contre l'homme ; la nécessité de percevoir et d'agir à coup sûr et avec rapidité, de s'ajuster instantanément aux modifications soudaines de l'équilibre des forces qui agissent sur l'être vivant. En ce lieu de désolation, devant les restes étrangement défigurés et contractés de celui qui naguère était son meilleur ami, le jeune Dick apprit qu'il fallait de tout compte défalquer l'illusion, et ne jamais mentir à la réalité.

En dérive au Nouveau Mexique, le jeune Dick s'échoua sur le ranch du Grelot-qui-tinte, au nord de Roswill, dans la vallée de Pécos. Bien qu'il n'eût pas encore quatorze ans, il fut accepté comme mascotte du ranch et entraîné par des gardeurs de bétail qui signaient des documents légaux de noms comme Cheval-Sauvage, Guillaume-le-Daim, Père-Rugisseur et Poche-Vide.

Au cours de six mois de séjour en ce lieu, le jeune Dick, de physique délicat mais infatigable, acquit au sujet des chevaux et de l'équitation, ainsi que d'une humanité rude et primitive, une expérience qui devait constituer dans sa vie un précieux appoint.

Il apprit beaucoup d'autres choses. John Chisum, propriétaire du Grelot-qui-tinte, du Bosque-Grande et autres domaines s'étendant jusqu'au-delà de la Rivière Noire, était un roi du bé-

tail qui, prévoyant la venue des fermiers et la transformation des vastes territoires en enclos de fils de fer barbelés, avait en conséquence acheté tous les morceaux de terrain où l'on trouvait de l'eau, et accaparé à vil prix les vastes territoires du voisinage, dépourvus de valeur sans l'eau dont il disposait.

Dans les conversations auprès des feux de campement et des chariots cahotants, parmi les gardeurs à quarante dollars par mois qui n'avaient rien entrevu de tout cela, le jeune Dick comprit précisément pourquoi et comment John Chisum était devenu un roi du bétail, tandis qu'un millier de ses contemporains travaillaient à son service.

Cependant, le jeune Dick n'était pas un calculateur à froid. Il avait le sang chaud, de l'enthousiasme, de l'ardeur et de la fierté virile. Prêt à pleurer après vingt heures en selle, il finit par mépriser les douloureuses meurtrissures et à attendre dans un silence, stoïque, avant d'aller s'enrouler dans ses couvertures, le signal donné par les vieux marqueurs endurcis. Dans le même esprit, il enfourchait le cheval qu'on lui assignait, s'offrait volontairement pour les conduites nocturnes de bétail, et n'hésitait pas, son tour venu, à tourner de flanc un troupeau en panique.

Il pouvait courir des risques et y trouvait plaisir. Mais en pareilles circonstances, il n'oubliait jamais le respect dû à la réalité, car il connaissait la fragilité de la carcasse humaine quand elle tombe sur les rochers durs ou sous les sabots des chevaux. Et le jour où il refusa une monture qui s'entortillait les jambes et trébuchait dans les moments de presse, c'était moins par crainte de se casser la figure que par désir d'en avoir pour son argent quand il le ferait, comme il le déclara à John Chisum en personne.

Ce fut pendant son séjour au Grelot-qui-tinte qu'il écrivit à ses tuteurs, mais en ayant soin de faire mettre la lettre à la poste à Chicago par l'intermédiaire d'un convoyeur de bétail. Et pour plus de sûreté, l'enveloppe portait l'adresse de Ah-Sing. Bien qu'il ne se souciât guère de ses vingt millions de dollars, le jeune

Dick ne les oubliait pas ; craignant que sa fortune ne fût répartie entre des parents éloignés qui habitaient peut-être la Nouvelle-Angleterre, il avertissait ses tuteurs qu'il était bien vivant et comptait revenir chez lui dans plusieurs années. En outre, il donnait ordre de garder Mme Summerstone aux appointements convenus.

Mais les pieds démangeaient au jeune Dick. Une demi-année, à son avis, était vraiment plus de temps qu'il n'aurait dû passer au Grelot-qui-tinte. En sa qualité de jeune vagabond, ou « gosse du rail », il traversa au petit bonheur les États-Unis, et fit connaissance avec les gardiens de la paix, les tribunaux de simple police, les lois sur le vagabondage et les prisons. Il eut l'occasion de se renseigner de première main sur les vagabonds eux-mêmes, les manœuvres d'occasion et les voleurs de petite envergure. Entre autres choses, il fit connaissance avec les fermes et les fermiers, et une fois même, dans l'État de New York, cueillit des fruits pendant une semaine avec un fermier hollandais qui essayait un des premiers silos construits aux États-Unis.

Ses aventures enrichirent ses connaissances. Lors même qu'il partageait l'existence des gibiers de prison dans les camps de défrichement, il écoutait sans en être affecté leurs règles de conduite et leurs appréciations sur la vie. Lui-même se considérait comme un voyageur, et ces gens-là appartenait à une race étrangère. Assuré de l'existence grâce à vingt millions de dollars, il n'éprouvait nul besoin ni tentation de voler rien ni personne au monde.

Au bout de trois années, à l'approche de ses seize ans, le corps endurci, pesant près de soixante-cinq kilos, il jugea le moment venu de retourner chez lui et de se plonger dans les livres. Il accomplit alors son premier grand voyage, engagé comme mousse sur un voilier qui partait de la jetée de Delaware à destination de San Francisco en passant par le Cap Horn. Ce

fut une rude traversée, qui dura cent quatre-vingts jours, mais au bout de laquelle Dick pesait dix livres de plus.

Mme Summerstone se mit à glapir en le voyant avancer vers elle : il dut appeler Ah-Sing de la cuisine pour se faire reconnaître. La sainte femme cria une seconde fois quand elle mit la main dans l'étau de son poignet et sentit sa peau fine meurtrie sous la râpe de cette paume calleuse.

Il parut timide, presque embarrassé, en accueillant ses tuteurs convoqués à la hâte : ce qui ne l'empêcha pas de parler franc et sans détours.

« Voici ce qu'il en est, déclara-t-il. Je ne suis pas un sot. Je sais ce que je veux, et je le veux pour tout de bon. Seul ici-bas, à part de bons amis comme vous, j'ai naturellement mes idées à moi sur le monde et sur ce que je compte y faire. Ce n'est pas un respect pour quiconque qui me ramène à la maison. Je reviens parce qu'il est temps, guidé par le sentiment d'un devoir envers moi-même. J'ai beaucoup profité de mes trois années de vagabondage, et maintenant je dois procéder à mon éducation : à mon éducation par les livres s'entend.

– L'Académie de Belmont, suggéra M. Slocum, comme préparation à l'Université.

– Cela me prendrait trois ans. Il en serait de même d'une École Supérieure. J'ai l'intention d'entrer à l'Université de Californie dans le courant de l'année, ce qui exige beaucoup de travail. Mais mon esprit mordra dans les livres comme un acide. J'engagerai un répétiteur, ou une demi-douzaine s'il le faut, et me mettrai à la besogne. Je les engagerai… et au besoin les congédierai, moi-même. Et pour cela, il me faut de l'argent sous la main.

– Cent dollars par mois », suggéra M. Crockett.

Dick secoua la tête.

« Je me suis entretenu pendant trois ans sans toucher à mon héritage. Il me semble que je puis vivre ici à San Francisco avec un peu de ma fortune. Je ne me soucie pas de la gérer tout de suite, mais j'ai besoin d'un compte en banque, et d'un compte respectable. Et je tiens à disposer de cet argent comme je le jugerai à propos. »

Les tuteurs se regardèrent d'un air consterné.

« C'est ridicule, impossible, commença M. Crockett. Vous êtes aussi déraisonnable qu'à votre départ.

– Voilà comme je suis ! soupira Dick. Notre dernier désaccord était survenu à propos de mon argent. J'avais besoin de cent dollars à ce moment-là.

– Songez à notre situation, Dick, plaida M. Davidson. En notre qualité de tuteurs, de quoi aurions-nous l'air si nous donnions à un garçon de seize ans la libre disposition de sa fortune ?

– Quelle est en ce moment la valeur de la *Fréda* ? demanda Dick, sans aucun rapport apparent avec ce qu'on venait de dire.

– On pourrait la vendre à n'importe quel moment pour vingt mille dollars, répondit M. Crockett.

– Eh bien, vendez-la. Elle est trop grande pour moi, et perd de sa valeur d'une année à l'autre. Il me suffirait d'un bateau de trente pieds que je puisse manœuvrer moi-même pour des excursions dans la Baie, et cela ne coûterait pas mille dollars. Vendez la *Fréda* et placez la somme à mon compte. Ce qui vous chiffonne en ce moment est la peur de me voir gaspiller mon argent... me mettre à boire, à parier aux courses et faire la noce avec des figurantes. Eh bien, voici une proposition qui vous rassurera : que ce soit un crédit ouvert conjointement à nous quatre. Le jour où vous estimerez que je dépense mal à propos, vous pourrez retirer tout le solde. Je crois devoir vous avertir

aussi qu'incidemment j'engagerai un professeur du collège qui viendra ici m'enseigner tout le mécanisme du commerce. »

Dick continua sans attendre leur assentiment, comme si c'était chose réglée :

« Et les chevaux qui sont à Menlo ?... Peu importe. J'irai les voir et décider ceux que je garderai. M[me] Summerstone restera ici à surveiller la maison, parce que j'ai déjà trop à faire pour ma part. Je vous promets que vous n'aurez pas à regretter de m'avoir laissé la libre disposition de mes affaires strictement personnelles. Et maintenant, si vous tenez à entendre l'histoire de mes trois dernières années, je vais vous la raconter. »

Dick Forrest avait eu raison de dire que son esprit attaquerait les livres comme un acide. Jamais on ne vit pareille éducation ; et il la dirigeait lui-même ; non sans prendre avis cependant. Chez son père et chez John Chisum au Grelot-qui-tinte, il avait appris à utiliser le cerveau des autres, à demeurer assis, silencieux et pensif, pendant les longues causeries de gardeurs de bétail, autour des feux de campement et des chariots couverts. Maintenant, en vertu de son nom et de sa situation, il demandait et obtenait des entrevues avec des professeurs, des directeurs de collèges et des hommes d'affaires ; il les écoutait pendant des heures, parlant à peine lui-même, posant rarement une question, écoutant simplement ce qu'ils avaient de mieux à dire, content de dégager de plusieurs heures de conversation une seule idée, un fait unique qui l'aidât à décider quel genre d'instruction il adopterait et comment il devait s'y prendre.

Puis vint l'engagement de professeurs. Jamais on n'en vit tant de retenus et de congédiés. Il ne lésinait pas. Pour un qu'il gardait un mois ou un trimestre, il en renvoyait une douzaine dès le premier jour ou la première semaine. Et à ceux dont il se débarrassait ainsi, il payait invariablement un mois d'honoraires, lors même que leurs efforts s'étaient bornés à moins d'une heure. Il y allait largement et franchement, parce qu'il pouvait se payer le luxe d'être large et franc. Il connaissait

pleinement la valeur de l'argent, lui qui avait avalé les restes des chauffeurs dans les dépôts de locomotives. Il achetait ce qu'il y a de meilleur, pleinement convaincu que c'est le procédé le plus économique.

Une année à l'École Supérieure de physique et une autre à celle de chimie étaient nécessaires pour entrer à l'Université. Quand il se fut gavé d'algèbre et de géométrie, il alla trouver les directeurs de ces deux classes à l'Université de Californie. Le Professeur Carey lui rit au nez, au premier abord.

« Jeune homme », dit-il...

Dick attendit patiemment qu'il eût fini sa tirade. Alors il commença la sienne, et conclut :

« Je ne suis pas un sot, monsieur le Professeur. Les étudiants de l'école supérieure et de l'académie sont des enfants. Ils ne savent pas ce dont ils ont besoin. Moi je connais le monde. Je sais ce qu'il me faut et pourquoi je veux l'obtenir. Ils font de la physique pendant une heure, deux fois par semaine, au cours de deux années scolaires qui, vacances déduites, se résument à une seule. Vous êtes le meilleur professeur de physique sur la côte du Pacifique. L'année scolaire touche à sa fin. Dans la première semaine de vos vacances, si vous voulez me consacrer toutes les minutes de votre temps, je puis absorber l'année de physique. Que vous rapporte une semaine ?

– Vous ne pourriez pas l'acheter pour un millier de dollars, répondit le professeur Carey, pensant se débarrasser de lui.

– Je connais le montant de vos honoraires... commença Dick.

– Quel est-il ? demanda vivement le professeur Carey.

– Il n'est pas de mille dollars par semaine, répliqua Dick sur le même ton. Il n'est pas de cinq cents dollars, ni même de deux cent cinquante. Il leva la main pour prévenir une interrup-

tion. Vous venez de me dire que je ne pourrais pas acheter une semaine de votre temps pour un millier de dollars. Je ne le ferai pas. Mais je vous offre deux mille dollars. Ciel ! je n'ai qu'un certain nombre d'années à vivre.

– Et comptez-vous acheter des années ? demanda le professeur avec malice.

– Pour sûr. C'est pourquoi je suis ici. J'achète trois années en une seule, et la semaine que vous me donnerez fait partie de la combinaison.

– Mais je n'ai pas accepté, dit en riant le professeur.

– Si la somme n'est pas suffisante, déclara Dick avec raideur, fixez vous-même celle qui vous semblera équitable. »

Et le professeur Carey se rendit. Il en fut de même du professeur Barsdale, chef de la classe de chimie.

Dick avait déjà emmené ses professeurs de mathématiques passer des semaines à la chasse au canard dans les marécages du Sacramento et du San Joaquin. Après sa débauche de physique et chimie, il invita ses deux professeurs d'histoire et de littérature à l'accompagner dans la région de chasse du comté de Curry, au sud-ouest de l'Orégon. Il tenait de son père cette manière d'agir. Il travaillait, jouait et vivait en plein air. Il trouva moyen de condenser en un an, sans surmenage, les trois années conventionnelles de l'éducation adolescente. Il pêchait, chassait, nageait, s'exerçait et se préparait pour l'Université, tout à la fois. Et il ne se trompait point. Il savait que les vingt millions paternels lui rendaient possible ce tour de force. L'argent était un outil dont il ne surestimait ni ne sous-estimait la valeur. Il s'en servait pour acheter ce dont il avait besoin.

« C'est la forme de dissipation la plus fantastique dont j'aie jamais entendu parler, remarqua M. Crockett en parcourant les comptes de Dick pour l'année. Seize mille dollars pour l'éducation, tous portés en compte, y compris les frais de che-

mins de fer, les pourboires aux commissionnaires et les cartouches de chasse pour ses maîtres.

– N'empêche qu'il a passé ses examens avec succès, dit M. Slocum.

– Et en un an ! grogna M. Davidson. Mon petit-fils est entré à Belmont à la même époque, et, s'il a de la chance, il lui faudra encore deux ans avant qu'il soit admis à l'Université.

– Tout ce que j'ai à dire, proclama M. Crockett, c'est que j'approuverai désormais ce que proposera ce garçon-là sur la façon de dépenser son argent.

– Et maintenant, je vais en prendre à mon aise, déclara Dick à ses tuteurs. Me voilà à la hauteur des autres, avec des années d'avance en ce qui concerne la connaissance du monde. Je sais tant de choses, bonnes et mauvaises, petites ou grandes, au sujet des hommes des femmes et de la vie, que je me demande parfois si elles sont vraies. Mais je les connais. Désormais, je ne vais plus m'essouffler. J'ai rattrapé les autres et je marcherai sans courir. Tout ce que j'ai à faire est de suivre l'allure des classes, et j'obtiendrai mes diplômes à vingt et un ans. Désormais, j'aurai besoin de moins d'argent pour mon éducation – n'ayant plus de répétiteurs, vous comprenez, – et il m'en restera davantage pour me donner du bon temps. »

M. Davidson conçut des soupçons.

« Qu'entendez-vous par cette expression à « me donner du bon temps » ?

– Eh bien, entrer dans les associations de football, tenir mon rang, vous comprenez... Et je m'intéresse aux moteurs à essence. Je veux faire construire le premier yacht maritime du monde marchant à essence.

– Vous vous ferez sauter, représenta M. Crockett. C'est une folie cet engouement pour la gazoline.

Je prendrai mes précautions, rétorqua Dick. Et cela implique des expériences qui exigent de l'argent. Ainsi réservez-moi un bon compte courant, toujours sur le même principe : crédit ouvert à nous quatre. »

CHAPITRE VI

À L'Université, Dick Forrest ne se distingua point comme un prodige, sauf par le fait qu'il manqua plus de conférences qu'aucun autre étudiant. Toutefois, les conférences ainsi esquivées ne lui étaient point nécessaires, et il le savait. Ses répétiteurs, en le préparant pour les examens d'admission, lui avaient fait parcourir à peu près toute la première année de collège. Incidemment, il organisa l'Équipe des Nouveaux, une pauvre équipe de football, qui se fit battre par toutes les écoles et académies contre lesquelles elle joua.

Dick accomplissait cependant un travail qui échappait aux yeux de tout le monde. Il se livrait à de nombreuses et profondes lectures subsidiaires, et pour ses premières croisières d'été il réunit à bord de son yacht automobile une société pas précisément folâtre : des professeurs de littérature, d'histoire, de jurisprudence et de philosophie, accompagnés de leurs familles. On en parla longtemps dans l'université sous le nom de « croisières des pontifes littéraires ». Les professeurs, au retour, déclarèrent y avoir pris grand plaisir. Dick en revint avec une compréhension accrue dans leurs divers domaines intellectuels, enrichi de plus de connaissances qu'il n'en eût pu acquérir en suivant leurs cours pendant des années. Le temps ainsi gagné lui permit de continuer à manquer leurs conférences et à consacrer plus de loisir aux travaux de laboratoire.

Il ne manqua pas d'ailleurs de profiter de sa joyeuse vie d'étudiant. Des veuves universitaires lui faisaient des avances, des jeunes étudiantes s'amourachaient de lui, et il se montrait danseur infatigable. Jamais il n'esquivait un concours de fumeurs, une réunion de buveurs ou un assaut athlétique. Il accomplit une tournée sur la côte du Pacifique avec le Club des joueurs de banjos et de mandolines.

Malgré tout, il n'entrait pas dans la catégorie des prodiges : il ne brillait en rien. Une demi-douzaine de ses camarades jouaient mieux que lui du banjo ou de la mandoline. Au football, il était considéré comme un joueur solide sur qui l'on pouvait compter, voilà tout. Mais, s'il n'excellait en rien, il n'échouait pas non plus en quoi que ce fût. Sans déployer une force surhumaine, il ne manifestait jamais aucun défaut ni faiblesse. À ses tuteurs, que sa conduite irréprochable avait induits à rêver pour lui de quelque grande carrière et qui lui demandaient ce qu'il comptait faire, il répondait :

« Rien. Jeter des regards à la ronde. Voyez-vous, rien ne m'oblige à devenir un spécialiste. Mon père a réglé cette question pour moi en me laissant sa fortune. En outre, je ne pourrais pas devenir spécialiste, même si je le voulais. Cela n'est pas dans mes cordes. »

Il était d'ailleurs si bien accordé qu'il donnait la note juste. Il ne projetait jamais d'éclairs. Il représentait cet être rare, l'individu normal, moyen, équilibré, tout rond.

Un jour que M. Davidson, devant ses autres tuteurs, manifestait sa satisfaction de voir que Dick n'avait jamais fait de folies depuis son retour à la vie régulière, l'intéressé répondit :

« Oh ! je peux me retenir quand il me plaît.

– Oui, dit gravement M. Slocum. C'est une excellente chose que vous ayez jeté votre gourme de bonne heure et conquis la maîtrise de vous-même. »

Dick le regarda curieusement.

« Oh ! cette aventure d'enfance ne compte pas, dit-il. Ce n'était pas de la folie. Je ne me suis pas encore déchaîné. Mais attendez que je m'y mette ! N'oubliez pas un seul instant que je ne suis pas une chaux éteinte. Je me consume. Je brûle. Mais je me contiens. Ne me croyez pas mort parce que je suis un garçon raisonnable et un étudiant de mérite. Je me sens jeune, plein de

vie et robuste. Mais je ne commets pas d'erreur. Je me retiens. Je ne vais pas m'emballer au premier tour. Je me prépare tout simplement. Quand j'aurai mes diplômes, je suivrai encore des cours supérieurs pendant un an au Collège d'Agriculture. Voyez-vous, j'ai mon dada : l'exploitation de la terre. Je veux faire quelque chose, construire solidement. Mon père n'avait guère l'esprit constructeur. Vous non plus, du reste. Vous avez découvert un terrain neuf, au temps des pionniers, et vous avez ramassé de l'argent comme une troupe de matelots ramasseraient des pépites à la surface d'un placer vierge...

– Mon garçon, je me suis occupé de culture en Californie, interrompit M. Crockett d'un ton froissé.

– Certainement, mais il vous manquait l'esprit constructeur. Vous l'aviez même destructeur ; les faits sont les faits. Vous étiez un fermier de rapport. Comment avez-vous agi ? Vous avez pris quarante mille acres de terrain magnifique dans la vallée du Sacramento et vous y avez semé du blé d'année en année. Vous n'avez jamais songé à l'assolement. Vous avez brûlé votre paille et épuisé votre humus. Vous avez labouré à quatre pouces de profondeur et laissé par-dessous une semelle dure comme du ciment. Vous avez épuisé cette pellicule de quatre pouces et maintenant votre moisson ne vous rapporte même pas votre semence. Vous n'avez pas construit, vous avez détruit, comme mon père, et tous en ont fait autant. Eh bien, moi, je me servirai de l'argent paternel pour construire. Je prendrai de la terre à blé épuisée, que j'aurai à un prix dérisoire ; je défoncerai la semelle de labour et, en fin de compte, je lui ferai produire plus qu'elle ne l'a fait au début de votre culture. »

Dick allait terminer sa première année d'études quand M. Crockett lui reparla de cet emballement dont il leur avait laissé entrevoir la possibilité.

« Attendez que j'aie terminé mes études, fut sa réponse. J'achèterai de la terre et du cheptel et j'installerai un ranch qui

ne sera pas pour rire. Et alors je m'abandonnerai à mon extravagance.

– Avec un ranch de quelle grandeur commencerez-vous ? demanda M. Davidson.

– Peut-être cinquante mille acres, peut-être cinq cent mille. Cela dépend. Je veux jouer jusqu'au bout le coup de l'enrichissement automatique. Les gens n'ont pas encore commencé à affluer en Californie. Dans quinze ans, sans que j'y mette la main, le terrain que je puis acquérir pour dix dollars l'acre en vaudra cinquante, et celui que j'achèterai à cinquante en vaudra cinq cents.

– Un demi-million d'acres à dix dollars pièce représente cinq millions de dollars, annonça gravement M. Crockett.

– Et à cinquante, il en représente vingt-cinq millions », riposta Dick en riant.

Cependant, ses tuteurs ne croyaient pas à sa menace de débauche. Il pourrait gaspiller sa fortune en imaginant quelque nouveau système de culture, mais qu'il pût littéralement faire des folies après avoir conservé pendant des années son empire sur lui-même paraissait chose inimaginable.

Dick obtint son parchemin sans les félicitations du jury. Il était le vingt-huitième de sa classe et n'avait pas révolutionné le monde des étudiants. Son exploit le plus notable était sa belle défense et sa dérobade devant les attaques de beaucoup de jolies filles et de leurs mamans ; en outre, il se signala, au cours de sa seconde année, en menant l'équipe de l'Université à la première victoire qu'elle eût emportée depuis cinq ans sur celle de Stanford. C'était dans une époque antérieure aux entraîneurs grassement payés pour les équipes de football ; mais il forgea la sienne à coups de marteau, en sacrifiant l'individu à l'ensemble, si bien qu'en fin de novembre, après une victoire remportée sur

une équipe beaucoup plus brillante, l'équipe bleu et or put parader en triomphe dans les rues de San Francisco.

Au cours de cette nouvelle année, Dick se consacra aux travaux de laboratoire et coupa à toutes les conférences. De fait, il engagea ses propres conférenciers et dépensa une petite fortune rien qu'à les faire voyager en Californie. Jacques Ribot, considéré comme une des plus grandes autorités mondiales sur la chimie agricole, avait été enlevé à la France, où il gagnait deux mille dollars par an, par l'Université de Californie qui lui en offrait six mille ; il s'était ensuite laissé séduire par les dix mille dollars offerts par les planteurs de canne à sucre de Hawaï ; Dick s'assura ses services par une offre de quinze mille dollars avec un contrat de cinq ans dans le climat délicieusement tempéré de la Californie.

À cette nouvelle, MM. Crockett, Slocum et Davidson levèrent leurs mains au ciel et se rendirent compte que Dick Forrest inaugurait la carrière de folle dissipation annoncée par luimême. Ce n'était pourtant qu'une de ses frasques entre beaucoup d'autres. Par l'offre d'un accroissement prodigieux d'émoluments, il chipa au Gouvernement fédéral son plus célèbre spécialiste en élevage ; par un procédé analogue, il enleva à l'Université de Nébraska son expert le plus éminent en laiteries ; enfin il brisa le cœur du doyen du Collège d'Agriculture à l'Université de Californie en s'appropriant le professeur Nirdenhammer, sorcier en matière d'administration fermière.

« Cela vaut le prix, expliqua-t-il à ses tuteurs. N'aimez-vous pas mieux me voir acheter des professeurs que des chevaux de course ou des actrices ? Ce qui vous tourmente, c'est que vous ne connaissez pas le jeu qui consiste à acheter des cerveaux. Moi, je le connais : c'est ma spécialité. Avec cela, je gagnerai de l'argent, et, qui plus est, je ferai pousser une douzaine de brins d'herbe dans le sol épuisé où vous ne pourriez en faire germer un seul. »

On comprendra que ses tuteurs n'aient point ajouté foi à ses annonces de scandaleuse conduite, de risques à courir, de baisers à prodiguer et de coups de poing à assener sur des mâchoires.

« Attendez encore un an », prédisait-il tout en approfondissant la chimie agricole, l'analyse des terrains, l'administration des fermes, et en voyageant à travers la Californie avec sa suite d'experts largement payés. Et ses tuteurs ne pouvaient que prévoir un rapide gaspillage de ses millions le jour où Dick, désormais majeur, prendrait en main la totalité de sa fortune et se lancerait à corps perdu dans sa démence agricole.

Le jour où il atteignit ses vingt et un ans, il compléta l'achat de sa principauté qui s'étendait à l'ouest depuis la rivière de Sacramento jusqu'au sommet des montagnes.

« À un prix incroyable, observa M. Crockett.

– À un incroyable bon marché, répliqua Dick. Je voudrais vous faire voir mes rapports sur la terre et sur le régime des eaux ! »

Dick Forrest commit plusieurs folies de ce genre au cours des trois premiers mois de sa majorité. Mais la plus inattendue de toutes fut qu'à la suite de cette orgie de millions, laissant à ses conseillers experts le soin de développer son domaine selon les grandes lignes établies par lui-même, et après avoir placé des chèques en leurs noms pour parer à toute catastrophe éventuelle, il prit un billet de passage pour Tahiti et s'embarqua pour une vie d'aventures.

À l'occasion, dans leur correspondance d'affaires, ses tuteurs eurent vent de sa présence dans divers ports aux quatre coins du monde. Une fois, ils durent exercer à Washington toute la pression politique de la côte du Pacifique pour le tirer d'une échauffourée en territoire russe, affaire dont aucun journal ne

souffla mot, mais qui provoqua une malicieuse hilarité dans toutes les chancelleries d'Europe.

Incidemment, ils surent qu'il était blessé à Mafeking ; qu'il venait d'échapper à une attaque de fièvre jaune à Guayaquil ; et qu'il passait en jugement à New York pour brutalités commises en haute mer. Trois fois ils lurent dans les dépêches de presse la nouvelle de sa mort : une fois, dans une bataille à Mexico, et deux fois devant un peloton d'exécution au Venezuela. Après ces fausses alertes, ses tuteurs ne se laissèrent plus émouvoir en apprenant qu'il avait traversé la Mer Jaune dans un sampan, qu'il passait pour mort du béri-béri, et qu'il était au nombre des Russes capturés par les Japonais à Moukden.

Ils éprouvèrent l'unique émotion dont ils étaient encore capables lorsque, fidèle à sa promesse, âgé de trente ans, après avoir jeté sa gourme, il revint en Californie avec une femme épousée depuis plusieurs années, annonça-t-il, et connue de ses trois tuteurs. M. Slocum avait perdu huit cent mille dollars en même temps que le père de cette femme perdait toute sa fortune dans la catastrophe définitive de la Mine Los Cocos, au Chihuahua, lorsque les États-Unis démonétisèrent l'argent. M. Davidson avait gagné un million de dollars en même temps que le père de cette dame tirait huit millions de la « Dernière Chance », dans ce lit de rivière déterré dans le comté d'Amador. M. Crockett, tout jeune à l'époque, avait raclé le fond de la Merced en compagnie du père en question, puis lui avait servi de garçon d'honneur lorsqu'il épousa la mère de cette dame, et ensuite, à Grant's Pass, avait joué au poker avec lui et Grant, alors que ce dernier, simple lieutenant, n'était guère connu du monde que comme bon combattant contre les Indiens et piètre joueur de poker.

Et Dick Forrest avait épousé la fille de Philip Desten ! C'était l'occasion, non pas de souhaiter bonne chance à Dick, mais d'insister profusément sur le fait qu'il ne connaissait pas sa veine. Du coup, ses tuteurs lui pardonnèrent toutes ses esca-

pades. Il les avait rachetées en finissant par accomplir un acte de pure raison ; mieux encore, un coup de maître. Paula Desten ! La fille de Philip Desten ! Le sang des Desten allié à celui des Forrest ! Cela suffisait.

En tout cas, le simple fait qu'il avait épousé une Desten disposa les trois vieux camarades du Forrest et du Desten des anciens jours de l'or, les amis de ces deux grands aventuriers disparus, à hocher la tête pour une approbation sans réserves, lorsqu'il leur montra les plans et devis de la Grande Maison. Grâce à Paula Desten, ils s'accordèrent pour une fois à déclarer qu'il dépensait sagement son argent. Quant à ses cultures, du moment qu'on ne pouvait nier que le groupe Harvest était de bon rapport, Dick pouvait bien se permettre ses fantaisies. Néanmoins, vingt-cinq mille dollars pour un simple étalon de trait, qu'il venait d'acheter en Angleterre, au haras Rothschild, c'était une folie, comme disait M. Slocum. Les chevaux de travail ne sont que des chevaux de travail. Ah ! s'il s'était agi d'un cheval de course !...

CHAPITRE VII

Dick Forrest parcourait une brochure éditée par l'État d'Iowa sur la Fièvre aphteuse, quand, par les fenêtres ouvertes, lui parvinrent de l'autre côté de la cour divers bruits annonçant le réveil de la jeune femme, celle qui riait près du lit dans son cadre ovale et qui, pas déjà tant d'heures auparavant, avait laissé tomber sur le parquet de sa chambre le bonnet rose pâle orné de dentelles ramassé par Oh-là-là.

Dick entendit sa voix ; comme un oiseau, elle chantait en s'éveillant. Il perçut ses trilles dans les corridors de l'aile qui constituait son corps de logis, puis dehors dans le patio, où elle s'arrêta assez longtemps pour se quereller avec son Airedale et gronder le petit chien de berger écossais qui éprouvait une curiosité malsaine à l'égard des poissons japonais.

Dick, comme d'habitude, éprouva du plaisir à la savoir éveillée. Levé lui-même depuis des heures, il ne sentait pas la Grande Maison complètement éveillée tant qu'il n'entendait point le chant matinal de Paula dans la cour.

Mais, comme de coutume aussi, après avoir savouré ce plaisir, Dick l'oublia pour ses propres affaires. Elle s'effaça de son esprit pendant qu'il se replongeait dans les statistiques de la fièvre aphteuse.

« Bonjour, joyeux gentleman », murmura bientôt à son oreille une voix délicieusement harmonieuse.

Et Paula s'appuya sur lui de toute la douceur de son kimono et de sa taille sans corset, puis lui passa un coude autour du cou et se percha, à moitié dans ses bras, sur un genou accommodant. Il la serra contre lui pour lui faire sentir qu'il avait conscience de sa présence, bien que son regard s'attardât encore

une demi-minute sur le total des inoculations opérées par le professeur Kencaly sur les cochons de la ferme de Simon Jones, à Washington, dans l'État d'Iowa.

« Mon Dieu ! protesta-t-elle. Tu es trop heureux, rassasié de richesses. Voici ta dame-garçon, ta « petite lune hautaine » et tu ne dis même pas « bonjour, petite dame-garçon, as-tu dormi bien doucement et gentiment ? »

Dick Forrest détourna les yeux des statistiques d'inoculations, serra sa femme plus fort, l'embrassa, mais laissa un doigt obstiné entre les pages de la brochure.

Néanmoins, les termes mêmes du reproche l'empêchèrent de lui poser la question habituelle sur la façon dont elle avait dormi après avoir abandonné le bonnet de dentelle dans sa chambre. Il ferma la brochure sur son index à l'endroit où il comptait reprendre sa lecture, et son bras droit rejoignit le gauche autour de sa taille.

« Oh ! s'écria-t-elle. Oh ! Oh ! Écoute ! »

Du dehors leur parvenaient les appels flûtés d'une caille. Paula frémit de joie contre lui en entendant ces notes mélodieuses.

« Les couvées se dispersent, dit-il.

– C'est l'annonce du printemps, cria Paula.

– C'est signe de l'arrivée du beau temps.

– Et de l'amour !

– Et de la construction des nids et de la ponte, ajouta Dick en riant. Jamais le monde n'a semblé plus fécond que ce matin. Lady Isleton a mis bas une portée de onze gorets. Les chèvres angoras ont été amenées ce matin pour faire des biquets : c'est dommage que tu ne les aies pas vues. Et pendant des heures les serins sauvages ont soutenu leurs contestations matrimoniales

dans le patio ; je crois que quelque amant d'esprit libre essaie de démolir leur paradis monogame avec ses modernes théories sur l'amour. Je suis étonné que tu aies pu dormir pendant la discussion. Tiens, entends-tu leurs cris d'approbation… ou de colère ? »

Un menu gazouillement s'élevait comme un chœur d'elfes en crescendo de notes aiguës et de pépiements excités ; Dick et Paula prêtaient l'oreille avec délices quand, soudain, comme au retentissement d'une trompette fatale, la symphonie des lilliputiens dorés fut balayée par une fanfare gigantesque, non moins musicale et passionnée d'amour, mais dominante et imposante par l'amplitude de ses vibrations.

À travers les portes-fenêtres et le treillis de la chambre, l'homme et la femme regardèrent aussitôt la route bordée de lilas et attendirent l'apparition du magnifique étalon qui venait de lancer son amoureux appel. Encore invisible, il le renouvela, et Dick se mit à déclamer :

« Écoute ma chanson, petite lune hautaine. Ce n'est pas la mienne, c'est celle du Gars de la Montagne. Voici ce qu'il raconte : « Écoute-moi. Je suis Éros. Je frappe du sabot le flanc des collines. J'emplis de mes cris les vastes vallées. Dans les tranquilles pâturages, les juments m'entendent et frissonnent, car elles me connaissent. L'herbe pousse et foisonne, la terre s'engraisse de plus en plus et les arbres regorgent de sève. Voici le printemps ; il est à moi ; je suis le roi de ce domaine printanier. Les juments se souviennent de ma voix. Elles me connaissent d'avance, leurs mères m'ayant connu avant elles. Écoutez-moi. Je suis Éros. Mes sabots retentissent sur les collines, et les vastes vallées annoncent ma venue en résonnant à mon approche. »

Paula se serra contre son mari, qui lui rendit son étreinte. Elle lui toucha le front de ses lèvres. Et sur la route bordée de lilas ils entrevirent le Gars de la Montagne, contrastant dans sa puissance et sa majesté avec l'avorton humain perché sur son

dos ; ils remarquèrent les regards sauvages et passionnés, moirés de cet éclat bleuâtre que reflètent les prunelles des étalons ; sa bouche, mouchetée d'écume par le bouillonnement de son ardeur, tantôt effleurait avec impatience ses genoux luisants et tantôt se redressait vers le ciel pour faire retentir les airs de son appel altier et tyrannique.

Derrière leur dos s'éleva l'avertissement d'une toux discrète, et tournant la tête ensemble, ils aperçurent Bonbright, le secrétaire auxiliaire, qui tenait à la main un paquet de papiers jaunes.

« Quatre télégrammes, murmura-t-il en guise d'excuse. De l'avis de M. Blake, deux d'entre eux sont importants. L'un d'eux concerne l'embarquement de ces bœufs pour le Chili... ?

Et Paula, s'écartant lentement de son mari et se levant à regret, le sentit se détourner d'elle vers ses statistiques, ses connaissements, ses secrétaires, contremaîtres et régisseurs.

« Oh ! Paula ! s'écria-t-il au moment où elle franchissait la porte. J'ai baptisé le dernier domestique chinois du nom de *Oh-Oh*. Qu'en penses-tu ? »

Sa réponse décelait un soupçon de lassitude qui se dissipa en sourire.

« Tu es vraiment prodigue d'épithètes envers les domestiques.

– Je n'en ferais pas autant avec du cheptel de race, lui affirma-t-il avec un sérieux démenti par la lueur de ses yeux.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua-t-elle. Mais tu épuises les possibilités du langage. Avant peu tu en seras réduit à les appeler Oh-Diantre ou Oh-Diable.

C'est ton Oh qui est mal choisi. Tu aurais dû commencer par Mon, ce qui te procurerait toute la série des Mon-Vieux, Mon-Cher, Mon-Bonhomme, Mon-Gros, Mon-Petit, etc... »

Elle mêla son rire au sien, et à peine eut-elle disparu que, son télégramme ouvert devant lui, il se plongeait dans les détails de l'embarquement, à deux cent cinquante dollars par tête, franco à bord, de trois cents bouvillons d'un an enregistrés à destination des pâturages du Chili. Malgré cela, il entendit avec un vague plaisir Paula qui chantait en traversant le patio pour regagner ses appartements dans l'autre aile ; mais il ne sut pas distinguer dans cette voix un soupçon, une ombre de mélancolie.

CHAPITRE VIII

Cinq minutes après le départ de Paula et quand il eut disposé des quatre télégrammes, Dick, toujours ponctuel, monta dans une automobile du ranch, en compagnie de Thayer, l'acheteur de l'Idaho, et de Naismith, le correspondant spécial de la *Gazette des Éleveurs*. Wardman, directeur de la bergerie, les attendait à l'entrée du parc où plusieurs milliers de jeunes moutons du Shropshire étaient rassemblés pour l'inspection.

Point ne fut besoin de longues conversations et Thayer en fut désappointé, car l'achat de dix wagons d'animaux si coûteux lui semblait justifier force palabres.

« Ils parlent par eux-mêmes », lui avait assuré Dick ; puis il s'était retourné vers Naismith pour lui fournir des données en vue d'un article sur l'acclimatation des moutons anglais en Californie et dans le nord-ouest.

« À votre place, je ne me tracasserais pas du choix, conseilla Dick à Thayer dix minutes après.

« La moyenne est l'excellence même. Quand vous passeriez une semaine à choisir vos dix wagons, vous ne trouveriez pas mieux qu'en les prenant en bloc. »

Cette tranquille affirmation que le marché était déjà consommé bouleversa à tel point Thayer, parfaitement convaincu d'ailleurs qu'il n'avait jamais vu de béliers de si belle race, qu'il étendit sa commande à vingt wagons.

De retour à la Grande Maison, Thayer dit à Naismith, pendant qu'ils frottaient de craie leurs queues de billard pour achever la partie interrompue :

« C’est ma première visite à Forrest. C’est un sorcier. J’ai déjà acheté des moutons dans l’Est, à l’étranger. Mais ces Shropshires m’ont séduit. Vous avez dû remarquer que j’ai doublé ma commande. Les acheteurs de l’Idaho s’emballeront pour ces bêtes-là. Je n’avais de commande ferme que pour six wagons, et c’est de ma propre initiative que j’ai commandé le surplus. Mais je ne m’y connais pas en moutons si chacun de mes clients ne double pas sa commande à première vue de ceux-là et s’ils ne se bousculent pas pour m’enlever le reste. Ce sont des articles de luxe, et s’ils ne révolutionnent pas le marché des moutons de l’Idaho…, eh bien, alors, Forrest n’est pas un éleveur et moi je ne suis pas un acheteur, voilà tout. »

Quand sonna le gong pour le lunch – un énorme gong de bronze importé de la Corée, – Dick rejoignit les jeunes gens près de la fontaine aux poissons rouges dans le grand patio. Bert Wainwright, accablé d’ordres et d’avis contradictoires par sa sœur Rita, par Paula et ses sœurs Lute et Ernestine, essayait d’attraper avec un filet un poisson-fleur particulièrement chatoyant, dont la dimension, la couleur et les multiples nageoires avaient séduit Paula, qui voulait l’isoler dans le réservoir d’élevage de sa cour particulière.

Avec force exclamations et rires excités, l’exploit fut accompli, le gros poisson fut transféré dans une boîte en fer et emporté par le jardinier italien qui attendait.

« Et qu’avez-vous à dire pour votre compte ? lança Ernestine en défi à Dick qui venait les rejoindre.

– Rien, répondit-il humblement. Le ranch se dépeuple. Trois cents beaux jeunes taureaux partiront demain pour l’Amérique du Sud, et Thayer, que vous avez vu hier soir, enlève vingt wagons de béliers. Tout ce que je puis faire, c’est de présenter mes félicitations à l’Idaho et au Chili. »

Le gong résonna pour la seconde fois, et Paula, un bras passé autour de la taille de Dick et l’autre autour de celle de Ri-

ta, mena le cortège vers la maison, tandis qu'à l'arrière-garde, Bert Wainwright enseignait à Lute et Ernestine un nouveau pas de tango.

Ils prirent place autour d'une table qu'on pouvait rallonger à volonté, dans une salle à manger longue et basse copiée sur celles des grands propriétaires mexicains de la vieille Californie. Carrelée de grandes briques brunes, avec ses plafonds et murs blanchis à la chaux et sa vaste cheminée en ciment, sans ornements, elle constituait un chef-d'œuvre de simplicité massive. Verdures et fleurs débordaient des vastes embrasures devant les fenêtres, et la pièce produisait une impression de propreté et de fraîcheur.

« Dites donc, murmura Thayer en se penchant vers Naismith, par-dessus la table, tandis que Dick et les dames se livraient à un chassé-croisé de plaisanteries et taquineries, il y a ici ample matière pour votre article, si vous parlez de la Grande Maison. J'ai vu la salle à manger des domestiques. Quarante convives s'y assoient à chaque repas, y compris jardiniers, chauffeurs et auxiliaires du dehors. C'est un véritable hôtel : de la discipline et de l'ordre, je vous prie de croire. Ce garçon chinois, Oh-Joie, est une perle. Il est patron ou gérant de toute la boutique, et tout marche sans bruit comme sur des roulettes.

– C'est Forrest, la vraie perle, répondit Naismith : un cerveau qui en choisit d'autres. Il pourrait diriger une armée en campagne, un gouvernement ou même un cirque à trois pistes.

– Ce qui n'est pas peu dire ! approuva cordialement Thayer.

– Oh ! Paula, cria Dick à sa femme par-dessus la table. Je viens de recevoir un mot annonçant l'arrivée de Graham pour demain matin. Tu feras bien de dire à Joy de lui réserver la tour du guet. C'est un appartement assez grand pour un homme, et il est capable d'accomplir sa menace en travaillant à son bouquin.

– Graham… Graham ? répéta Paula en interrogeant sa mémoire. Est-ce que je le connais ?

– Tu l'as rencontré voilà deux ans à Santiago, au café Vénus. Il a dîné avec nous.

– Oh ! un de ces officiers de marine ? »

Dick secoua négativement la tête.

« Non, le civil. Ne te rappelles-tu pas ce grand type blond ? Vous avez causé musique pendant une demi-heure, tandis que le capitaine Joyce s'évertuait à nous démontrer que les États-Unis devraient balayer le Mexique avec une main de fer.

– Oh ! oui, je me rappelle, dit vaguement Paula. Il t'avait rencontré quelque part auparavant… dans l'Afrique du Sud, n'est-ce pas, ou bien aux Philippines ?

– C'est cela, dans l'Afrique du Sud. Evan Graham. Nous nous étions retrouvés ensuite sur l'aviso du Times dans la Mer Jaune. Ensuite, nos routes se sont croisées une douzaine de fois, sans que nous nous fussions rencontrés, avant cette soirée au café Vénus. Il partit de Bora-Bora à destination de l'Est, deux jours avant que j'y eusse jeté l'ancre à destination de l'Ouest, en route pour Samoa. Je quittai Apia, avec des lettres que m'avait remises pour lui le consul américain, la veille de son arrivée. Nous nous manquâmes de trois jours à Levuka… je commandais alors le *Wild-Duck*. Il s'embarqua à Suva en qualité d'invité sur un croiseur anglais, Sir Everand Thum, haut commissaire britannique des mers du Sud, me confia d'autres lettres pour Graham. Je le manquai à Port-Résolution et à Vila, aux Nouvelles Hébrides. Son croiseur faisait la vadrouille, vois-tu ! Je jouai à cache-cache avec lui dans l'archipel de Santa-Cruz. Il en fut de même aux Îles Salomon. Le croiseur, après avoir bombardé les villages cannibales à Langa-Langa, s'éloigna dans la matinée ; j'y arrivai dans l'après-midi sur un voilier. Jamais je ne pus lui

remettre ces lettres en personne, et je le revis pour la première fois à ce café Vénus, voilà deux ans.

– Mais qui est-il ? demanda Paula. Que fait-il ? Et quel est ce livre auquel il travaille ?

– Eh bien, tout d'abord, en commençant par la conclusion, il est ruiné..., à son point de vue, du moins. Il lui reste un revenu annuel de plusieurs milliers de dollars, mais tout l'argent laissé par son père a fondu... Non, il ne l'a pas dissipé. Mais il s'était profondément engagé, et la panique de voilà plusieurs années l'a à peu près nettoyé. Cependant, il ne se lamente point. Il est de bonne étoffe, de vieille race américaine, sorti de l'Université de Yale. Son livre – il espère que cela lui rapportera quelque chose – relate son voyage de l'an dernier à travers l'Amérique du Sud, d'une côte à l'autre, dans des régions peu connues jusqu'ici. Le Gouvernement brésilien lui a décerné spontanément un prix d'honneur de dix mille dollars pour les renseignements qu'il a rapportés sur les contrées inexplorées du Brésil. Oh ! c'est un homme, un homme de valeur. Il livre de bonne marchandise. Tu connais le type : propre, grand, solide et simple ; il est allé partout, il a tout vu, il connaît un tas de choses, il vous regarde droit et carrément dans les yeux... c'est un homme, en un mot. »

Ernestine battit des mains, lança à Bert Wainwright un regard tentateur, provocateur, conquérant, et s'écria :

« Et il arrive demain ! »

Dick secoua la tête d'un air désapprobateur.

« Oh ! rien à faire dans ce sens-là, Ernestine. Des jeunes filles tout aussi gentilles que vous ont essayé depuis longtemps d'accrocher Evan Graham. Et entre nous, je ne saurais les en blâmer. Mais il a bon souffle et bonnes jambes, et elles n'ont jamais réussi à le rattraper ou l'acculer dans un coin où, ébloui, essoufflé, il aurait répondu un « oui » machinal à certaine inter-

rogation et, au sortir de sa transe, se fût trouvé ligoté, abattu, marqué et marié Oubliez-le, Ernestine. Atalante, courez de pair avec votre jeunesse dorée et laissez-la semer ses pommes d'or ; ou, si vous les ramassez, ne vous plaignez pas de votre échec. Quant à Graham, il ne court plus. Il est vieux comme moi, à peu près de mon âge, et, comme moi, il a fourni un nombre incalculable de courses de ce genre. Il sait s'évader. Il s'est frotté aux fils de fer barbelés. Il a le nez tordu, le cou bronzé, il est sanglé pour le départ, et il reste soumis, mais imprenable. Il ne se soucie pas des tendrons. Vous pouvez l'accuser de bougeotte, mais je plaide, par procuration, qu'il est simplement vieux, dur à cuire, et très sage. »

CHAPITRE IX

« Où est ma gosse en culotte ? » criait Dick, faisant sonner ses éperons dans la Grande Maison, en quête de sa Petite Dame.

Il arriva à la porte donnant accès dans son aile réservée, une porte sans bouton, vaste panneau de bois dans un mur lambrissé, dont le secret était connu seulement de Dick et de sa femme. Il appuya sur un ressort et la porte s'ouvrit toute grande.

« Où est ma gosse en culotte ? » cria-t-il en arpentant les appartements dans toute leur longueur.

En vain jeta-t-il un coup d'œil dans la salle de bains, avec sa baignoire romaine où l'on descendait par des marches de marbre, puis dans la garde-robe et le cabinet de toilette de Paula. Il passa devant le large et court escalier menant au divan circulaire sous la fenêtre de ce qu'elle appelait sa Tour de Juliette, et se délecta à la vue d'un savant désordre de jolies dentelles étalées par elle uniquement pour le plaisir sensuel de ses propres yeux. Retenant un instant son appel réitéré, il allongea le bras vers un chevalet et ne put se défendre d'un rire appréciateur devant l'esquisse à peine ébauchée d'un poulain en sevrage, maladroit, tout en os et en protubérances, en train de hennir follement pour appeler sa mère.

« Où est donc ma gosse en culotte ? » cria-t-il à l'entrée de la chambre-véranda, où il ne trouva qu'une Chinoise de trente ans, humble et réservée, qui lui sourit dans les yeux pour cacher son embarras.

C'était la domestique de Paula, Oh-ma-Chère, ainsi nommée par Dick plusieurs années auparavant, à cause d'une contraction inquiète de ses sourcils délicats qui lui donnait l'air

d'être toujours prête à lancer cette exclamation. Dick l'avait prise presque enfant, pour le service de Paula, dans un village de pêcheurs au bord de la Mer Jaune, où sa mère veuve gagnait jusqu'à quatre dollars dans les bonnes années en confectionnant des filets de pêche. Oh-ma-Chère avait rendu ses premiers services à Paula à bord du trois-mâts-goélette *All-Away*, en même temps que Oh-Joie, garçon de cabine, commençait à manifester les qualités grâce auxquelles il deviendrait, dans plusieurs années, majordome de la Grande Maison.

« Où est ta maîtresse, Oh-ma-Chère ? » demanda Dick.

Oh-ma-Chère se recroquevilla dans une confusion sans bornes.

Dick attendit.

« Peut-être bien qu'elle est avec les jeunes dames, je ne sais pas, » balbutia Oh-ma-Chère, et Dick, par pitié, tourna les talons.

« Où diable est ma gosse en culotte ? » cria-t-il à pleins poumons sous la porte cochère au moment où une limousine du ranch s'engageait dans la courbe de l'allée entre les lilas.

« Du diable si je m'en doute ! » répondit de la voiture un homme grand et blond en costume d'été ; et un instant après, Dick Forrest et Evan Graham se serraient les mains.

Oh-là-là et Oh-Oh emportèrent les valises, et Dick accompagna son invité jusqu'à son appartement dans la Tour du Guet.

« Il faudra vous habituer à nous, mon vieux, expliquait Dick. Nous faisons marcher le ranch comme une horloge, et nos serviteurs sont merveilleux ; mais nous nous permettons toutes les libertés. Si vous étiez arrivé deux minutes plus tard, vous n'auriez trouvé que les domestiques chinois pour vous accueillir. J'allais faire un tour à cheval, et Paula... Mme Forrest... est disparue. »

Les deux hommes étaient à peu près de même taille ; peut-être Graham dépassait-il son hôte d'un pouce environ, mais il reperdait ce pouce en largeur d'épaules et ampleur de poitrine. Graham était sans doute d'un blond plus clair que Forrest, mais tous deux avaient les yeux également gris, le blanc des yeux également pur, la peau également bronzée par le soleil et les intempéries. Les traits de Graham présentaient un peu plus de relief ; ses yeux étaient peut-être plus grands, mais cet avantage était compensé par des paupières un peu plus lourdes. Son nez semblait légèrement plus droit et plus fort que celui de Dick, et ses lèvres à peine plus épaisses, plus rouges, plus arquées et plus sensuelles.

Forrest avait les cheveux presque châtain clair, tandis que Graham les aurait eus presque dorés si les ardeurs du soleil ne leur avaient donné une teinte de sable. Tous deux avaient de fortes pommettes, mais les creux des joues étaient plus accentués chez Forrest. Les nez se ressemblaient par leurs narines larges et sensitives, et les deux bouches, bien qu'assez grandes, donnaient une impression de douceur virginale, malgré la fermeté de muscles prêts à durcir les lèvres d'accord avec les mentons carrés et sans fossette.

Cependant, le pouce de plus en hauteur et le pouce de moins en largeur de poitrine donnaient à Evan Graham une grâce de corps et de maintien que ne possédait pas Dick Forrest. Ce détail de conformation créait un contraste entre les deux amis. Graham, tout lumière et joie, donnait l'impression – très vague d'ailleurs – d'un Prince Charmant ; Forrest semblait un organisme plus efficace et formidable, plus dangereux pour la vie d'autrui, plus cramponné à la sienne propre.

Forrest consulta sa montre-bracelet.

« Onze heures trente, dit-il. Venez tout de suite, Graham. Nous ne nous mettons pas à table avant midi et demie. J'expédie un plein bateau de bœufs, trois cents, dont je suis diantrement fier. Il faut absolument que vous les voyiez. Ne

vous inquiétez pas de votre équipement de cheval. Oh-Oh, va chercher une paire de mes longues guêtres. Toi, Oh-Joie, donne l'ordre de seller Atladena. Quel genre de selle préférez-vous, Graham ?

– Oh ! peu importe, mon vieux.

– Anglaise ? australienne ? MacClelan ? mexicaine ? insista Dick.

– MacClelan, si cela ne vous dérange pas », dit Graham.

Ils arrêtèrent leurs chevaux au bord de la route et virent disparaître au tournant la fin du troupeau qui commençait son long voyage vers le Chili.

« Je vois ce que vous faites : c'est magnifique, déclara Graham avec un éclair dans les yeux. Je me suis amusé, moi aussi, avec ces bêtes-là quand j'étais jeune, dans l'Argentine. Si j'avais pu compter sur des animaux pareils, peut-être aurais-je esquivé le coup que j'ai reçu.

– Mais c'était avant l'époque de l'alfa et des puits artésiens, observa Dick en guise de réconfort. Le temps des Shorthorns, bœufs à courtes cornes, n'était pas venu. Il ne restait que de la brousse après les sécheresses. Les bœufs étaient forts pour l'endurance mais légers sur la balance. Et les navires réfrigérateurs n'étaient pas encore inventés. C'est ce qui a révolutionné le métier ici.

– En outre, j'étais un tout jeune homme, ajouta Graham. Et pourtant, cela ne changeait en rien les choses. Certain jeune Allemand, qui avait entrepris le métier en même temps que moi, avec un dixième de mon capital, tint bon à travers les années sèches, et aujourd'hui sa fortune se représente par sept chiffres. »

Ils détournèrent leurs chevaux pour regagner la Grande Maison. Dick consulta sa montre.

« Nous avons largement le temps, assura-t-il à son invité.

« De ce côté se trouvent les étangs à poissons, annonça Dick en indiquant d'un mouvement de tête à droite un terrain invisible derrière les lilas. Vous aurez toute facilité d'y attraper un plat de truites, de perches ou même d'anguilles.

« La journée de huit heures est peut-être justifiée, mais je fais durer vingt-quatre heures la journée de l'eau. Les réservoirs sont en série, selon la nature des poissons. L'eau commence son travail dans la montagne. Elle irrigue une vingtaine de hautes prairies avant de faire le plongeon et de se purifier comme du cristal à travers des méandres raboteux de plusieurs kilomètres ; et en tombant de là-haut, elle fournit la moitié de la force motrice et tout l'éclairage du ranch. Elle arrose ensuite des terrains plus bas, alimente ici les piscines et, plus loin, des plantations d'alfa à perte de vue.

– Mon cher, dit Graham en riant, vous pourriez écrire un poème sur la merveille de l'eau. J'ai rencontré des adorateurs du feu, mais vous êtes le premier adorateur de l'eau que je connaisse, mais... »

Graham n'acheva point sa réflexion. De la droite, à peu de distance, leur parvint le piétinement d'un cheval sur le ciment, suivi d'un plongeon formidable au milieu d'éclats de rire féminins. Mais ces joyeuses exclamations se transformèrent aussitôt en cris d'alarme, accompagnés d'éclaboussements prodigieux comme en produirait un énorme animal se débattant avec violence en danger de se noyer. Dick baissa la tête et lança son cheval à travers les lilas ; Graham, excitant Altadena, le suivit sur les talons. Ils émergèrent en plein soleil dans un espace découvert où Graham se trouva devant le tableau le plus inattendu qu'il eût aperçu de sa vie.

Au milieu de cet espace entouré d'arbres s'étendait un bassin quadrangulaire en béton. L'extrémité la plus rapprochée formait dans toute sa longueur un déversoir par-dessus lequel

étincelait une nappe d'eau de trois centimètres d'épaisseur. Les deux flancs s'élevaient à pic. L'autre extrémité, sillonnée de rainures brutes, s'inclinait en pente douce vers la terre ferme. Là, dans un émoi proche de la consternation et dans une inquiétude voisine de la panique, un gardeur revêtu d'un chaparajo en peau d'ours dansait sur place et répétait machinalement : Ô Dieu ! Ô Dieu ! la première syllabe accentuée avec énergie, la seconde assourdie par le désespoir. Assises de l'autre côté du bassin, trois nymphes en costumes de bain, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, regardaient la scène d'un air terrifié.

Dans le bassin, au centre du tableau, un grand cheval bai clair, dont la robe mouillée luisait comme du satin, se dressait verticalement dans l'eau et frappait l'air de ses sabots : sur son dos se glissait et se cramponnait une forme blanche que Graham prit d'abord pour celle d'un bel adolescent. Ce fut seulement quand l'étalon, après un plongeon, émergea de nouveau grâce aux énergiques battements de ses pattes, que Graham s'aperçut qu'il était monté par une femme, aussi blanche que la soie du costume de bain qui moulait ses formes marmoréennes. Ses épaules aussi auraient paru de marbre, sans les mouvements de ses muscles délicats sous la soie luisante tandis qu'elle essayait de maintenir sa tête au-dessus de l'eau. Ses bras sveltes et ronds s'entortillaient dans la longue crinière à demi submergée, mais ses genoux glissaient sur les épaules raidies de l'animal et cherchaient en vain un point d'appui sur ses muscles intercostaux.

En moins de temps qu'il n'en faut pour respirer, Graham comprit la délicatesse de la situation et la petitesse de cette merveilleuse créature en dépit de ses efforts athlétiques. Elle lui fit l'effet d'une minuscule porcelaine de Saxe, d'une haine ou d'une fée juchée sur le dos d'un léviathan.

Tandis qu'elle appuyait sa nuque à la vaste encolure, ses cheveux d'un brun doré, défaits et trempés, semblaient entortillés dans la noire crinière. Mais son visage surtout frappa Gra-

ham : une physionomie de jeune garçon en même temps qu'une figure de femme, à la fois sérieuse et animée, exprimant un plaisir mêlé de crainte, blanche et moderne, néanmoins parfaitement païenne. Une créature semblable et dans pareille situation ne se rencontre pas deux fois au cours de notre vingtième siècle, elle y débarquait directement de la Grèce antique. C'était une réminiscence des Mille et une Nuits en pleine paroisse de Maxfield. On pouvait s'attendre à voir surgir des génies de cet abîme trouble ; des princes en armures d'or, chevauchant les dragons ailés de l'azur, allaient s'abattre à la rescousse.

Il s'en fallut d'un rien que l'étalon, qui essayait de se soulever hors de l'eau, ne se renversât sur le dos en replongeant. Le magnifique animal et sa superbe cavalière disparurent ensemble sous la surface, pour y reparaître de compagnie l'instant d'après, l'étalon pétrissant l'air de ses sabots antérieurs larges comme des assiettes, l'amazone toujours cramponnée à ses muscles revêtus de satin lisse. Graham frémit en songeant à ce qui aurait pu arriver si l'animal s'était retourné sur le dos. Le moindre coup de ses énormes sabots aurait éteint pour toujours le feu animateur de cette splendide créature au corps d'albâtre.

« Monte-lui sur le cou, cria Dick. Empoigne sa crinière et hisse-toi jusqu'à ce qu'il reprenne son équilibre. »

La jeune femme obéit. Elle prit un point d'appui en plantant ses orteils dans les paquets de muscles et se souleva d'une secousse ; tenant la crinière d'une main, elle allongea l'autre et saisit la touffe de crins entre les oreilles. Un instant après l'étalon ayant recouvré son équilibre horizontal grâce à ce déplacement de poids, elle se rétablit sur l'encolure. Tenant la crinière d'une main et agitant en l'air son bras blanc, elle lança à Forrest un sourire de remerciement ; et Graham constata qu'elle avait recouvré assez de présence d'esprit pour le remarquer sur son cheval à côté de Forrest ; il se rendit compte également qu'en retournant la tête et agitant le bras elle cédait non seulement à une impulsion de bravade, mais aussi à un souci esthé-

tique du tableau qu'elle composait, et surtout au plaisir pur et simple de l'audace et à la vitalité débordante qui animait son sang et sa chair.

« Peu de femmes en feraient autant », remarqua Dick tandis que le Gars de la Montagne, ayant recouvré sa position horizontale, nageait tranquillement vers l'autre bout du bassin et gravissait la pente raide où l'attendait le gardeur inquiet. Celui-ci s'empressa de rajuster le mors. Mais Paula, toujours à Califourchon, arracha impérieusement la bride, fit retourner le Gars de la Montagne face à Forrest et salua les deux hommes d'un signe de tête.

« Maintenant, il faut vous en aller, cria-t-elle. Ceci est une partie entre femmes, et le public mâle n'y est pas admis. »

Dick éclata de rire, salua et, prenant les devants, regagna la route à travers les lilas.

« Qui… qui était-ce ? demanda Graham.

– Paula, Mme Forrest, la fille-garçon, la gosse qui n'a jamais grandi, la plus délicate bouffée de poussière rose qui se soit jamais métamorphosée en femme.

– J'en ai la respiration coupée, dit Graham. Est-ce que vous vous livrez souvent à des acrobaties de ce genre, ici ?

– C'est la première fois qu'elle a accompli pareille prouesse, répondit Forrest. Cet étalon est le Gars de la Montagne. Elle l'a fait descendre en toboggan sur le déversoir ; et il pèse ses mille kilos.

– Au risque de lui rompre les membres en même temps qu'à elle-même, commenta Graham.

– Trente-cinq mille dollars de chair et d'os, ajouta Dick en souriant. C'est le prix que m'en a offert une cagnotte d'éleveurs l'an dernier quand il eut enlevé tous les prix de la côte. Quant à Paula, elle pourrait briser têtes et jambes à ce prix-là pendant

les trois cent soixante-cinq jours de l'année sans parvenir à me ruiner. Mais elle n'en fait rien. Jamais il ne lui arrive d'accidents.

– Sa vie n'aurait pas valu cher si l'animal s'était renversé sur elle.

– Mais il ne l'a pas fait, répondit tranquillement Dick. C'est la veine de Paula. Elle a la vie dure. Un jour, je me suis trouvé avec elle exposé à un tir d'obus, et elle était positivement désappointée de n'avoir pas été atteinte. Quatre batteries ont ouvert le feu sur nous, des shrapnells, à une portée d'un kilomètre, et il nous fallait parcourir huit cents mètres à flanc de coteau pour nous mettre à l'abri. Je me sentis réellement justifié à lui reprocher sa lenteur, et elle reconnut qu'elle était un peu lente. Voilà dix ou douze ans que nous sommes mariés, et il me semble parfois que je ne la connais pas du tout, que personne ne la connaît et qu'elle s'ignore elle-même, tout comme vous et moi pourrions nous voir dans une glace et nous demander qui diantre nous sommes. Paula et moi possédons une devise magnifique : « Au diable la dépense quand il s'agit de s'amuser ! » Et peu importe s'il faut payer de nos dollars, de notre peau ou de notre vie. C'est notre façon, c'est notre veine. Ça fonctionne. Et, le croiriez-vous ? nous n'avons jamais été refaits sur le prix. »

CHAPITRE X

Les hommes lunchaient entre eux, les femmes faisaient table à part, comme disait Forrest.

« Je doute que nous en voyions une seule avant quatre heures ; à cette heure-là, Ernestine – une des sœurs de Paula – doit me battre à plates coutures au tennis, du moins elle l'a promis. »

Jusqu'à la fin de ce repas entre hommes, Graham prit patiemment part à la conversation sur l'élevage, apprit beaucoup de choses, fournit quelques exemples pris sur son propre fonds d'expérience et fut incapable de chasser de devant ses yeux l'image persistante de son hôtesse. Tout l'après-midi, tandis qu'il examinait des mérinos primés et de jeunes truies du Berkshire, la même vision rayonna sous ses paupières. À quatre heures même, dans le *court* de tennis, en jouant contre Ernestine, il manqua plus d'un coup parce que la balle volante était éclipsée soudain par le souvenir de blancheurs arrondies et délicates sur la croupe luisante d'un grand étalon.

Graham, bien qu'étranger, connaissait sa Californie et ne fut pas surpris de voir que toutes les femmes avaient fait toilette pour le dîner tandis que les hommes ne s'étaient pas donné cette peine. Aussi lui-même ne s'était-il pas habillé, malgré la majesté, l'étiquette stricte de la Grande Maison.

Entre le premier et le second coup de gong, tous les invités se glissèrent dans la longue salle à manger. Immédiatement après le second coup, Dick Forrest arriva et précipita le service des cocktails. Et Graham attendit avec impatience l'apparition de la femme dont la vision le hantait depuis midi. Il anticipait toutes sortes de désappointements. Il avait vu trop d'athlètes

magnifiques dans leur nudité reparaître, la crête rabattue, sous les vêtements conventionnels, pour ne pas s'attendre à une désillusion analogue en revoyant en toilette de civilisée la merveilleuse créature qui l'avait ébloui sous la soie blanche de son costume de bain.

À son entrée, il retint sa respiration et tressaillit imperceptiblement. Elle s'arrêta pendant la durée d'un éclair et de la façon la plus naturelle sous l'arche de la porte, la lumière diffuse de la salle la détachait en relief sur l'ombre extérieure. Graham demeura bouche bée devant la beauté surprenante de cette fée jugée si minuscule au premier abord. La gosse en miniature collée sur l'étalon était devenue une grande dame, grande comme peut seule le devenir au besoin une femme petite.

Plus grande, en réalité comme en apparence, qu'il ne l'avait jugée à première vue, elle paraissait aussi bien proportionnée sous la robe que sous le maillot. Il remarqua la haute coiffure et le lustre de ses cheveux d'un brun doré, la saine carnation de sa figure claire et blanche, sa gorge d'oiseau chanteur, pleine et ronde, d'aplomb sur une poitrine ferme ; et sa robe d'un bleu discret, de coupe moyenâgeuse en quelque sorte, à demi ajustée, avec des manches flottantes et des garnitures en broderie d'or.

Elle salua à la ronde d'un sourire de bon accueil que Graham reconnut comme frère de celui qu'elle avait lancé du haut de son cheval. Quand elle se remit en marche, il ne put s'empêcher d'admirer la façon inimitable dont elle repoussait, des genoux, les plis de sa robe, de ces genoux ronds qu'il l'avait vue enfoncer désespérément dans les coussins de muscles du Gars de la Montagne. Graham s'aperçut également qu'elle ne portait pas de corset et n'en avait pas besoin. Et tandis qu'elle avançait sur le parquet, il ne pouvait se défendre de voir en elle deux femmes ; la charmante statue équestre, et la grande dame, maîtresse de la Grande Maison, sous la robe d'un bleu discret et brodée d'or qu'aucune autre robe ne pourrait effacer désormais de sa mémoire.

Elle était déjà près d'eux, parmi eux, et Graham retenait sa main dans la sienne pendant la formalité de sa présentation, tandis qu'elle lui souhaitait la bienvenue dans la Grande Maison et dans toute l'étendue de l'hacienda, d'une voix chantante qui ne pouvait sortir que de cette poitrine profonde en dépit de sa petitesse.

À table, il ne put résister à l'envie de l'observer à la dérobée. Tout en tenant son rôle dans le concert des légers et joyeux propos, il ne voyait guère que son hôtesse, et elle suffisait à remplir le cercle de son esprit.

Jamais Graham n'avait dîné en compagnie aussi bizarre. Le marchand de moutons et le correspondant de la *Gazette des Éleveurs* en faisaient encore partie. Trois automobiles remplies d'hommes, de femmes et de jeunes filles, quatorze personnes en tout, arrivées un peu avant le premier coup de gong, devaient s'en retourner au clair de lune. Graham ne pouvait se rappeler les noms de tant de gens, mais il apprit qu'ils venaient d'une certaine localité appelée Wickenberg, située à une quarantaine de kilomètres de distance, et qu'ils appartenaient à la classe des banquiers de petites villes, des gens de professions libérales et des fermiers à l'aise. Pleins de bonne humeur, ils riaient fort et se renvoyaient des plaisanteries et des bons mots dans l'argot du jour.

« Je prévois déjà, dit Graham à Paula, que si votre maison continue à être le caravansérail qu'elle est depuis mon arrivée, je devrai renoncer à me rappeler les noms et figures de vos invités.

– Je ne vous en blâme point, fit-elle en riant. Mais ceux-ci sont des voisins. Ils viennent quand bon leur semble. Mme Watson, là-bas près de Dick, appartient à la vieille aristocratie foncière. Son grand-père, Wicken, est venu à travers les montagnes en 1846 et la ville de Wickenberg a été ainsi nommée en souvenir de lui. Et cette jeune personne aux jolis yeux noirs est sa fille... »

Tandis que Paula le renseignait sur ses invités de hasard, Graham entendait à peine ce qu'elle disait, préoccupé de chercher à l'aveuglette un moyen de la comprendre. Le naturel était sa dominante, jugea-t-il d'abord ; au bout de peu de temps, il décida que sa tonique était la joie. Mais ni l'une ni l'autre de ces conclusions ne le satisfaisaient et il sentait qu'il n'avait pas encore mis le doigt sur la note juste. Puis il trouva tout à coup : la fierté ; voilà sa sensible ! Cela se voyait dans ses yeux, dans ses narines délicates, dans les frisons de ses cheveux, dans la chute de son menton arrondi, dans ses mains petites, musclées et veinées, qu'il reconnut à première vue pour des mains longuement exercées au piano. La fierté transparaissait dans tous ses muscles, ses nerfs et ses frissons, une fierté consciente, sensitive et piquante.

« Très bien, Aaron, s'éleva dans une accalmie la voix de Dick Forrest à l'autre bout de la table. Voici une parole de Phillips Brooks que vous ferez bien de méditer : « Nul n'atteint la véritable grandeur s'il n'a senti jusqu'à un certain point que sa vie appartient à sa race et que les dons du seigneur lui ont été accordés pour le bénéfice du genre humain. »

– Ainsi, vous finissez par croire en Dieu ? railla gentiment son interlocuteur, un homme mince à face longue et olivâtre, avec des yeux d'un noir brillant et une longue barbe d'ébène.

– Je n'en sais fichtre rien, riposta Dick. Au reste, l'expression n'était qu'une figure de langage. Remplacez-la par moralité, bonté ou évolution, à votre choix.

– Un homme n'a pas besoin d'une vaste intelligence pour être grand, intervint un Irlandais à la mine longue et tranquille, dont les manches étaient éraillées aux coudes. Et, à l'inverse de la même idée, beaucoup d'hommes qui ont évalué très correctement l'univers n'ont pas atteint la moindre grandeur.

– C'est votre cas, Terrence, approuva Dick.

– Affaire de définition, prononça d'un ton alangui un Hindou reconnaissable à première vue, qui écrasait son pain entre ses doigts sveltes et frêles. Qu'entendez-vous par *grandeur* ?

– Si nous disions *beauté* ? » demanda doucement un jeune homme à figure tragique, sensitive et timide, couronnée d'une chevelure en broussailles.

Ernestine se leva brusquement à sa place, les mains sur la table et se pencha avec une ardeur parfaitement simulée.

« Les voilà partis ! s'écria-t-elle. Les voilà lancés ! Et maintenant, nous allons assister pour la millième fois à la reconstruction totale de l'univers. Théodore, s'adressant au jeune poète, c'est un mauvais départ. Entrez dans la course. Chevauchez votre érudition, et vous gagnerez de trois longueurs. »

Elle fut gratifiée d'un éclat de rire général, et le poète, rougissant, entra dans sa coquille sensitive.

« Nos philosophes n'auront guère de chances ce soir, dit Paula en aparté à Graham.

– Philosophes ? demanda-t-il. Ils ne sont pas venus avec le contingent de Wickenberg. Qui sont-ils ?

– Ils... Paula hésita. Ils demeurent ici, et s'appellent eux-mêmes les oiseaux de la jungle. Ils habitent un camp dans les bois, à trois kilomètres de distance, et ils n'y font absolument rien que rire et causer. Je parie tout de suite que vous trouveriez dans leurs cabanes une cinquantaine des livres de Dick dernièrement reçus et pas encore catalogués. La bibliothèque leur est ouverte aussi, et vous les verrez entrer ou sortir à n'importe quelle heure de jour et de nuit, les bras chargés de bouquins et des dernières revues. Dick prétend leur devoir la possession de la plus riche et de la plus récente collection d'ouvrages philosophiques qui existe sur la côte du Pacifique. On pourrait dire en quelque sorte qu'ils digèrent ces choses-là pour lui, ce qui

l'amuse beaucoup et, en outre, lui épargne du temps. C'est un rude travailleur, vous savez.

– Dois-je comprendre que... que Dick les entretient ? » demanda Graham, charmé de plonger ses regards dans ces yeux bleus qui le regardaient si bien en face.

Pendant qu'elle répondait, il remarquait une légère teinte de bronze – si ce n'était un jeu de lumière – dans ses longs cils bruns. Il ne put se défendre de lever les yeux vers ses sourcils, d'un dessin délicat, pour y retrouver cette légère nuance bronzée. Ses regards se portèrent alors sur l'édifice de sa chevelure, et cette fois encore il vit, plus prononcée, l'ombre bronzée parmi ses cheveux d'or bruni. Il ne put s'empêcher non plus de s'enthousiasmer du fréquent sourire qui découvrait ses dents éblouissantes et animait ses yeux. Ce n'était pas un sourire restreint, songea-t-il. Elle souriait de toute sa personne, généreusement, joyeusement, jetant tout son être dans cette expression naturelle d'elle-même et de tout ce qui logeait quelque part dans cette jolie tête.

« Oui, disait-elle. Pour le restant de leurs jours, ils n'ont pas à se tracasser de la question du pain et du beurre. Dick est très généreux et un peu immoral, car il encourage la paresse de gens de cette sorte. C'est un drôle d'endroit, et vous le trouverez tel jusqu'à ce que vous arriviez à nous comprendre. Ce sont... des dépendances héréditaires, ou quelque chose comme cela. Ils resteront toujours avec nous jusqu'à ce que nous les enterrions ou qu'ils nous enterrent. De temps à autre, un ou deux s'éclipsent... temporairement, comme les chats, vous savez, et alors il en coûte les yeux de la tête à Dick pour les ramener. Terrence, celui-là, Terrence MacFane, est un anarchiste épicurien, si vous pouvez comprendre ce terme. Incapable de tuer une mouche. Je lui ai donné un chat, un angora persan du gris le plus bleu ; il lui cherche soigneusement ses puces, mais sans leur faire de mal ; il les enferme dans une fiole et va les mettre en liberté quelque part dans la forêt, au cours des longues pro-

menades qu'il accomplit pour communier avec la nature quand il est fatigué des hommes.

« Tenez, pas plus tard que l'année dernière, il avait une pensée qui le préoccupait... l'alphabet. Il partit pour l'Égypte... sans un sou en poche, naturellement... pour remonter au lieu d'origine de l'alphabet et trouver la formule qui exprimait l'univers. Il alla jusqu'à Denver, voyageant comme font les vagabonds, et se trouva impliqué dans une émeute de Travailleurs internationaux pour propos séditieux ou quelque chose de ce genre. Dick fut obligé de payer des avocats, des amendes, et eut toutes les peines du monde à le tirer de là.

« Et cet autre, le barbu, Aaron Hancock. Comme Terrence, il ne veut rien faire de ses dix doigts. Aaron est un méridional. Il dit que personne des siens n'a jamais travaillé, et qu'il y aura une quantité de paysans et de sots qu'on ne peut pas empêcher de le faire. C'est pourquoi il porte sa barbe longue. Se raser, dit-il, est une besogne inutile et par conséquent immorale. Je me souviens du jour où, à Melbourne, il nous est tombé sur les bras à Dick et moi, brûlé par le soleil ; il ressemblait à un sauvage de la brousse australienne. Il avait fait, paraît-il, des recherches originales sur l'anthropologie, le folklore ou quelque chose comme cela. Dick, qui l'avait connu à Paris des années auparavant, lui promit le vivre et le logis si jamais il retournait en Amérique. Et le voici.

– Et le poète ? demanda Graham, heureux de prolonger la conversation pour observer encore un instant la magie du sourire qui se jouait sur la figure de la jeune femme.

– Oh ! Théo, Théodore Malken, que nous appelons Léo. Il ne veut pas travailler non plus. Ses parents, de vieille souche californienne, sont terriblement riches ; mais ils l'ont désavoué et il les a reniés à l'âge de quinze ans. Ils le prétendent lunatique, et lui-même proclame qu'ils le rendaient fou, tout simplement. Il fait des vers vraiment remarquables, quand il fait quelque chose ; mais il préfère dormir et vivre dans la jungle avec Ter-

rence et Aaron. Il instruisait des émigrants juifs à San Francisco lorsque Terrence et Aaron l'ont recueilli ou capturé, je ne sais trop. Il y a maintenant deux ans qu'il est avec nous et il se requinque, en dépit du fait qu'au lieu de faire cuire les vivres que Dick leur prodigue, ils aiment mieux causer, lire et rêver que faire la cuisine. Ils ne prennent guère de bons repas que quand ils nous tombent dessus, comme ce soir.

– Et l'Hindou, là-bas, qui est-ce ?

– C'est Dar Hyal, leur invité. Tous trois l'ont amené, de même que Terrence a été d'abord amené par Aaron, puis Léo par Aaron et Terrence. Dick prétend qu'avec le temps ils en attireront fatalement trois autres, et qu'alors il aura ses sept Sages du Bois des Madroños, vous comprenez ? C'est un très bel endroit, avec des sources vives, un cañon... Mais revenons à Dar Hyal.

« C'est aussi une sorte de révolutionnaire. Il a fréquenté nos universités, étudié en France, en Italie, en Suisse ; c'est un réfugié politique de l'Inde, et il a accroché son char à deux étoiles, l'une consistant en un nouveau système de philosophie synthétique, et l'autre en la révolte contre le gouvernement britannique de l'Inde. Il préconise le terrorisme individuel et l'action directe des masses. C'est pourquoi son journal, le *Kadar* ou *Badar*, ou un nom de ce genre, a été interdit en Californie, et lui-même a bien failli être déporté. Voilà ce qui explique sa présence ici, où il consacre tout son temps à formuler sa philosophie.

« Aaron et lui se querellent terriblement, j'entends sur les questions philosophiques. Et maintenant – Paula soupira et le sourire s'effaça de ses lèvres, – et maintenant, j'ai fini. Considérez la connaissance comme faite. Oh ! encore un mot pour votre gouverne, au cas où vous feriez connaissance plus intime avec nos sages, surtout si vous vous rencontrez dans la salle des trophées de chasse. Dar Hyal s'abstient de toute boisson ; Théodore Malken peut s'enivrer poétiquement, et le fait d'habitude,

en dégustant un simple et unique cocktail ; Aaron Hancock est un buveur de vin tout à fait remarquable et Terrence MacFane, qui ne distingue guère une boisson d'une autre, est capable de faire rouler sous la table quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent et de continuer à exposer de façon lucide son anarchie épicurienne. »

Au cours du repas, Graham remarqua que les sages appelaient Dick Forrest par son petit nom, mais s'adressaient toujours à Paula sous le titre de Mme Forrest, bien qu'elle-même les désignât toujours par leurs prénoms. Et tout cela sans la moindre affectation. Ces gens qui respectaient peu de choses sous le soleil, et le travail moins que toute autre, reconnaissaient inconsciemment et invariablement chez la femme de Forrest une réserve si bien définie que son petit nom ne leur venait point aux lèvres. De ces indices, Graham ne tarda pas à conclure que la femme de Dick Forest avait une façon à elle d'allier la plus pure démocratie à la plus pure royauté.

Il en fut de même après dîner, dans le grand salon. Elle parlait librement, mais personne ne prenait de liberté avec elle. Avant que la compagnie fût installée, Paula semblait être partout à la fois, débordant plus que personne d'esprit libre et de bonne humeur. Son rire sonnait de groupe en groupe et fascinait Graham ; une vibration particulièrement douce à l'oreille le distinguait de tous les rires qu'il eût jamais entendus. Il en perdait le fil de sa conversation avec le jeune M. Wombold qui prétendait que la Californie avait besoin non pas d'une loi excluant les Japonais, mais d'un contingent d'au moins deux cent mille coolies pour trimer dans les fermes californiennes et porter un coup fatal à la journée de huit heures dont étaient menacés les travailleurs agricoles. Graham en déduisait que le jeune M. Wombold était l'héritier de quelque grande propriété au voisinage de Wickenberg et se flattait de ne pas céder à l'esprit du siècle qui pousse les propriétaires à vivre ailleurs que sur leurs domaines.

Du piano, où Eddie Mason trônait au centre d'un groupe de femmes, s'éleva un tumulte de danses et chansons nègres. Terrence MacFane et Aaron Hancock engagèrent une ardente discussion sur la musique futuriste. Et Graham fut sauvé de sa discussion japonaise avec M. Wombold par Dar Hyal, proclamant que l'Asie appartenait aux Asiatiques et la Californie aux Californiens. Paula traversa le salon dans une fuite éperdue, poursuivie par Dick, qui la captura au moment où elle essayait de s'esquiver autour du groupe Wombold.

« Méchante femme ! » gronda Dick avec une colère affectée ; et l'instant d'après il se joignit à elle pour persuader Dar Hyal de danser.

Dar Hyal succomba. Jetant aux quatre vents l'Asie et les Asiatiques en même temps que ses jambes et ses bras, il parodia un pas qu'il proclamait le *nec plus ultra* de la danse moderne.

« Et maintenant, Nuage-Rouge, déclame à M. Graham ta *Chanson du Gland* », commanda Paula à Dick.

Forrest, qui la tenait encore d'un bras sans lui avoir infligé la punition dont il l'avait menacée, secoua la tête d'un air sombre.

« *La Chanson du Gland* ! cria Ernestine du piano ; et le cri fut repris par Eddie Mason et le chœur des femmes.

– Oh ! Dick, je t'en prie, insista Paula. M. Graham est le seul qui ne l'ait pas entendue. »

Dick secoua la tête.

« Alors, dis ton *Chant du Chardonneret*.

– Je vais lui déclamer le *Chant du Gars de la Montagne* », déclara Dick avec un éclair de malice dans les yeux. Il frappa des pieds, s'ébroua, hennit à l'imitation assez réussie de l'étalon, secoua une crinière imaginaire et se mit à crier : « Écoutez-moi. Je suis Éros. Je frappe du sabot le flanc des collines ! »

– La Chanson du Gland ! » interrompit vivement et tranquillement Paula, avec une toute petite note d'acier dans la voix.

Dick interrompit son *Chant du Gars de la Montagne*, mais encensa comme un poulain entêté.

« Je connais un nouveau chant, dit-il d'un air solennel… Un chant au sujet de toi et moi, Paula. Je le tiens des Nishinams.

– Les Nishinams sont les aborigènes éteints de cette partie de la Californie », expliqua vivement et à demi-voix Paula.

Dick esquissa une demi-douzaine de pas de danse, les jambes raides, à la mode indienne, se frappa la cuisse à main plate et entonna un nouveau chant sans lâcher sa femme.

« Moi, je suis Aï-kut, le premier homme des Nishinams. Aï-kut signifie Adam. J'eus pour père et mère le coyote et la lune. Et voici Yo-to-to-wi, ma femme. Elle est la première femme des Nishinams. Elle eut pour père et mère le criquet et la chatte sauvage, les meilleurs père et mère restés après les miens. Le coyote est très sage et la lune très vieille, mais qui a jamais entendu parler beaucoup du criquet et de la chatte sauvage ? Les Nishinams ont toujours raison. La mère de toutes les femmes ne pouvait être qu'une chatte, petite, ratatinée, à face triste et queue maligne. »

Sur quoi le chant du premier homme et de la première femme fut interrompu par les protestations des femmes et des hommes.

« Voici Yo-to-to-wi, autrement dit Ève, reprit Dick en serrant Paula contre lui avec une brusquerie affectée. Yo-to-to-wi ne vaut guère qu'on la regarde. Mais ne soyez pas durs pour elle. La faute en est au criquet et à la chatte sauvage. Moi, je suis Aï-kut, le premier homme, mais ne critiquez pas mon goût. J'étais le premier homme, et cette femme était la première femme. On n'a pas grand choix quand il n'y a qu'une chose à choisir. Adam,

dans une circonstance analogue, choisit Ève. Yo-to-to-wi était pour moi la seule femme au monde ; c'est pourquoi je l'ai choisie. »

Évan Graham, qui écoutait, les yeux fixés sur ce bras possesseur qui étreignait toute la beauté de son hôtesse, éprouva un sentiment pénible et conçut, sans l'avoir provoquée, une pensée qu'il chassa aussitôt : « Dick Forrest a de la chance... trop de chance ».

« Moi, je suis Aï-kut, continua Dick. Voici ma femme rosée, ma rosée de miel. Je vous ai menti. Elle eut pour père et mère non pas un criquet ni une chatte, mais bel et bien l'aurore sur la Sierra et le vent d'été dans la montagne. Ils conspirèrent ensemble, distillèrent toute la douceur du ciel et de la terre et la condensèrent en leur amour, jusqu'à ce que les feuilles fussent couvertes de rosée.

« Yo-to-to-wi est ma femme, ma rosée de miel. Écoutez-moi ! Je suis Aï-kut ! Yo-to-to-wi est ma caille, ma biche, mon essence succulente de la douce pluie et de la terre grasse. Elle est fille de la clarté des étoiles et de l'aube indécise.

« Et, conclut soudain Forrest, à bout d'improvisation, reprenant sa voix naturelle, et si vous pensez que ce cher vieux Salomon aux yeux bleus ne m'arrive pas à la cheville avec son *Cantique des Cantiques*, inscrivez vos noms pour souscrire à la première édition du mien. »

CHAPITRE XI

Mme Mason fut la première à prier Paula de jouer quelque chose ; mais ce fut Terrence MacFane et Aaron Hancock qui évincèrent du piano le groupe du ragtime et envoyèrent Théodore Malken, timide ambassadeur, offrir le bras à Paula.

« C'est pour confondre ce païen que je vous prierai de jouer *Le jardin sous la Pluie*, lui dit Terrence.

– Et ensuite *La Fille aux Cheveux de Lin*, demanda Hancock, le païen endurci, pour lui prouver que j'ai raison. Ce Celte sauvage entretient sur la musique une théorie croupissante qui date de plus loin que l'homme des cavernes, et il a le toupet de se dire ultra-moderne.

– C'est encore à propos de Debussy que vous vous querellez, hein ? dit Paula en riant. J'essaierai de vous jouer quelque chose de lui. Mais je ne sais trop par où commencer. »

Dar Hyal se joignit au trio des philosophes pour escorter Paula au piano à queue qui, de l'avis de Graham, n'était pas trop grand pour un salon si vaste. Mais à peine fut-elle assise que les trois sages se dispersèrent pour l'écouter de leurs places préférées. Le jeune poète se vautra sur une épaisse peau d'ours à une douzaine de mètres de l'instrument et enfouit ses mains dans sa chevelure. Terrence et Aaron s'affaissèrent nonchalamment sur les coussins d'une embrasure de fenêtre, assez près l'un de l'autre pour se donner du coude dans les côtes aux passages qui leur sembleraient à l'appui de leurs opinions respectives. Les jeunes femmes se groupèrent en bouquets multicolores sur les vastes sofas ou en guirlandes de deux ou trois sur les canapés cannés.

Évan Graham fit un mouvement pour demander à Paula l'honneur de lui tourner les pages, mais s'aperçut à temps que Dar Hyal s'était déjà chargé de cette fonction. Graham observa la scène avec une curiosité tranquille. Le piano à queue était placé sous une voûte au bout de la salle et sur une estrade basse servant de caisse sonore. Les rires et plaisanteries venaient de s'apaiser comme par enchantement. Évidemment, pensa-t-il, la petite dame savait s'imposer et faire reconnaître son talent. Aussi, avec une pointe de perversité, s'attendait-il à un désappointement.

Ernestine se pencha sur un siège voisin pour lui murmurer :

« Elle fait ce qu'elle veut de ses doigts. Et elle ne travaille pas énormément. Elle a pris des leçons de Leschetizky et de Mme Carreno, vous savez, et s'en tient à leur méthodes. Et elle ne joue pas comme une femme. Écoutez cela ! »

Graham continuait à douter malgré l'assurance de ces mains qui préludaient en arpèges impeccables, trop souvent entendus chez des amateurs brillants au point de vue technique mais médiocres exécutants.

Cependant, quelles que fussent ses anticipations, la dernière chose à laquelle il eût pensé était ce *Prélude* de Rachmaninoff, d'allure essentiellement masculine, qu'il n'avait entendu exécuter convenablement que par des hommes.

Elle s'imposa à l'instrument, dès les premiers couples d'accords sonores, de main de maître, comme si elle en soulevait les cordes avec une mâle assurance. Puis elle parut s'envoler ou se plonger – il n'aurait pas su dire au juste – dans la pureté et l'ineffable douceur de l'*Andante* suivant.

Tandis qu'Aaron et Terrence discutaient en chuchotements excités dans leur embrasure de fenêtre, et que Dar Hyal cherchait d'autre musique sous la direction de Paula, celle-ci lança

un coup d'œil vers Dick qui éteignait les lampes l'une après l'autre, jusqu'à ce que l'exécutante apparût dans une auréole de clarté diffuse qui faisait ressortir l'or sombre de sa chevelure et de son corsage.

Graham regarda la salle qui semblait s'approfondir dans l'ombre grandissante. Longue de vingt-cinq mètres, haute de deux étages et depuis le soubassement de maçonnerie jusqu'aux poutres du toit, interrompue par une galerie en surplomb à la rampe de laquelle pendaient des peaux d'animaux sauvages, des tapis d'Oaxaca ou de l'Équador faits à la main et des tapis de couleur provenant des îles du Pacifique, elle rappelait une salle des fêtes dans quelque château du moyen âge ; Graham regretta presque de ne pas y voir cet accessoire obligé, la longue table couverte de plats et salières d'argent sous laquelle de grands chiens de chasse se disputeraient les os.

Plus tard, quand Paula eut joué assez de Debussy pour fournir à Terrence et à Aaron de nouvelles munitions philosophiques, Graham put causer musique avec elle pendant quelques instants. Il montra une telle compréhension de la musique qu'elle appela d'un signe les deux adversaires.

« Écoutez ! cria-t-elle, les yeux animés de plaisir. Nous avons un nouveau prophète. M. Graham est capable de vous tenir tête à tous deux. »

Elle leur résuma la théorie qu'il venait d'énoncer et s'éclipsa, abandonnant Graham à son sort. Il la suivit du regard et observa encore une fois la grâce avec laquelle ses genoux soulevaient sa robe tandis qu'elle rejoignait Mme Mason et arrangeait les quatuors de bridge, et que Terrence exposait ses idées à ce nouvel auditoire :

« Il est reconnu que la musique fut le fondement de l'inspiration de tous les arts de la Grèce... »

Plus tard, quand les deux sages furent profondément absorbés dans la question de savoir qui, de Beethoven ou de Berlioz, avait manifesté dans ses compositions la plus profonde intelligence, Graham réussit à s'esquiver, dans l'intention évidente de retrouver Paula. Mais elle venait de rejoindre deux jeunes femmes sur un des canapés et échangeait avec elles des murmures et des rires évidemment confidentiels ; et comme la majeure partie des invités étaient engagés dans des parties de bridge, Graham finit par s'échouer dans un groupe composé de Dick Forrest, de M. Wombold, de Dar Hyal et du correspondant de la *Gazette des Éleveurs*.

Évan Graham s'attarda longuement ce soir-là avant de se coucher, extraordinairement emballé pour la Grande Maison et pour la Petite Dame qui en était maîtresse. Assis sur le bord de son lit, à moitié dévêtu et fumant une pipe, il la revoyait en esprit telle qu'il l'avait vue en chair pendant ces douze heures, sous ses divers aspects et humeurs.

La Grande Maison, avec toutes ses merveilles de goût et ses nouveautés bizarres, concourait avec Paula Forrest à combler de plaisir son imagination.

Graham vida les cendres de sa pipe, parcourut d'un dernier regard cette chambre étrange qui représentait le dernier mot du confort, éteignit l'électricité et s'allongea entre les draps frais, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Le rire de Paula résonnait à ses oreilles, avec sa voix argentine et ses intonations d'acier, et il revoyait le geste inimitable de ses genoux soulevant sa robe. Cette brillante vision se représentait sans cesse à ses yeux, l'obsédait presque, diorama de clartés et de couleurs en mouvement dont il connaissait le caractère subjectif mais qui continuaient à lui donner l'illusion de la réalité.

Il vit l'étalon et son écuyère s'enfoncer dans l'eau et remonter à la surface, puis une figure de femme qui riait en noyant sa chevelure dans la crinière de l'animal. Les premières mesures du *Prélude* résonnèrent à ses oreilles, tandis que ces mains qui

venaient de guider le cheval évoquaient au piano les pures et sonores splendeurs de Rachmaninoff.

Graham finit par s'endormir en s'émerveillant des procédés de l'évolution qui, de la poussière et de la boue primordiales, avait pu susciter la chair splendide et l'esprit magnifique de la femme.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, Graham s'instruisit un peu plus des habitudes de la Grande Maison. Oh-là-là savait déjà qu'après la tasse de café au réveil, le nouveau venu aimait mieux déjeuner à table que dans son lit. En outre, le Chinois l'avait averti que le déjeuner à table était une chose assez irrégulière qui s'accomplissait entre sept et neuf heures, et qu'en somme les convives s'y présentaient quand bon leur semblait. Si Monsieur voulait nager, monter à cheval, en auto, ou user d'une commodité quelconque, il n'avait qu'à le dire.

Graham arriva dans la salle à manger vers sept heures et demie, juste à temps pour souhaiter bon voyage au reporter de la *Gazette des Éleveurs* et à l'acheteur de l'Idaho qui, leur déjeuner fini, se préparaient à monter dans l'automobile de service qui les mènerait à Eldorado prendre le train du matin pour San Francisco. Il s'assit donc seul à table et, correctement invité par un Chinois bien stylé à commander ce qui lui plairait, se trouva, aussitôt l'ordre formulé, devant un pamplemousse frais comme glace et relevé de Xérès. Après avoir refusé l'offre de bouillies de maïs ou d'avoine, il venait de commander simplement des œufs mollets et du lard quand Bert Wainwright entra avec une désinvolture trop fortuite pour être sincère ; et cinq minutes après, Ernestine Desten fit son apparition et exprima sa surprise de voir tant de gens levés matin.

Au moment où tous trois se levaient de table, ils saluèrent l'arrivée de Lute Desten et de Rita Wainwright. En jouant au billard avec Bert, Graham apprit que Dick Forrest n'apparaissait jamais au déjeuner, travaillait dans son lit depuis la première aurore, prenait son café à six heures et ne se montrait guère à ses invités avant le lunch, à midi trente. Quant à Paula Forrest, elle dormait mal, se levait tard, vivait derrière une porte mas-

sive sans poignée ni serrure dans une aile spacieuse de la Grande Maison, dans un appartement donnant sur une cour secrète que Bert lui-même avait vue une fois seulement, et apparaissait rarement avant midi trente, souvent même plus tard.

« Voyez-vous, elle est solide et forte mais affligée d'une insomnie congénitale, expliqua-t-il. Jamais elle n'a pu dormir, pas même dans sa première enfance. Elle n'en souffre pas, parce qu'elle a de la volonté et maîtrise ses nerfs. Aussi tendue que femme puisse l'être, au lieu de s'emporter parce qu'elle ne peut dormir, elle commande à sa nervosité. Elle appelle cela ses nuits blanches. Parfois, elle s'endort à l'aurore, parfois vers neuf ou dix heures du matin : dans ce cas, elle fait le tour du cadran et vient dîner d'aussi bonne humeur que possible.

– Affaire de tempérament, je suppose », suggéra Graham.

Bert approuva de la tête.

« Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf femmes sur mille s'en trouveraient handicapées. Pas elle. Elle s'en accommode, et, quand elle n'a pu dormir une nuit, elle se rattrape une autre fois. »

Bert Wainwright lui apprit bien d'autres choses sur son hôtesse, et Graham ne tarda guère à s'apercevoir qu'en dépit des privilèges d'une longue connaissance, elle inspirait une certaine peur au jeune homme.

« Je n'ai jamais connu personne qu'elle ne pût intimider si elle se le mettait en tête, lui confia-t-il. Hommes, femmes, domestiques, quels que soient leur âge, leur sexe ou condition antérieure, c'est tout un pour elle quand elle monte sur ses grands chevaux. Je ne sais pas comme elle s'y prend. C'est une lueur qui lui monte aux yeux, une impression sur les lèvres ou ailleurs mais le fait est que personne ne s'y trompe.

– Elle a… sa façon à elle, suggéra Graham.

– C’est cela. Elle a sa façon. Elle l’impose. La figure de Bert s’épanouit. Elle vous donne une sorte de frisson, on ne sait pourquoi. Peut-être a-t-elle appris à être si tranquille par suite de ces nuits qu’elle a passées sans sommeil, sans se plaindre ni s’aigrir. Probablement, elle n’a pas fermé l’œil la nuit dernière, à cause de l’excitation de la foule, du bain avec le Gars de la Montagne et tout le tralala. D’après Dick, les choses qui empêchent ordinairement les femmes de dormir, le danger, les orages sur mer, ne l’émeuvent pas. Elle peut dormir comme un bébé, dit-il, dans une ville qui subit un bombardement ou sur un navire essayant de décoller d’une côte sous le vent. Sans erreur, c’est une femme prodigieuse. Vous devriez jouer au billard avec elle... Le jeu anglais. Elle est un peu là. »

Plus tard, Graham, en compagnie de Bert, rencontra les femmes dans le petit salon ; et en dépit d’une heure de chants, danses et bavardages, il ne put se défaire un instant d’un sentiment de solitude et de vide ; il éprouvait un désir ardent de voir son hôtesse, poussée par quelque humeur nouvelle et inconnue, ouvrir la porte et les surprendre.

Plus tard encore, Graham, monté sur Altadena et accompagné par Bert sur une jument pur sang appelée Mollie, fit une exploration de deux heures à la laiterie centrale du ranch, et revint juste à temps pour la partie de tennis convenue avec Ernestine.

Il se présenta au lunch avec une ardeur dont son appétit n’était pas entièrement responsable, et éprouva un désappointement marqué de ne pas voir apparaître la maîtresse de maison.

« Une nuit blanche, prononça Dick Forrest, à l’intention de son invité ; et il lui donna de nouveaux détails sur l’insomnie de sa femme. Croiriez-vous que plusieurs années après notre mariage je ne l’avais encore jamais vue dormir ? Je savais qu’elle dormait, voilà tout. Je l’ai vue passer trois jours et trois nuits sans fermer les yeux, rester tout ce temps d’aussi bonne hu-

meur, et ne s'endormir qu'à bout de forces. Cela se passait quand le *All-Away* s'échoua aux Carolines et que toute la population aida à nous tirer de ce mauvais pas. Ce n'était pas le danger ; il n'existait pas ; c'était le bruit et l'émotion. Elle était trop occupée à vivre. Quand tout fut terminé, je la vis dormir pour la première fois de ma vie. »

Ce matin-là était arrivé un nouvel hôte, nommé Donald Ware, dont Graham fit connaissance au lunch. Il semblait bien connaître tout le monde, comme s'il était venu plusieurs fois en visite à la Grande Maison : et Graham apprit qu'en dépit de sa jeunesse, c'était un violoniste célèbre sur la côte Pacifique.

« Il a conçu une grande passion pour Paula », dit Ernestine à Graham comme ils sortaient de la salle à manger.

Graham leva les sourcils.

« Mais elle ne s'en inquiète guère, ajouta Ernestine en riant. Tous les hommes qui viennent ici en font autant. Elle y est habituée. Elle a une charmante façon de ne pas s'en apercevoir, s'amuse de leurs symptômes, et en tire le meilleur parti. Cela fait rire Dick. Vous ferez comme les autres d'ici une semaine, sinon nous serons tous bien surpris, et peut-être, dans ce cas, Dick se sentira-t-il un peu froissé. Il en est venu à s'y attendre comme à une chose naturelle. Et quand un mari amoureux et fier prend une habitude pareille, il souffre terriblement de voir qu'on n'apprécie pas sa femme.

– Ma foi, si on s'y attend, je m'exécuterai, dit Graham en soupirant. Néanmoins je n'aime guère imiter les autres. Enfin, si c'est la coutume, il faudra s'y conformer, voilà tout. Mais cela me paraît dur quand il y a tant d'autres jolies femmes autour de moi.

Ses longs yeux gris s'animaient d'une lueur si railleuse qu'Ernestine, profondément affectée, y plongea les siens un bon moment, puis, s'en apercevant, les baissa et rougit.

« Le petit Théo, – ce jeune poète que vous avez hier soir et que nous appelons Léo, dit-elle avec une précipitation visible pour cacher sa confusion, – est follement entiché d'elle, lui aussi. J'ai entendu Aaron Hancock le railler au sujet de certain sonnet dont l'inspiration n'est pas difficile à deviner. Et Terrence, l'irlandais, vous savez, est un peu amoureux d'elle également. Ils ne peuvent y résister, voyez-vous ; et pouvez-vous les en blâmer ?

– Elle le mérite sûrement », murmura Graham, froissé cependant que cet écervelé d'irlandais et ce maniaque de l'alphabet, cet anarchiste épicurien qui se glorifiait d'être un vagabond et un parasite, pût être même « un » amoureux de la petite dame. « Elle mérite l'admiration de tous les hommes, – continua-t-il mollement. D'après le peu que j'ai vu d'elle, c'est une femme fort remarquable et tout à fait charmante.

– Elle est ma demi-sœur, – concéda Ernestine, – et pourtant vous pourriez croire que pas une seule goutte du même sang ne coule dans nos veines. Elle est tellement différente de tous les Desten et de toutes les jeunes femmes que j'ai connues… bien qu'elle ne soit pas tout à fait jeune. Elle a trente-huit ans…

– Tout doux, Minette, tout doux ! » murmura Graham.

La jeune et gentille blonde le regarda d'un air surpris évidemment déconcertée par l'importunité de cette bizarre interruption.

« Petite chatte, rentrez vos griffes ! reprocha-t-il doucement.

– Oh ! s'écria-t-elle, je ne parlais pas du tout dans une pareille intention. Vous verrez, nous sommes très francs, ici. Tout le monde connaît l'âge de Paula. Elle le proclame elle-même. Moi, j'ai dix-huit ans, et voilà. Maintenant, pour vous punir de votre méchanceté, quel âge avez-vous ?

– Le même que Dick, répondit-il vivement.

– Et il a quarante ans, dit-elle avec un rire de triomphe. Venez-vous nager ? L'eau sera terriblement froide. »

Graham secoua la tête.

« Je sors à cheval avec Dick. »

Elle fit une petite moue dans toute l'ingénuité de ses dix-huit printemps.

« Oh ! protesta-t-elle, encore ses éternels engrais, ou les terrassements à flanc de coteau, ou les poches d'eau à capter !

– Mais il a parlé d'aller nager à cinq heures ! »

La jeune figure s'éclaira joyeusement.

« Alors nous nous rencontrons à la piscine. Ce doit être la même bande. Paula a parlé aussi d'aller nager à cinq heures. »

Au moment où ils se séparaient sous une longue arcade d'où il devait gagner sa tour pour se mettre en tenue d'équitation, elle s'arrêta court et cria :

« Oh ! monsieur Graham ! »

Il se retourna docilement.

« En réalité, personne ne vous oblige à tomber amoureux de Paula, vous savez ! C'était une façon de parler.

– Je serai très, très prudent », déclara-t-il solennellement, en dépit du clin d'œil dont il accompagna cette conclusion.

Néanmoins, en regagnant sa chambre, il dut s'avouer que le charme de Paula Forrest, ou ses tentacules magiques, l'avaient déjà touché et commençaient à l'étreindre. Il reconnut qu'il eût préféré la promenade avec elle qu'avec son vieil ami Dick.

En sortant de la maison et se dirigeant vers la barrière d’attache sous les vieux chênes, il chercha ardemment des yeux son hôtesse. Dick était là, seul avec le palefrenier, bien que la présence de plusieurs chevaux sellés et frappant du sabot à l’ombre des arbres pût légitimer des espérances. Mais les deux hommes partaient seuls. Dick indiqua la monture de sa femme, un cheval bai alerte, pur sang et étalon par-dessus le marché, équipé d’une petite selle australienne avec des éperons d’acier, des rênes doubles et un seul mors.

« J’ignore ses projets, dit-il. Elle ne s’est pas encore montrée, mais en tous les cas elle doit se baigner au retour. Nous la rejoindrons alors. »

Graham prit grand plaisir à la promenade, mais se surprit plus d’une fois à interroger sa montre sur le temps qui devait s’écouler encore avant cinq heures. La saison d’agnelage était imminente, et dans les nombreux champs qu’ils traversèrent, tantôt l’un, tantôt l’autre descendait de cheval pour aller renverser quelque brebis du Shropshire ou quelque mérinos de Rambouillet : ces produits de sélection humaine étaient d’une si belle rotondité qu’une fois sur le dos ils battaient l’air de leurs pattes et ne pouvaient se relever sans aide.

« J’ai travaillé dur pour « fabriquer » le mouton mérino-américain, disait Dick, pour lui développer les pattes et le pourvoir d’un gros dos, de côtes bien élastiques et surtout d’endurance, ce qui manquait le plus aux moutons élevés dans le vieux pays, trop soignés.

– Vous accomplissez de grandes choses, affirma Graham. Songez donc : embarquer des béliers pour l’Idaho ! ce fait parle de lui-même. »

Les yeux de Forrest brillèrent quand il répondit :

« Il y a mieux que l’Idaho. Si incroyable que paraisse la chose et en m’excusant de me vanter, je vous dirai

qu'aujourd'hui tous les grands troupeaux du Michigan et de l'Ohio remontent à mes béliers de Rambouillet élevés en Californie. Prenez l'Australie. Voilà douze ans que je vendis à un squatter de passage trois béliers à trois cents dollars pièce. Après les avoir emmenés et exposés, il les revendit trois mille dollars pièce et m'en commanda un plein convoi. L'Australie ne s'en trouvera pas plus mal de ma venue au monde. On dit dans le pays que la luzerne, les puits artésiens, les navires frigorifiques et les béliers de Forrest ont triplé la production de la laine et de la chair du mouton. »

En revenant, ils rencontrèrent tout à fait par hasard Mendenhall, le directeur du haras, qui les détourna vers un pâturage parsemé de chèvres et interrompu par des vallons boisés, pour inspecter un troupeau de poulains de trait qui devaient être envoyés le lendemain matin dans les hautes pâtures et les hangars des montagnes de Miramar. Ils étaient presque deux cents, avec un pelage rude et commençant à muer, et une ossature énorme pour leur âge.

« Nous ne les bourrons pas positivement, expliqua Dick Forrest, mais M. Mendenhall tient la main à ce qu'ils trouvent une nourriture abondante dès leur naissance. Dans la montagne où ils vont, on leur donnera du grain pour compenser l'herbe. Ils prennent l'habitude de se rassembler tous les soirs autour des mangeoires, ce qui permettra à leurs gardiens de les surveiller avec un minimum d'efforts. Depuis cinq ans, j'envoie annuellement cinquante étalons de deux ans rien que dans l'Orégon. Ils sont tous du même modèle, vous savez. »

M. Mendenhall venait de les quitter quand un personnage monté sur un Palomina aux jambes fines et à la tête haute vint les rejoindre et fut présenté à Graham sous le nom de M. Hennessy, le vétérinaire du ranch.

« J'ai entendu dire que Mme Forrest faisait une visite aux poulains, et je suis venu ici à cheval pour qu'elle jette un coup

d’œil sur Courbette, qu’elle montera dans moins d’une semaine. Sur quel cheval est-elle aujourd’hui ?

– Sur Freluquet, répondit Dick comme s’il s’attendait au hochement de tête réprobateur et au commentaire de M. Hennessy.

– Je ne puis m’habituer à voir des femmes monter des étalons, murmura le vétérinaire. Freluquet est dangereux. Pis encore, bien que je tire mon chapeau devant ses records, il est malin et vicieux. Mme Forrest devrait le monter avec une muselière, mais il rue aussi et je ne vois pas comment elle pourrait lui mettre des coussins aux sabots.

– Eh bien ! plaida Forrest, elle lui a mis un mors qui est un vrai mors et elle ne craint pas de s’en servir...

– S’il ne tombe pas sur elle un de ces jours, grogna M. Hennessy. En tout cas, je respirerai plus à l’aise quand elle prendra Courbette. Celle-là est une vraie monture de dame avec tout l’entrain du monde, mais pas vicieuse. C’est une jolie jument, fringante, mais cela lui passera. Toujours agréable à mener, elle ne sera pas une bête de concours pour académie équestre. »

Les trois hommes prirent une traverse de huit cents mètres, tournèrent dans un vallon boisé où serpentait un petit ruisseau et émergèrent sur un riche pâturage. Graham aperçut à l’arrière-plan une troupe curieuse de poulains d’un an ou deux et, au premier plan, son hôtesse sur le dos de Freluquet, le fameux pur sang bai qui, dressé sur les pattes de derrière, frappait l’air de ses pattes de devant en poussant un hennissement sonore.

Les trois hommes arrêtèrent leurs montures et regardèrent.

« Il lui jouera un sale tour, grommela le vétérinaire. Ce Freluquet est dangereux. »

Au même instant, Paula Forrest, inconsciente de leur présence, poussa un commandement bref et lança un généreux coup d'éperon dans le flanc soyeux de Freluquet qui se rabattit sur les pattes de devant et se mit à ronger son frein avec impatience.

« C'est risqué, lui reprocha doucement Dick, en approchant avec ses deux compagnons.

– Oh ! je sais le mater », murmura-t-elle entre ses dents serrées, tandis que Freluquet, les oreilles rabattues en arrière et les yeux méchants, découvrait ses dents pour une morsure qui aurait menacé de près la jambe de Graham si l'écuyère n'eût freiné l'animal d'un brusque coup de rênes sur le cou et ne lui eût planté solidement ses deux éperons dans les flancs.

Freluquet tressaillit, souffla et demeura un instant tranquille.

« C'est le vieux jeu de l'homme blanc, déclara Dick en souriant. Elle n'a pas peur de lui, et il le sait. Elle le dépasse en ruse, en sauvagerie, et lui apprend toutes les règles du jeu. »

À trois reprises, tandis que les hommes regardaient, prêts à détourner leurs propres montures s'il devenait ingouvernable, Freluquet essaya de faire des fredaines, et à trois reprises Paula Forrest, serrant le frein d'une main délicate mais ferme, lui donna de l'éperon dans les côtes jusqu'à ce qu'il s'immobilisât, suant, écumant, de mauvaise humeur, mais dompté et bien en mains.

« Bonjour, dit-elle à son invité, au vétérinaire et à son mari. Je crois que je le tiens maintenant. Allons voir les poulains. Prenez garde à sa bouche, monsieur Graham. Il est terrible pour les morsures. Ne courez pas trop près de lui, si vous voulez conserver votre jambe pour vos vieux jours. »

Excités par les démonstrations de Freluquet ou pris d'une panique soudaine et contagieuse, les poulains se mirent à galo-

per et gambader sur l'herbe, puis, dans un revirement inexplicable, conduits par une pouliche alezane particulièrement effrontée, ils revinrent former un demi-cercle devant les cavaliers et les observèrent en dressant les oreilles.

Au premier abord, Graham les vit à peine. Il regardait la maîtresse de la maison dans son nouveau rôle, se demandant où aboutirait ce cycle de transformations et observant sa superbe monture en sueur et domptée. Le Gars de la Montagne, en dépit de ses formes massives, était un agneau en comparaison de ce démon soufflant, mordant et ruant qui semblait incarner tous les défauts du pur sang le plus vicieux.

« Regardez-la, murmura Paula à Dick. Pour ne pas alarmer l'impudente pouliche alezane, n'est-elle pas merveilleuse ? C'est en vue de cela que j'ai travaillé, dit-elle en se retournant vers Evan. Elles ont toujours quelque défaut. Mais celle-ci est parfaite. Voyez donc : elle est aussi voisine que possible de la perfection. Son père était Grand-Chef, fameux dans les annales de pedigree et qui, estropié, a été vendu soixante mille dollars.

– Elle est superbe, prononça Dick avec admiration, gardant la pouliche alezane qui s'enhardissait jusqu'à venir flairer les naseaux dilatés de Freluquet.

– Elle est bien découplée, dit M. Hennessy, en indiquant la Nymphe. Assez courte pour fournir une bonne course et assez longue pour le trot allongé.

– Je n'avais pas de chevaux quand j'étais jeune fille, dit Paula à Graham, et le fait que maintenant je puis non seulement en avoir, mais les croiser et les modeler selon ma fantaisie, me semble trop beau pour être vrai. Quelquefois, je ne puis y croire moi-même et, pour m'en assurer, il faut que je vienne les voir à cheval. »

Elle tourna la tête et leva des yeux reconnaissant vers Forrest ; Graham les vit s'entre-regarder pendant une bonne demi-

minute. Le plaisir que prenait Forrest à la satisfaction de sa femme, à son enthousiasme juvénile et à sa joie de vivre s'imposait à son observation. « Heureux homme ! » pensa-t-il, non pas à cause de ses succès dans la direction de son vaste domaine, mais à cause de la possession de cette merveilleuse créature qui pouvait le regarder franchement et tendrement dans les yeux comme venait de le faire la Petite Dame.

Graham méditait avec un peu de scepticisme l'affirmation d'Ernestine disant que Paula avait trente-huit ans, lorsqu'elle se retourna vers les poulains et indiqua de son fouet un animal noir en train de brouter l'herbe de printemps.

« Regardez cette croupe à niveau, Dick, cria-t-elle, et ces pieds et paturons pour le trot. (Puis, se tournant vers Graham) : Bien différents des longues patoches de la Nymphe, n'est-ce pas ? Mais c'est justement ce que je cherchais. (Elle sourit avec un air de mélancolie). La mère était baillet, presque de la couleur d'une pièce de vingt dollars toute neuve, et j'aurais tant voulu qu'elle m'offrit une paire de même couleur pour ma voiture. Enfin, si je n'ai pas eu ce que je voulais, elle m'a donné du moins cette jolie bête alezan qui trotte si bien. Mais voici ma récompense... ce noiraud... Quand nous rejoindrons les juments, vous verrez l'autre... son frère... d'un belle couleur acajou brun ! »

Elle désigna une paire de poulains bai foncé en train de paître de conserve.

« Ces deux-là ont pour père Guy Dillon... vous savez le frère de Lou Dillon. Ils sont de juments différentes et pas tout à fait de même teinte, mais voyez comme ils sont assortis ! Et tous deux ont la robe de Guy Dillon. »

Elle mit en marche son étalon dompté et tourna lentement le flanc du troupeau pour ne pas alarmer les bêtes ; néanmoins, un grand nombre de poulains prirent la fuite.

« Regardez-les ! cria-t-elle ; les cinq-là, tenez, sont des bêtes d'attelage. Regardez-les lever les pattes de devant en courant !

– Je serai bien surpris s'ils ne te rapportent pas un premier prix d'attelage à quatre, déclara Dick, ce qui lui valut encore une fois l'ardent coup d'œil de reconnaissance qui attristait Graham.

– Deux d'entre eux proviennent de juments plus lourdes, celui du milieu et celui du bout à gauche, et on peut choisir les chevaux de volée entre les trois autres. Même père, cinq mères différentes et quatre assortis à choisir également parmi cinq, tous de la même saison, c'est un coup de veine, n'est-ce pas ? »

L'intérêt qu'elle prenait aux animaux purifiait sa parole de toute affectation ou tendance à l'effet, si bien que Dick se sentit poussé à vanter à Evan l'excellence du jugement de sa femme.

« Je pourrais fouiller toute une bibliothèque concernant la pratique du cheval et m'abrutir sur la loi de Mendel comme un pauvre lourdaud que je suis ; mais elle, c'est un génie. Elle n'a pas besoin d'étudier la loi. Elle la connaît par intuition, par sorcellerie. Il lui suffit de poser le regard sur un groupe de juments, de les palper un peu, de décider dans son esprit les étalons qui leur conviennent, et elle obtient à peu près ce qu'elle veut... à part la couleur, hein, Paula ? » ajouta-t-il pour la taquiner.

Elle découvrit ses dents dans un rire à ses propres dépens. M. Hennessy se mit à rire également, et Dick continua :

« Regardez cette pouliche-là ! Nous savions tous que Paula se trompait. Mais regardez ! Elle a accouplé une vieille pur sang branlante, que nous voulions abattre, avec un étalon modèle ; elle a eu une pouliche qu'elle a croisée avec un autre étalon ; elle a accouplé la nouvelle pouliche avec le même étalon et démoli tous nos pronostics avec ce poulain, le plus beau poney de polo du monde. Mais elle n'a pas encore pu venir à bout de la couleur. C'est là que son génie trébuche, hein, Paula ? Il faudra te

contenter pour quelque temps encore de Duddy et Fuddy. À propos, comment va Fuddy ?

– Il est guéri, répondit-elle, grâce à M. Hennessy.

– Rien de sérieux, ajouta le vétérinaire. Il perdait un peu l'appétit, voilà tout, et le garçon d'écurie s'était alarmé à tort. »

CHAPITRE XIII

Depuis le pacage des poulains jusqu'à la piscine, Graham causa avec son hôtesse en chevauchant aussi près d'elle que le permettait la méchanceté de Freluquet, tandis que Dick et Hennessy, en avant, s'absorbaient dans les affaires du ranch.

« L'insomnie m'a handicapée toute ma vie, disait-elle en caressant Freluquet de l'éperon pour prévenir une hostilité préméditée. Mais j'ai appris de bonne heure à empêcher l'irritation d'agir sur mes nerfs et de peser sur mon esprit : je dirai même à en faire une fonction de ma mentalité et à en tirer un malin plaisir. C'était la seule façon de maîtriser une anomalie qui devait durer autant que moi-même. Avez-vous appris... à lutter avec succès contre un courant de fond ?

– Oui, en ne luttant pas contre », répondit Graham en regardant ses joues colorées et les minuscules gouttes de sueur que provoquait ce conflit incessant contre sa nerveuse monture. Trente-huit ans ! Il se demandait si Ernestine avait menti. Paula Forrest en paraissait à peine vingt-huit. Sa peau était celle d'une jeune fille, fine et transparente avec ses pores minuscules.

« Parfaitement, continua-t-elle, en ne luttant pas contre le courant de fond, en cédant à son attraction et à sa déviation, en collaborant avec lui pour remonter à la surface. Dick m'a appris ce moyen : je l'ai appliqué à mon insomnie. Quand l'émotion d'événements récents me ferme la porte de la cité des rêves, je me laisse ; emporter et parviens plus vite à l'inconscience en m'abandonnant aux courants contraires. J'invite mon esprit à revivre, sous le même angle ou sous des angles différents, ces événements qui me tiennent éveillée.

« Prenons pour exemple ma baignade d'hier sur le dos du Gars de la Montagne. Je l'ai revécue la nuit dernière comme je l'avais vécue en réalité, puis je l'ai vécue en spectatrice, telle que l'ont vue les jeunes filles et vous-même, le gardeur, et surtout mon mari. Ensuite, je me la suis représentée en peinture, en plusieurs tableaux, sous divers angles ; et j'ai encadré ces tableaux, je les ai accrochés au mur et examinés pour la première fois en spectatrice. Alors je me suis transformée en spectateurs divers, depuis des vieilles filles moroses et des barbons jusqu'à des fillettes en pension et des adolescents de la Grèce antique.

« Après cela, j'ai mis le divertissement en musique. Je l'ai joué au piano, je l'ai écouté jouer par de grands orchestres et d'éclatantes fanfares. Je l'ai récité, déclamé selon le mode épique, lyrique et comique. Et, naturellement, après un temps infini, je me suis endormie, au beau milieu de la représentation et me suis aperçue que je dormais seulement à mon réveil, à midi, aujourd'hui. J'avais entendu pour la dernière fois la pendule sonner à six heures du matin. Six heures sans interruption, c'est un bon numéro dans ma loterie du sommeil. »

Comme elle finissait, M. Hennessy s'éloigna sur un sentier de traverse et Dick Forrest arrêta son cheval pour se placer de l'autre côté de sa femme.

« Voulez-vous faire un pari, Evan ? demanda-t-il.

– Pas avant d'en connaître les termes.

– Cigare contre cigare que vous ne rattraperez pas Paula dans la piscine en moins de dix minutes – non, en moins de cinq, – car je me souviens que vous êtes un fameux nageur.

– Allons ! Ne sois pas trop sévère ! s'écria généreusement Paula. Dix minutes le fatigueraient.

– Tu ne le connais pas, riposta Dick. Je te dis que c'est un fameux nageur. Il a noyé des canaques, et vous savez ce qu'on entend par là.

– Cela me donne à réfléchir. Peut-être se lancera-t-il dans un *crawl* éperdu avant que je me sois réellement mise en train. Raconte-moi son histoire et ses victoires.

– Je ne te citerai qu'un fait. On en parle encore aux Marquises. C'était pendant le grand ouragan d'il y a une vingtaine d'années. Il nagea soixante kilomètres en quarante-cinq heures, et lui et un autre furent les seuls à aborder ; et tous des canaques : il était le seul Blanc ; néanmoins, il survécut au dernier de la bande...

– J'avais cru t'entendre dire qu'il y en avait un autre ! interrompit Paula.

– C'était une femme, répondit Dick. Il noya le dernier canaque.

– Cette femme était une Blanche, alors, » insista Paula.

Graham la regarda vivement, et bien qu'elle eût posé la question à son mari, elle tourna la tête en même temps que lui, de sorte qu'il rencontra son regard carrément interrogateur.

Il le soutint avec une égale fermeté en répondant :

« C'était une canaque.

– Et une reine, s'il vous plaît, intervint Dick. Une reine de vieille souche royale : la reine de Huahoa.

– Est-ce sa souche ou votre aide qui lui a permis de survivre aux indigènes ? demanda Paula.

– Je crois que nous sommes entraidés vers la fin, répondit Graham. Nous perdions tous deux la tête à intervalles brefs et même longs. Nous étions mal en point, tantôt l'un, tantôt l'autre. Nous aperçûmes la terre au coucher du soleil, un mur de fer sur lequel se brisaient haut les vagues soulevées par les alizés du sud-ouest. Elle me saisit et me serra dur dans l'eau pour me

faire revenir à moi. Voyez-vous, je voulais couler, ce qui aurait été le dénouement.

« Elle me fit comprendre qu'elle savait où elle était ; que le courant longeait le rivage vers l'ouest, que dans deux heures nous dériverions à la hauteur d'un endroit où nous pourrions aborder. Je jure que j'ai dû dormir ou rester inconscient pendant la plus grande partie de ces deux heures, et que j'étais dans l'un de ces deux états quand je repris mes sens et remarquai l'absence du ressac sur les brisants. Alors ce fut mon tour de l'empoigner et de la malmener pour la rappeler à la conscience. Trois heures encore s'écoulèrent avant que nous eussions pu aborder sur le sable. Nous nous sommes endormis sur place en sortant de l'eau. Le lendemain, l'ardeur du soleil nous réveilla ; nous rampâmes à l'ombre de bananiers sauvages et trouvâmes de l'eau avant de nous rendormir. La seconde fois que je m'éveillai, il faisait nuit. Je bus de nouveau et me rendormis jusqu'au matin. Elle dormait encore lorsqu'une bande de canaques, en train de chasser les chèvres sauvages dans la vallée voisine, nous découvrirent.

– Je parierais, pour un homme qui avait noyé tout un équipage de canaques, que c'est vous qui lui avez fourni votre aide, remarqua Dick.

– Elle a dû vous en garder une éternelle reconnaissance, dit Paula en le regardant droit dans les yeux. Ne venez pas me dire qu'elle n'était ni jeune ni belle, cette déesse à peau de bronze doré !

– Sa mère était reine de Huahoa, répondit Graham. Son père était un érudit en grec et un gentleman anglais. Ils étaient morts à l'époque de cet incident, et Nomaré régnait elle-même. Oui, elle était jeune. Elle était belle comme peut l'être n'importe quelle femme en n'importe quel pays du monde. Grâce à la peau paternelle, la sienne était non pas d'un bronze doré, mais blanche et dorée par le hâle. D'ailleurs, vous avez sans doute entendu conter l'histoire. »

Il jeta un regard d'interrogation à Dick, qui secoua négativement la tête.

Des appels, des cris et des jaillissements d'eau derrière un rideau d'arbres les avertirent qu'ils approchaient de la piscine.

« Il faudra me raconter le reste de l'histoire une autre fois, dit Paula.

– Dick la connaît. Je ne sais pourquoi il ne vous l'a pas racontée. »

Elle haussa les épaules.

« Peut-être n'en a-t-il jamais eu le temps ni l'occasion.

– Bah ! on a beaucoup parlé de cette aventure, dit Graham en riant. Car sachez que j'ai été roi morganatique ou prince consort, comme vous voudrez, des îles cannibales, ou du moins d'une île de la Polynésie... un vrai paradis. » Et il se mit à chantonner un air indigène en descendant de cheval.

« Des cigares à parier ! j'en suis ! Vous ne l'attraperez pas, cria Bert Wainwright du haut du tremplin à quarante pieds au-dessus de l'eau. Attendez une minute, je vous rejoins ! »

Il piqua une tête avec une habileté presque professionnelle qui lui attira les applaudissements des dames. « Un beau plongeon, bien équilibré », lui dit Graham comme il sortait du bassin.

Bert essaya de paraître indifférent à l'éloge, n'y réussit point, et, pour se tirer d'embarras, plongea dans le pari.

« Je ne sais pas quel genre de nageur vous êtes, Graham, dit-il, mais je veux miser avec Dick sur les cigares.

– Moi aussi, moi aussi ! crièrent Ernestine, Lute et Rita.

– Nous parierons des boîtes de caramel, des gants ou ce que vous voudrez, ajouta Ernestine.

– Mais je ne connais pas non plus les records de Mme Forrest, protesta Graham après avoir pris note des paris. Cependant, si en cinq minutes...

– En dix minutes, interrompit Paula, et en partant de l'autre bout de la piscine. Est-ce bien ? Qui est touché est pris. »

Graham regarda son hôtesse avec une secrète approbation. Elle était vêtue non pas du simple maillot de soie blanche qu'elle ne portait évidemment que pour les baignades entre femmes, mais d'un coquet costume de soie à reflets changeants bleu et vert, presque de la couleur de l'eau ; la jupe s'arrêtait un peu au-dessus des genoux, dont il revit la rondeur ; elle portait de longs bas assortis, des petites mules de bain retenues par des rubans croisés, et un bonnet de bain aussi gracieux que toute sa personne.

Rita Wainwright prit la montre, tandis que Graham gagnait l'autre bout du bassin de cinquante mètres de long.

« Paula, il te rattrapera si tu lui en donnes la moindre occasion, avertit Dick. Evan Graham nage comme un poisson.

– Je crois que Paula lui montrera un tour ou deux, déclara Bert. Et je gage qu'elle restera plus longtemps ! que lui sous l'eau.

– Tu perdras ton pari, affirma Dick. J'ai vu le rocher d'où il a plongé à Huahoa, après la mort de la reine Nomaré. Il était tout jeune, vingt-deux ans, sans quoi il n'eût pas commis une imprudence pareille. Il a sauté du sommet du rocher de Pau-wi, quarante-trois mètres, d'après la triangulation. Et il ne pouvait faire le plongeon de cygne, car il lui fallut esquiver deux rebords inférieurs pendant qu'il était en l'air. D'après les traditions des canaques eux-mêmes, aucun d'eux n'avait jamais osé se lancer de plus haut que le premier de ces rebords. Il battit le record traditionnel et restera lui-même légendaire tant que survivront

des canaques à Huahoa... Préparez-vous, Rita. Il ne reste qu'une minute.

– C'est une honte de jouer des tours à un si bon nageur, leur confia Paula en se plaçant en face de son adversaire à l'autre bout du bassin pour attendre le signal.

– Il est possible qu'il t'attrape avant que tu aies le temps de lui jouer le tour, réitéra Dick. (Puis, se tournant vers Bert avec une pointe d'inquiétude) : Est-ce que tout fonctionne bien ? S'il en était autrement, Paula passerait quelques mauvaises secondes avant de pouvoir s'en tirer.

– Tout va bien, affirma Bert. J'y suis allé voir moi-même. Le conduit fonctionne à merveille. Il y a beaucoup d'air.

– Préparez-vous ! cria Rita. Allez ! »

Graham accourut vers l'extrémité du bassin avec la vitesse d'un chien de chasse, tandis que Paula s'élançait vers le haut tremplin. Au moment où elle atteignit la plate-forme supérieure, son adversaire posait déjà les mains et les pieds sur les premiers barreaux de l'échelle. Quand il fut à moitié route, elle fit mine de plonger, ce qui le détermina à interrompre son ascension et à se précipiter sur la plate-forme à sept mètres de haut, prêt à la suivre dans l'eau. Mais alors elle se mit à rire et ne plongea point.

« Le temps passe ! Les précieuses secondes s'écoulent ! » déclama Ernestine.

Au moment où il recommençait à grimper, Paula renouvela sa feinte. Mais, cette fois, Graham se hissa résolument vers la plate-forme supérieure, et Paula, déséquilibrée pour son plongeon, ne perdit pas de temps non plus. Elle se lança dans le vide, la tête en arrière, les bras repliés, les mains sur la poitrine, les jambes droites et réunies, le corps équilibré horizontalement sur l'air pendant la chute.

« Oh ! Annette Kellermann ! » s'écria Bert Wainwright enthousiasmé. Graham arrêta sa poursuite jusqu'à l'achèvement du plongeon ; il la vit, à quelques pieds au-dessus de l'eau, pencher la tête en avant, allonger les bras et joindre les mains pour former une arche devant sa tête, de façon à modifier l'équilibre horizontal de son corps et l'incliner pour fendre la surface sous le meilleur angle.

Au moment où elle entrait dans l'eau, il s'avança au bord de la plate-forme supérieure et attendit. De cette hauteur, il distingua son corps sous la surface et la vit avancer à grandes brasses vers l'autre bout du bassin. Alors seulement il plongea à son tour. Il savait qu'il pouvait la rattraper, et d'un plongeon hardi et large, il entra dans l'eau à six ou sept mètres de l'endroit où elle y était entrée elle-même.

Mais au moment où il disparaissait sous la surface, Bert plongea dans l'eau deux cailloux plats et les frappa l'un contre l'autre. C'était un signal convenu avec Paula pour qu'elle modifiât sa route. Graham entendit le bruit et s'en étonna. Il revint à la surface et repartit à larges brasses dans un *crawl* d'une incroyable rapidité jusqu'à l'autre extrémité du bassin, puis leva la tête. Une salve d'applaudissements lancée par les femmes attira ses regards vers la Petite Dame qui sortait de l'eau à l'autre bout de la piscine.

Il reprit sa course sur le bord de la pièce d'eau pendant qu'elle grimpait sur l'échafaudage. Mais, cette fois, son souffle et son endurance lui permirent de gagner du terrain sur elle, si bien qu'elle dut s'en tenir à la plate-forme. Sans perdre de temps à faire des feintes, elle s'élança obliquement vers le côté ouest du bassin, et ils se trouvèrent dans l'air presque en même temps. Sous l'eau, il sentit sur sa figure et ses bras l'agitation produite par son passage ; mais elle le mena dans l'ombre projetée par le soleil d'après-midi, où l'eau était si sombre qu'il ne pouvait rien distinguer.

En touchant la paroi du bassin, il remonta à la surface. Paula n'était pas en vue. Il se redressa pantelant, prêt à reprendre son élan dès qu'elle reparaîtrait. Mais elle ne reparaissait pas.

« Sept minutes, cria Rita. Sept minutes et demie… Huit… et demie ! »

Et Paula ne donnait pas signe de vie. Graham ne pouvait s'alarmer devant la tranquillité de tous les autres visages.

« Je vais perdre, remarqua-t-il lorsque Rita annonça : « Neuf minutes ! » Voilà plus de deux minutes qu'elle est sous l'eau, et vous êtes tous bien trop calmes pour que je m'inquiète. Il me reste encore une minute, et peut-être ne perdrai-je pas », annonça-t-il en s'enfonçant les pieds en avant.

Sous l'eau, il se retourna et explora avec ses mains le mur de ciment du bassin. À mi-chemin, à trois mètres sous la surface, ses mains rencontrèrent une ouverture dans la paroi. S'assurant qu'il n'y avait pas de grillage, il s'y engagea hardiment. À peine entré, il s'aperçut qu'il pouvait remonter ; sans se presser, il émergea dans une obscurité complète et tâta autour de lui sans faire rejaillir l'eau.

Ses doigts rencontrèrent un bras frais et lisse qui se contracta convulsivement tandis que sa propriétaire poussait un cri d'effroi. Sans lâcher sa proie, il se mit à rire, et Paula en fit autant.

« Votre contact m'a alarmée, dit-elle. Vous êtes venu sans bruit, et j'étais bien loin, en train de rêver…

– À quoi ? demanda Graham.

– Eh bien, franchement, je venais de concevoir l'idée d'une robe… en velours passé, poussiéreux, couleur de mûre violette, avec de longues garnitures étroites, des bordures d'or mat, des cordons et toutes sortes de choses. Et comme unique bijou, un

anneau… un énorme rubis sang-de-pigeon que Dick me donna voilà des années, quand nous naviguions sur le *All-Away*.

– Y a-t-il quelque chose au monde que vous ne sachiez faire ? » demanda-t-il en riant.

Elle joignit son rire au sien, et leur gaieté résonna étrangement dans cet espace restreint et noir.

« Qui vous a renseigné ? demanda-t-elle ensuite.

– Personne. Quand vous êtes restée deux minutes sous l'eau, j'ai compris qu'il devait y avoir quelque chose de ce genre et je suis venu explorer.

– C'est une idée de Dick. Il a fait construire ce réduit après coup. Vous lui verrez toujours des lubies de ce genre. Il était charmé d'épouvanter de vieilles dames en entrant dans la piscine de leur fils ou petit-fils et en se cachant ici. Mais comme une ou deux d'entre elles faillirent mourir de frayeur, il m'habitua, comme aujourd'hui, à attraper des personnes plus endurcies, comme vous…

– Eh bien, allez-vous rester là toute la nuit ? (La voix de Bert Wainwright résonna avec une force étrange dans le conduit, comme dans un mégaphone.)

– Ma foi ! soupira Graham avec soulagement ; car la surprise lui avait fait serrer le bras de Paula. Cette fois, j'ai eu peur.

– Et il est temps que nous retournions dans le monde extérieur, suggéra-t-elle. N'est-ce pas un coin charmant pour bavarder ? Voulez-vous que je passe devant ?

– Certainement… et je vous suivrai de près ; mais quel dommage que l'eau ne soit pas phosphorescente. Je pourrais suivre votre traînée lumineuse comme ce type dont parle Byron, vous vous rappelez ? »

Il entendit rire dans l'obscurité, puis elle annonça :

« Je m’en vais. »

Il n’aperçut pas la moindre traînée lumineuse, mais d’après les quelques bruits qu’elle produisit, il se rendit compte qu’elle s’était retournée en plongeant la tête en avant, et il ne put se défendre de se représenter la grâce avec laquelle elle avait dû accomplir cette manœuvre si généralement dénuée de grâce chez les nageuses ordinaires.

« Quelqu’un vous a vendu la mèche, s’empressa de dire Bert quand Graham revint à la surface du bassin et en escalada la paroi.

– Et vous êtes le scélérat qui a heurté deux pierres sous l’eau, riposta Graham. Si j’avais perdu, j’aurais annulé le pari. C’était un jeu de tricheurs, un complot, et le tribunal, j’en suis certain, l’aurait déclaré criminel. C’est un cas à soumettre à l’attorney du district.

– Mais vous avez gagné ! cria Ernestine.

– Certainement, j’ai gagné, et c’est pourquoi je ne vous assignerai pas en justice, ni vous ni personne de votre bande suspecte, à condition que les paris soient payés promptement. Voyons, vous me devez une boîte de cigares...

– Un seul cigare, monsieur !

– Une boîte ! Une boîte pleine !

– Aux quatre coins ! cria Paula. Jouons aux quatre coins. C’est vous qui êtes dessous ! »

Joignant l’action à la parole, elle donna une tape sur l’épaule de Graham et plongea dans la piscine. Avant qu’il pût la suivre, Bert le saisit à bras-le-corps, lui fit décrire un cercle, fut lui-même touché, et toucha Dick avant qu’il pût s’échapper. Tandis que Dick poursuivait sa femme dans le bassin et que Bert et Graham cherchaient une occasion de traverser entre eux, les jeunes filles montaient à l’assaut de l’échafaudage et

s’asseyaient en rangée attrayante au bord de la plate-forme de cinq mètres.

CHAPITRE XIV

Donald Ware, médiocre nageur, avait esquivé la baignade de l'après-midi ; mais après dîner, au mécontentement de Graham, le violoniste accapara Paula au piano. Selon la coutume de la Grande Maison, de nouveaux visiteurs s'étaient présentés : un avocat nommé Adolphe Weil, venu pour s'entretenir avec Dick d'un important procès au sujet du régime des eaux ; Jérémie Braxton, arrivant du Mexique et administrateur, pour le compte de Dick, du groupe Harvest, une affaire qui, d'après lui, était inépuisable ; Edwin O'Hay, un Irlandais à cheveux rouges, critique musical et dramatique ; enfin, un certain Chauncey Bishop, directeur et propriétaire du *San Francisco Dispatch*, appartenant à la même classe et au même milieu que Dick, comme le présumait Graham.

Dick avait organisé une bruyante partie de cartes qu'il appelait « les Horribles Cinq », où les enjeux, malgré l'excitation des joueurs, ne dépassaient pas la limite de dix *cents* ; après un coup heureux, le banquier provisoire pouvait gagner ou perdre jusqu'à quatre-vingt-dix *cents*, coups qui exigeaient au moins dix minutes. Cette partie se jouait autour d'une table à l'autre bout de la pièce, à grand renfort de petits emprunts et prêts et de demandes de menue monnaie.

Avec neuf joueurs, la table était complète, et Graham, au lieu de tirer les cartes, misait de temps à autre sur celles d'Ernestine, tout en regardant à l'autre bout de la salle le violoniste et Paula Forrest absorbés dans les symphonies de Beethoven et les airs de ballet de Delibes. Jérémie Braxton demandait qu'on élevât la limite jusqu'à vingt *cents*, et Dick, le plus gros perdant, selon lui, au taux de quatre dollars et soixante *cents*, recommandait d'un ton plaintif qu'on organisât une cagnotte pour payer l'éclairage et le balayage du lendemain matin, lors-

que Graham, poussant un profond soupir à la perte de son dernier enjeu, une pièce de nickel qu'il avait dû payer double, annonça à Ernestine qu'il allait faire un tour dans la salle pour conjurer sa déveine.

« Je l'aurais parié, lui dit-elle à demi-voix.

– Quoi donc ? » demanda-t-il.

Elle lança un regard significatif dans la direction de Paula.

« Rien que pour cette supposition, je suis obligé d'y aller maintenant, riposta-t-il.

– Vous ne pouvez pas décliner un défi », dit-elle, taquine.

Il secoua la tête.

« J'avais déjà résolu d'aller couper l'herbe sous le pied de ce racleur de boyaux. Il est trop tard pour m'en défier. En outre, M. O'Hay attend votre mise. »

Ernestine misa vivement dix *cents* et sut à peine si elle avait gagné ou perdu, tant elle était occupée à regarder Graham traverser la salle, tout en se rendant compte que Bert Wainwright observait la direction de son regard. D'autre part, ni elle ni Bert ni personne d'autre à la table ne s'aperçut que les yeux vifs de Dick, pendant que ses lèvres prononçaient des absurdités qui les faisaient tous rire, n'avaient pas perdu un détail de cette scène en aparté.

Ernestine, guère plus grande que Paula, mais promettant plus de rondeur dans son développement, était une blonde à peau claire assainie par le soleil et colorée du rose de ses dix-huit printemps. La finesse des doigts, des mains, des poignets, des avant-bras, des joues et du cou les rendaient presque transparents. Cette transparence rose se rehaussait d'une ardeur qui n'échappa point aux yeux de Dick.

De son côté, Paula, dans un intermède de discussion avec le violoniste, vit Graham s'avancer vers elle et remarqua avec plaisir la grâce de ses mouvements, son port de tête haut et léger, l'insouciance de sa coiffure, le bronze clair de ses joues, son front splendide, ses longs yeux gris, ses paupières un peu lourdes et cette moue enfantine qui s'évanouit en sourire à son approche. Plus d'une fois depuis leur première rencontre, elle avait observé ce sourire irrésistible qui éclairait ses yeux de bonne camaraderie et plissait les coins de sa bouche en rides menues et enjouées ; un sourire qui en provoquait d'autres, car elle-même sentit s'épanouir sur sa figure une expression d'accueil silencieux tout en continuant à bavarder avec le musicien.

Mais, en ce moment, elle se trouvait tacitement retenue au piano avec l'artiste ; après un échange de quelques paroles, elle se lança dans une suite de danses hongroises qui émerveillèrent Graham, assis en train de fumer dans une embrasure de fenêtre voisine. Par discrétion, il n'y resta que quelques minutes, puis retourna vers les joueurs. Au bout de quelque temps, le jeu des « Horribles Cinq » étant terminé, Bert et Lute Desten profanèrent l'adagio de la *Sonate Pathétique* en dansant un pas syncopé tellement absurde que Paula éclata de rire et cessa de jouer. De nouveaux groupes se formèrent. Une partie de bridge s'engagea entre Weil, Rita, Bishop et Dick.

Le monopole de Paula fut ravi à Donald Ware par une jeune bande, sous la conduite de Jérémie Braxton, tandis que Graham et O'Hay se réfugiaient dans un coin pour causer affaires.

Après un intermède de hulas hawaïennes entonnées par toute la jeunesse groupée autour du piano, Paula chanta plusieurs lieder allemands en s'accompagnant elle-même ; et Evan Graham se flatta d'avoir enfin découvert un point faible chez elle. Elle était magnifique comme pianiste, comme cavalière, comme nageuse, mais évidemment, malgré sa gorge de chan-

teuse, sa voix n'avait rien d'étonnant. Cependant, il dut modifier promptement cette conclusion. C'était une chanteuse, une chanteuse consommée. Son défaut, après tout, n'était que relatif. Elle ne possédait pas une voix magnifique. C'était une voix douce, une voix riche, vibrant avec la même chaleur que son rire ; il ne lui manquait que le volume, essentiel à une grande voix. L'oreille et la voix étaient naturellement justes, et elle mettait dans son chant du sentiment, de l'art, de la technique et de l'intelligence ; mais le volume, jugea-t-il, ne dépassait pas une bonne moyenne.

« Je suis contente de vous voir encore en vie », lui lança Paula en riant un peu plus tard, comme elle se préparait à se retirer avec Lute. Un second quatuor de bridge venait de s'organiser entre Ernestine, Bert, Braxton et Graham, tandis que O'Hay et Bishop étaient déjà absorbés dans une partie de cartes. Au même instant, Ernestine intervint et s'appropria Graham en disant : « Nous vous attendons. Nous avons coupé, et vous et moi sommes partenaires. En outre, Paula meurt d'envie de dormir. Dites-lui bonsoir et laissez-la partir. »

Paula était allée se coucher à dix heures, et la partie de bridge ne se termina qu'à une heure du matin. Dick, passant un bras fraternel autour de la taille d'Ernestine, dit bonsoir à Graham au carrefour de corridors dont l'un menait à la Tour du Guet, et poursuivit sa route avec sa gentille belle-sœur jusqu'à leurs propres chambres.

Il la regarda franchement et gentiment dans les yeux.

« Un simple tuyau, Ernestine, dit-il au moment de se séparer d'elle, mais d'un ton assez sérieux pour qu'elle y prît garde.

– Qu'ai-je bien pu faire encore ? demanda-t-elle avec une moue rieuse.

– Rien... encore. Mais ne commencez pas, si vous voulez vous épargner de graves peines de cœur. Vous n'êtes encore

qu'une enfant de dix-huit ans, et diantrement gentille et aimable. Assez pour faire détourner la tête à n'importe quel homme sur votre passage. Mais Evan Graham n'est pas le premier venu.

– Oh ! je suis capable de me conduire moi-même, répondit-elle dans un bref accès de ressentiment.

– Écoutez-moi quand même. Dans la vie d'une jeune fille arrive un moment où l'abeille d'amour se met à bourdonner bien fort dans sa gentille oreille. Qu'elle ne commette pas l'erreur de s'éprendre du premier venu. Vous n'êtes pas encore entichée d'Evan Graham, mais attention ! Il ne vous est pas destiné, pas plus qu'à une autre jeune fille. C'est un homme d'âge mûr, un vétéran, qui a peut-être oublié sur l'amour, la jeunesse et le romanesque plus de choses que vous n'en pourriez apprendre en une douzaine de vies. Si jamais il se remarie...

– Se remarie ! interrompit Ernestine.

– Mais oui, il est veuf, ma chère, depuis plus de quinze ans.

– Et après ? demanda-t-elle avec un air de défi.

– Simplement ceci, continua Dick d'un ton calme. Il a vécu sa jeunesse et il l'a vécue merveilleusement, et le fait que depuis quinze ans il ne s'est pas remarié signifie...

– Qu'il n'a jamais pu se consoler de sa douleur ? interrompit Ernestine. Mais qui me prouve...

– En d'autres termes, il a fait son apprentissage, reprit tranquillement Dick. Regardez-le bien et vous comprendrez que les occasions ne lui ont pas manqué, que des femmes très belles, des femmes très honnêtes, des femmes mûres l'on défié à la course pour éprouver son souffle et son endurance. Mais, jusqu'ici, elles n'ont pas réussi à l'attraper. Quant aux jeunes filles, vous savez combien il y en a pour un homme comme lui. Réfléchissez-y, et détournez simplement de lui les pensées en-

fouies dans votre cœur ; en ne permettant pas à votre cœur de s'échauffer pour lui, vous lui épargnez pour l'avenir un frisson atrocement douloureux. »

Il lui prit une main, l'attira vers lui, et lui passa autour de l'épaule un bras caressant. Pendant les quelques minutes de silence qui suivirent, Dick se demanda quelles pouvaient être ses pensées.

« Vous savez nous autres, vieux durs à cuire... », commença-t-il d'un ton à moitié conciliant et à moitié rieur.

Mais elle fit un mouvement d'impatience et de dédain, puis s'écria :

« Vous êtes les seuls qui en valiez la peine ! Les jeunes gens sont tous jeunes, et c'est là leur défaut. Pleins de vie et ardents comme des poulains, ils dansent et chantent, mais ne sont pas sérieux. Ils ne sont pas grands. Ils ne sont pas... oh ! ils n'inspirent pas à une jeune fille ce sentiment de prudence, de force éprouvée, de... eh bien, oui, de virilité.

– Je comprends, murmura Dick. Mais n'oubliez pas de regarder le revers de la médaille. Vous autres devez produire des effets analogues aux hommes rassis. Ils vous prennent pour des jouets, des babioles, des êtres délicieux à qui l'on peut enseigner quelques charmantes folies, mais qu'on ne saurait considérer comme camarades, comme égales, comme associées... en tout. La vie est une chose qu'il faut apprendre. Ils l'ont apprise... certains du moins. Mais les jeunes filles comme vous, Ernestine, qu'en savez-vous encore ?

– Dites-moi tout, demanda-t-elle d'un ton brusque et presque tragique, au sujet de ce fol roman de jeunesse, au sujet de cette créature qui était jeune comme lui, voilà quinze ans.

– Quinze ? répondit vivement Dick. Dix-huit ! Ils étaient mariés depuis trois ans quand elle est morte. De fait, rendez-

vous-en compte, ils vivaient ensemble vers l'époque où vous poussiez vos premiers vagissements dans ce monde.

– Oui, oui, continuez. Comment était-elle ?

– C'était une splendide métisse, d'un or bruni ou d'un ton doré, fille d'une reine polynésienne et reine à son tour, et dont le père, Anglais de qualité, sorti d'Oxford, était un véritable savant. Elle s'appelait Nomaré et régnait sur l'île Huahoa. C'était une barbare, mais lui-même était assez jeune pour la dépasser en barbarie. Aucun mobile sordide ne détermina ce mariage. Il n'était pas un aventurier sans le sou. Elle apportait son royaume insulaire et quarante mille sujets. Lui-même amenait dans l'île sa fortune assez considérable. Il construisit un palais comme on n'en avait jamais vu et n'en verra jamais plus dans aucune île des mers du Sud, un palais couleur locale, avec toit de paille, poutres équarries à la main et reliées par des cordes en fibres de coco ; un palais enraciné ou poussé dans l'île, appartenant à l'île, bien que Graham eût fait venir Hopkins de New York pour en tracer les plans. Ils avaient leur yacht royal, constituant par lui-même un véritable palais. Je sais à quoi m'en tenir ; j'ai assisté à de grands festins, mais beaucoup plus tard, après la mort de Nomaré, alors que personne ne savait où était Graham, et qu'un parent collatéral occupait le trône... Je vous ai dit qu'il la dépassait en splendeur barbare. Ils mangeaient dans de la vaisselle d'or. Mais à quoi bon vous en raconter plus long ? Lui n'était qu'un enfant ; elle était à demi anglaise, à demi polynésienne et tout à fait reine, jusqu'au bout des ongles. Ils représentaient la fleur de leurs races. Ce couple d'enfants merveilleux vivait un conte de fée. Et... eh bien, Ernestine, les années se sont écoulées et Evan Graham n'appartient plus à la jeunesse. Il faudrait une femme bien étonnante pour lui faire perdre la tête à présent. En outre, il est pour ainsi dire ruiné, bien qu'il n'ait pas gaspillé sa fortune. Cela provient plutôt de mauvaises affaires.

– Paula lui conviendrait mieux, déclara Ernestine, pensive.

– Vous avez raison, approuva Dick. Paula ou toute autre femme aussi remarquable qu'elle le séduirait mille fois plus que toutes les jeunes et charmantes filles du monde. Nous autres, hommes âgés, avons notre idéal, vous savez.

– Et il faudra que je me contente des blancs-becs, soupira Ernestine.

– Oui, en attendant mieux, dit-il en riant. N'oubliez pas que vous vous épanouissez avec le temps en une superbe femme et ferez des conquêtes auprès desquelles celles d'Evan ne compteront pour rien.

– Mais je serai mariée bien avant, dit-elle en faisant la moue.

– C'est le sort que je vous souhaite, ma chère. Et maintenant, bonne nuit. Vous ne m'en voulez pas ? »

Elle secoua la tête avec un sourire pathétique et lui tendit la joue pour qu'il l'embrassât. Puis elle ajouta au moment où ils se séparaient :

« Je vous promets de ne pas me fâcher si vous voulez me montrer le moyen d'unir ma vie à celle d'un homme mûr comme Graham et vous. »

Dick Forrest, éteignant les lumières au passage, pénétra dans la bibliothèque et en choisissant une demi-douzaine de traités de mécanique et de physique, sourit comme satisfait de lui-même et de son entretien avec sa belle-sœur. Il avait conscience d'avoir parlé à point et pas une minute trop tôt. Mais au milieu de l'escalier dérobé menant à son bureau, il s'arrêta soudain et s'appuya au mur, frappé par l'écho de cette remarque d'Ernestine :

« Paula lui conviendrait mieux ! »

« Bête que je suis ! dit-il en riant. Après douze ans de mariage. »

Il n’y repensa que dans son lit, au moment où il consultait ses baromètres et thermomètres avant de se plonger dans le problème d’électricité qui le tracassait ; alors, en regardant de l’autre côté de la vaste cour l’appartement de sa femme pour voir si elle veillait encore, il entendit de nouveau l’écho de la remarque d’Ernestine. Il congédia cette préoccupation en se traitant encore une fois de « sotte bête », alluma une cigarette et se mit à parcourir d’un œil expert les tables des matières de ses livres, en marquant avec des allumettes les pages indiquées.

CHAPITRE XV

Paula connaissait bien l'emploi du temps de son mari. Sur le dos du carnet toujours posé sur le pupitre mobile à côté de son lit, elle avait griffonné des notes rappelant qu'il prenait son café à six heures ; qu'on pouvait le trouver avec des épreuves ou des livres jusqu'à huit heures quarante-cinq quand il ne faisait pas une promenade à cheval ; qu'il était invisible entre neuf et dix, heure à laquelle il dictait sa correspondance à Blake, ainsi qu'entre dix et onze, lorsqu'il conférait avec ses administrateurs et contremaîtres, pendant que Bonbright, l'aide-secrétaire, sténographiait tout ce que disaient les interlocuteurs dans ces rapides entrevues.

À onze heures, s'il n'y avait pas d'affaires ou de télégrammes inattendus, elle pouvait espérer voir Dick un instant seul, mais toujours occupé. Quand elle passa devant le bureau des secrétaires, le cliquetis d'une machine à écrire l'avertit qu'un obstacle était écarté. Dans la bibliothèque, la vue de M. Bonbright cherchant un livre pour M. Manson, régisseur des bœufs à courtes cornes, l'informa que l'entretien d'une heure entre Dick et ses employés principaux était terminé.

Elle appuya sur le bouton qui faisait tourner une tranche de rayons garnis de livres, et s'engagea sur l'escalier d'acier qui menait au cabinet de travail de Dick.

Au sommet, un dispositif similaire lui permit de s'introduire sans bruit dans la pièce. Une ombre de contrariété passa sur sa figure quand elle reconnut la voix de Jérémie Braxton. Elle s'arrêta, indécise, sans voir ni être vue.

« S'il faut inonder, nous inonderons, disait l'inspecteur de la mine. Cela nous coûtera une somme fabuleuse pour

l'assèchement. Et c'est une honte de noyer ainsi la vieille mine Harvest.

– Mais les livres montrent que depuis un an nous travaillons à perte, déclara Dick. Tous ces misérables nous ont pressurés, depuis Huerta jusqu'au dernier péon. Cela devient trop dur avec ces taxes extraordinaires, ces bandits, ces révolutionnaires et ces fédéraux. Nous pourrions survivre si seulement la fin était en vue, mais nous n'avons aucune garantie que ce désordre ne durera pas encore une douzaine ou une vingtaine d'années.

– Néanmoins, songez donc, noyer la vieille Harvest ! protesta l'inspecteur.

– Et vous, songez à Villa, répliqua Dick avec un rire dont l'amertume n'échappa point à Paula. S'il réussit, il a promis de partager toute la terre entre les péons. Un pas de plus et, logiquement, il s'attaquera aux mines. Combien pensez-vous que nous ayons payé aux constitutionnels depuis ces douze derniers mois ?

– Plus de cent vingt mille dollars, répondit vivement Braxton, sans compter les cinquante mille versés à Torenas avant sa retraite. Il fit faux bond à son armée à Guaymas et s'embarqua pour l'Europe avec l'argent. Je vous ai écrit tout cela.

– Si nous continuons à exploiter la mine, Jérémie, ils ne cesseront de nous pressurer jusqu'à la fin des siècles. Amen ! Je crois que nous ferons mieux de l'inonder. Puisque nous pouvons produire de la richesse plus efficacement que ces garnements-là, montrons-leur que nous sommes à même de la détruire avec la même facilité.

– C'est ce que je leur dis. Et ils répètent en souriant qu'une somme de tant et tant, offerte volontairement sous la pression des circonstances, serait considérée comme très acceptable par les chefs révolutionnaires, autrement dit, par eux-mêmes. Les grands chefs ne touchent jamais un peso sur dix. Je leur montre

ce que nous avons fait. Nous avons donné du travail régulier à cinq mille péons. Les salaires ont monté de dix centavos à cent dix par jour. Je leur ai désigné ces péons qui gagnaient alors cinq pesos. Et toujours ce même sourire et cette même patte-croche, et cette insinuation que nous devrions faire une offrande volontaire à la cause sacrée de la révolution. Bon sens ! Le vieux Diaz était un voleur, mais un voleur respectable. J'ai dit à Arronzo :

« Si nous fermons la mine, cinq mille Mexicains se trouveront sans emploi. Qu'en ferez-vous ? » Arronzo sourit et me répondit du tac au tac : « Ce que nous en ferons ? Nous leur mettrons des fusils entre les mains et nous les ferons marcher pour prendre Mexico. »

Paula crut voir le haussement d'épaules de Dick pendant qu'il répondait :

« L'ennui, c'est qu'il y a là du minerai, et que nous sommes les seuls capables de l'extraire. Les Mexicains ne le peuvent pas ; ils n'ont pas assez de cervelle. Mais ils possèdent des fusils et nous font payer plus que nous ne gagnons. Il n'y a qu'une seule issue pour nous, Jérémie. Sacrifions les bénéfices pendant un an ou deux, congédions les hommes et ne gardons que les machinistes pour pomper.

– C'est ce que j'ai dit à Arronzo, dit Jérémie Braxton d'une voix tonnante.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– Que si nous licenciions les péons, il tiendrait la main à ce que les machinistes fussent également renvoyés, et que la mine pouvait être inondée et aller au diable. Non, il n'a pas employé ce terme-là, mais son sourire voulait dire la même chose. Si je ne m'étais pas retenu, je lui aurais tordu le cou, mais le lendemain un autre patriote botté serait venu dans mon bureau dans l'intention de m'en demander davantage. Arronzo fut donc reçu

comme il convenait, et, pour comble, avant d'aller rejoindre le corps principal autour de Juarez, il laissa ses hommes nous enlever trois cents mules, représentant une valeur de trente mille dollars. Le putois !

– Quel est le chef révolutionnaire dans le district de la mine en ce moment ? demanda Dick dans un de ces revirements annonçant, Paula le savait, qu'il tenait tous les fils de la situation et se préparait à l'action.

– Raoul Bena.

– Quel grade ?

– Colonel... d'une bande d'environ soixante-dix coquins dépenaillés.

– Que faisait-il avant de quitter le travail ?

– Il était gardeur de moutons.

– Très bien. » Dick parlait vite et nettement. « Il vous faut jouer une comédie. Devenez patriote. Retournez là-bas à toute vitesse. Flattez ce Raoul Bena. Il verra clair dans votre jeu, ou il n'est pas Mexicain. Adoucissez-le et dites-lui que vous ferez de lui un général, un second Villa.

– Oui, mais comment ? demanda Jérémie Braxton.

– En le mettant à la tête d'une armée de cinq mille hommes. Congédiez les travailleurs et dites-lui de les enrôler comme volontaires. Nous n'avons rien à craindre, car Huerta est condamné. Dites-lui que vous êtes un vrai patriote. Donnez à chaque homme un fusil. Nous subirons cette dernière extorsion, et ce sera la preuve de votre patriotisme. Promettez à chaque ouvrier qu'on lui rendra son emploi une fois la guerre terminée. Donnez-leur votre bénédiction au départ, ainsi qu'à Raoul Bena. Ne gardez que l'équipe de la pompe. Si, pendant un an ou deux, nos bénéfices sont suspendus, nos pertes le sont également. Et

peut-être après tout ne serons-nous pas obligés d'inonder la vieille mine Harvest. »

Cette solution du problème fit sourire Paula en elle-même, tandis qu'elle redescendait l'escalier en spirale pour gagner le salon de musique. Elle éprouvait un certain abattement dont la situation du groupe Harvest n'était pas cause. Depuis leur mariage, Dick ne cessait d'éprouver des ennuis dans l'exploitation de ces mines mexicaines provenant de l'héritage paternel. Mais l'abattement de Paula provenait du fait qu'elle n'avait pas pu lui souhaiter son bonjour matinal. Il se dissipa à sa rencontre avec Graham, qui, s'étant attardé au piano avec Ware et, la voyant venir, manifestait l'intention de se retirer.

« Ne vous sauvez pas, lui dit-elle. Nous allons travailler jusqu'au lunch, et sérieusement. Restez là et vous assisterez à une séance qui vous encouragera peut-être à entreprendre ce livre dont m'a parlé Dick. »

CHAPITRE XVI

Au lunch, la figure de Dick ne portait pas la moindre trace de ses ennuis au sujet du groupe Harvest, et nul n'aurait pu soupçonner que Jérémie Braxton fût venu lui apporter autre chose que la nouvelle de constants bénéfices. Le départ d'Adolphe Weil par le premier train indiquait que l'affaire dont il était venu entretenir Dick avait été conclue à une heure invraisemblable. Cependant, Graham trouva à table une compagnie plus nombreuse que jamais. Outre une certaine Mme Tully, grosse dame comme il faut, d'un certain âge et portant lunettes, qui intriguait Graham, il vit trois nouveaux arrivants, sur le compte desquels il glana quelques renseignements : M. Gulhuss, vétérinaire d'État ; M. Deacon, un peintre portraitiste évidemment connu sur la côte ; et un certain capitaine Lester, qui dirigeait pour le moment un vapeur postal du Pacifique, mais qui, vingt ans auparavant, avait commandé un navire de Dick et l'avait aidé à apprendre la navigation.

Le repas touchait à sa fin et l'inspecteur de la mine regardait sa montre quand Dick annonça :

« Jérémie, je voudrais vous montrer quelque chose dont je me suis occupé. Nous allons y aller tout de suite ; c'est sur la route de la gare, vous arriverez à temps pour votre train.

– Allons-y tous, suggéra Paula, ce sera pour nous une partie de plaisir. Dick a fait tant de cachotteries à ce sujet que je meurs d'envie de voir la chose moi-même. »

Sur un signe d'approbation de Dick, elle donna l'ordre qu'on lui amenât tout de suite les automobiles et les chevaux de selle.

« Que se passe-t-il ? lui demanda alors Graham.

– Oh ! une des inspirations de Dick. Il cherche toujours du nouveau. Il s'agit d'une invention qui doit révolutionner, jure-t-il, l'exploitation agricole, la petite exploitation tout au moins. J'ai une vague idée de l'appareil, mais je ne l'ai pas encore vu monté. Il est prêt depuis une semaine, néanmoins, il restait encore un câble ou quelques accessoires à ajouter.

– Il y a des millions de dollars à en tirer…, s'il fonctionne, cria Dick en souriant de l'autre côté de la table. Des millions pour les fermiers du monde entier, et peut-être un joli bénéfice pour moi… s'il fonctionne.

– Mais de quoi s'agit-il ? demanda O'Hay. De faire de la musique dans les étables pour que les vaches se prêtent plus docilement à la traite ?

– De permettre au fermier de labourer sa terre assis sous la véranda de sa maison, plaisanta Dick sur le même ton. De fait, il est question d'éliminer du travail intermédiaire entre la productivité du sol et la manipulation des denrées. Mais attendez de voir cela de vos yeux. Gulhuss, je prépare la ruine de mon propre métier, car, si tout marche à souhait, je supprime l'unique cheval de tous les fermiers qui cultivent dix acres de terre d'ici à Jéricho. »

La compagnie, en auto ou à cheval, fut menée à quinze cents mètres au-delà de la laiterie centrale et s'arrêta devant un champ plat et carré, d'une surface de dix acres et entouré de barrières.

« Voici, dit Forrest, le lopin de terre d'un cultivateur seul et sans cheval. Veuillez vous imaginer le fermier assis sous sa véranda. »

Au centre du champ se dressait un solide poteau d'acier d'au moins six mètres de haut, soutenu par des étais placés très bas.

D’un tambour situé au sommet du poteau descendait diagonalement un mince câble de fil de fer dont l’extrémité était attachée au levier de commande d’un petit tracteur à essence, autour duquel s’affairaient deux mécaniciens. Sur l’ordre de Dick, ils mirent le moteur en marche.

« C’est ici la véranda, déclara Dick. Chacun de nous est le fermier de l’avenir, assis à l’ombre et lisant son journal, tandis que la charrue marche sans homme ni cheval. »

Automatiquement, le tambour placé au sommet du poteau enroulait le câble et, à la distance déterminée par le rétrécissement du rayon, le moteur traçait un sillon continu en cercle ou plutôt en spirale de l’extérieur vers le centre du champ.

« Ni cheval, ni conducteur, ni laboureur. Il suffit au fermier de mettre le moteur en marche, s’écria triomphalement Dick, tandis que cet étrange mécanisme retournait la glèbe. Labour, hersage, ameublissement au rouleau, semailles, fumage, culture, moisson, tout se fait du pas de la porte. Et si le fermier peut acheter de l’énergie à une compagnie de force motrice, il ne lui reste plus, à lui ou sa femme, que d’appuyer sur un bouton, puis de reprendre son journal, ou elle sa cuisine.

– En somme, vous n’attendez plus, avant d’arriver à la perfection, qu’à opérer la quadrature du cercle, dit Graham avec admiration.

– Oui, appuya M. Gulhuss. En l’état actuel, ce cercle inscrit dans un carré vous fait perdre une certaine superficie. »

Graham calcula de tête une minute, puis déclara :

« La perte est, en chiffres ronds, de trois acres sur dix.

– C’est vrai reconnut Dick. Mais le fermier doit avoir sa véranda quelque part sur ses dix acres. Et j’entends par véranda sa maison, sa grange, son poulailler et autres dépendances. Qu’il chasse la tradition de son esprit, et au lieu de construire tous ces

bâtiments au centre de ses dix acres, qu'il les répartisse sur les trois acres des quatre coins et qu'il plante sur cette frange ses arbres et arbustes de rapport ou d'agrément. Remarquez bien que cette méthode traditionnelle d'ériger ces constructions au milieu d'un rectangle de dix acres l'oblige à labourer en rectangles brisés autour du centre. »

Gulhuss hocha la tête avec enthousiasme.

« C'est très juste. Et il faut encore déduire l'allée qui mène de la maison à la route. Tout cela gêne beaucoup le labourage et diminue les bénéfices de la culture.

– Je voudrais bien vous voir introduire l'automatisme dans la navigation, remarqua le capitaine Lester.

– Ou dans la peinture des portraits, dit Rita Wainwright en riant et jetant un coup d'œil à M. Deacon.

– Ou dans la critique musicale, remarqua Lute sans jeter aucun coup d'œil à personne, mais avec un à-propos qui fit dire à O'Hay :

– Ou tout simplement dans l'art d'être charmante jeune fille.

– Mais qu'est-ce qui guide le tracteur ? demanda Rita.

– Le tambour sur le poteau. Il est gradué selon les variations du rayon, ce qui a exigé de fameux calculs, je vous prie de croire ; et le câble, en s'enroulant autour et se raccourcissant, attire le tracteur vers le centre.

– On peut présenter beaucoup d'objections à la possibilité de son adoption sur une large échelle, même parmi les petits fermiers », dit Gulhuss.

Dick approuva de la tête.

« Assurément, répondit-il. J'en ai noté et classé plus de quarante. Et j'en ai trouvé tout autant en ce qui concerne la machine elle-même. Si l'invention réussit, il faudra beaucoup de temps pour la perfectionner et la répandre. »

Graham regardait tour à tour les circonvolutions du tracteur et le joli tableau que présentait Paula Forrest sur sa monture. C'était le premier jour qu'elle chevauchait Courbette, la jument de Palomina qu'Hennessy avait entraînée pour elle. Graham souriait dans son approbation secrète. Car Paula, soit qu'elle eût assorti son habit à la jument ou choisi une bête particulièrement appropriée à sa personne, avait parfaitement réussi.

Au lieu d'un costume d'équitation, par ce tiède après-midi, elle portait une légère blouse d'un brun jaunâtre avec un col blanc rabattu. Une jupe courte, taillée comme le bas d'un habit de cheval, lui descendait jusqu'aux genoux ; des genoux jusqu'aux charmantes petites bottines munies d'éperons, ses jambes se moulaient dans une culotte de cheval ; jupe et pantalon étaient en velours de soie fauve, et les gants de peau blanche assortis au col. Elle était nu-tête, les cheveux serrés autour des oreilles et sur la nuque.

La jument était fringante, et un petit souffle d'air soulevait un pan de la jupe, laissant voir un genou étroitement moulé par le pantalon. Graham remarqua la ferme pression de ce genou sur la selle anglaise en peau de porc toute neuve et de couleur correspondant parfaitement à celles du costume et du cheval.

Une panne se produisit dans la magnéto du tracteur et les mécaniciens s'empressèrent de la réparer au milieu du champ en partie labouré. La compagnie, sous la conduite de Paula, laissant Dick à son invention, s'émietta parmi les divers centres d'élevage sur la route conduisant à la piscine. M. Crellin, directeur de la porcherie, leur montra Lady Isleton : la truie, avec sa récente et prodigieuse portée de onze gorets gras, suscita des éloges variés et naïfs, tandis que M. Crellin répétait coup sur

coup, avec conviction : « Et pas un avorton, pas un avorton dans le tas ! » Il leur fit voir d'autres superbes portées de truies, des chevreaux et agneaux nouveau-nés ainsi que des daines et brebis pleines. Aux approches de quatre heures, Donald Ware, qui ne tenait pas à nager, retourna, en automobile à la Grande Maison, et M. Gulhuss resta à parler chevreaux avec M. Mendenhall.

Dick était à la piscine quand la bande arriva. Graham regarda Paula s'équilibrer sur le tremplin supérieur et faire un magnifique plongeon de cygne ; il entendit Bert pousser un cri d'admiration : « Bravo, Annette Kellermann ! » et encore marri du tour qu'on avait voulu lui jouer la veille, il se demandait ce qu'était cette femme merveilleuse, la Petite Dame de la Grande Maison, et comment elle était devenue telle. Tandis qu'il parcourait sous l'eau toute la longueur du bassin, avançant à brasses lentes, regardant le fond, l'idée lui vint qu'il ne savait rien sur son compte. Elle était la femme de Forrest, voilà tout. De sa naissance, de sa façon de vivre, de son passé, il ignorait tout.

Au dire d'Ernestine, Lute et elle-même étaient demi-sœurs de Paula. C'était là, en tout cas, un point de départ. Averti par la visibilité croissante du fond qu'il approchait du bout de la piscine et reconnaissant les jambes de Dick et de Bert enlacées pour une lutte, évidemment, Graham fit demi-tour, toujours sous l'eau, et parcourut encore une demi-douzaine de mètres. Il y avait cette dame Tully que Paula appelait tante Martha. Était-ce vraiment une tante ou la désignait-elle ainsi par courtoisie, comme sœur de la mère de Lute et d'Ernestine ?

Reparu à la surface, il fut invité par les autres à se joindre au jeu du bœuf cerné. Dans cette partie animée, pendant une demi-heure, il eut plus d'une fois l'occasion d'admirer la souplesse et l'agilité de Paula, ainsi que la stratégie déployée dans ses efforts pour s'échapper du cercle. À la conclusion du jeu, hors d'haleine, la bande parcourut à la course toute la longueur

du bassin et alla s'allonger en cercle au soleil, autour de Mme Tully. Paula, toujours en veine d'amusement, se mit à taquiner la bonne dame pour d'impossibles propositions :

« Écoutez, tante Martha, vous n'avez jamais appris à nager, mais ce n'est pas une raison pour prendre une pareille attitude. Moi qui suis une nageuse pour tout de bon, je vous déclare que je puis plonger dans la piscine et rester dix minutes sous l'eau.

– Vous dites des bêtises, mon enfant, déclara Mme Tully, radieuse. Votre père, quand il était jeune, bien plus jeune que vous ma petite, pouvait demeurer sous l'eau plus longtemps que n'importe quel homme : mais son record était de trois minutes quarante secondes, et je sais ce que je dis, car je tenais la montre moi-même quand il gagna son pari contre Harry Selby.

– Oh ! je sais que mon père était un homme dans son temps, répondit crânement Paula. Mais l'époque a changé. Si le pauvre cher homme était encore ici dans toute sa splendeur juvénile, il se noierait en essayant de rester sous l'eau aussi longtemps que moi. Dix minutes ? Naturellement, je peux y rester dix minutes. Et je vais le faire. Tenez la montre, tante Martha, et comptez. Bah ! c'est aussi facile que... que...

– Que de tuer des poissons dans un seau à coups de revolver », suggéra Dick.

Paula monta sur la plate-forme au-dessus du tremplin.

« Commencez à compter quand je serai en l'air, dit-elle.

– Faites un tour et demi sur vous-même », cria Dick.

Elle fit un signe de tête, sourit et simula un effort prodigieux pour remplir ses poumons d'autant d'air que possible. Graham la regardait, enchanté. Plongeur lui-même, il avait rarement vu d'autres femmes que les nageuses de profession essayer de faire un tour et demi sur elles-mêmes en plongeant. Son costume de soie bleue et verte, mouillé, se collait sur ce

corps bien proportionné. Après une aspiration profonde et parfaitement simulée, elle s'élança en l'air et en avant, puis descendit, le corps vertical et raide, les jambes droites, les pieds joints en touchant l'extrême bord du tremplin. Projetée en l'air par celui-ci, elle se replia en boule, fit un tour complet sur elle-même, puis se redressa en parfaite position de plongée et disparut dans l'eau, laissant à peine une ride à la surface.

« Une lame de Tolède aurait fait plus d'éclaboussures, déclara Graham.

– Si seulement je pouvais plonger comme cela ! soupira Ernestine avec admiration. Mais je n'y arriverai jamais. Dick prétend qu'il faut savoir calculer son temps, et c'est pourquoi Paula s'en tire si bien. Elle a la notion du temps.

– Et du laisser-aller, ajouta Graham.

– De l'abandon volontaire, spécifia Dick.

– Du relâchement de l'effort, confirma Graham. Je n'ai jamais vu une professionnelle réussir aussi parfaitement le tour et demi.

– Et j'en suis plus fier qu'elle-même, proclama Dick. Voyez-vous, c'est moi qui le lui ai appris, et j'avoue que la tâche était facile. Elle coordonne ses mouvements presque sans effort. Avec cela, sa volonté et la notion du temps qu'elle possède… eh bien, son premier essai fut plus que satisfaisant.

– Paula est une femme remarquable, dit fièrement Mme Tully, promenant ses regards de sa montre à la surface parfaitement tranquille du bassin. Les femmes ne nagent jamais aussi bien que les hommes. Mais elle le fait… Trois minutes quarante secondes. Elle a battu le record de son père !

– Mais elle ne restera pas sous l'eau cinq minutes, encore moins dix, déclara solennellement Dick. Elle se crèverait les poumons avant. »

Aux quatre minutes, Mme Tully commença à manifester de l'émotion et regarda d'un air inquiet les visages l'un après l'autre. Le capitaine Lester, qui n'était pas dans le secret, se leva tout à coup en jurant et plongea dans la piscine.

« Il est arrivé quelque chose, dit Mme Tully avec un calme forcé. Elle a dû se faire mal en plongeant. Allez la chercher, vous autres, hommes ! »

Mais Graham, Bert et Dick, se rencontrant sous l'eau, se firent de joyeuses grimaces et se serrèrent les mains. Dick leur fit signe de le suivre et les mena à travers les flots assombris jusqu'à la crypte où ils rejoignirent Paula et se mirent à causer et à rire à petit bruit.

« Nous sommes venus voir seulement si tu étais bien en sûreté, expliqua Dick. Maintenant, nous devons nous en aller. Passez devant, Bert, et je suivrai Evan. »

L'un après l'autre, ils descendirent dans l'eau noire et remontèrent à l'air libre. À présent, Mme Tully s'était levée et se tenait au bord du bassin.

« Si je pouvais croire que ceci est un de vos tours, Dick... », dit-elle.

Mais Dick, sans lui prêter la moindre attention, et avec un calme surnaturel, donnait des instructions aux autres assez haut pour qu'elle l'entendît.

« Nous devons procéder avec méthode, camarades. Vous, Bert, et vous, Evan, venez avec moi. Nous allons partir de ce bout, à un mètre cinquante d'intervalle et explorer le fond. Puis nous en ferons autant dans l'autre sens.

– Ne vous fatiguez pas, messieurs, cria-t-elle, en commençant à rire. Quant à toi, Dick, sors tout de suite pour que je te tire les oreilles.

– Prenez garde à elle, mesdemoiselles ! cria Dick. Elle a une attaque de nerfs.

– Pas encore, mais cela va venir, dit-elle en éclatant de rire.

– Du diable s'il y a de quoi rire, madame ! éclata le capitaine Lester en se préparant à replonger.

– Connaissez-vous le truc, tante Martha, réellement et sincèrement ? » demanda Dick quand le vaillant marin eut disparu.

Mme Tully fit oui de la tête.

« Mais continuez le jeu, Dick, vous avez fait une dupe. La mère d'Elsie Coghlan m'avait raconté tout cela l'an dernier à Honolulu. »

Ce fut seulement au bout de onze minutes que la figure souriante de Paula reparut à la surface. Simulant l'épuisement, elle se traîna hors de l'eau et s'affaissa auprès de sa tante. Le capitaine Lester, réellement éreinté, observa attentivement Paula puis se dirigea vers le pilier le plus proche et par trois fois se cogna humblement la tête contre le béton.

« J'ai peur de n'être pas restée dix minutes, dit Paula, mais il ne s'en fallait pas de beaucoup, n'est-ce pas, tante Martha ?

– Vous n'êtes pas restée sous l'eau du tout, répondit Mme Tully, si c'est mon opinion que vous me demandez. Je suis surprise que vous soyez même mouillée... Ça va, ça va, respirez naturellement, petite. Je me souviens qu'au temps où j'étais jeune fille et voyageais dans l'Inde, il y avait une bande de fakirs qui sautaient dans des puits profonds et restaient sous l'eau bien plus longtemps que vous, mon enfant.

– Vous étiez donc au courant ? demanda Paula.

– Mais vous ignoriez que je le savais, répliqua sa tante. Et, par conséquent, votre conduite est criminelle.

Quand je pense qu'une femme de mon âge et avec mon cœur…

– Et avec votre tête dure, cria Paula.

– Pour deux pommes à cidre, je vous calotterais les oreilles !

– Et moi, pour une seule pomme, je vous embrasserais, mouillée comme je suis, riposta Paula en riant. En tout cas, nous avons bien attrapé le capitaine Lester… n'est-ce pas, capitaine ?

– Ne m'adressez pas la parole, murmura d'un air sombre le vaillant marin. Je suis en train de méditer la forme que prendra ma vengeance… Quant à vous, monsieur Dick Forrest, j'hésite devant une alternative, faire sauter votre laiterie ou couper le jarret du Gars de la Montagne. Je ferai peut-être les deux. En attendant, je vais donner des coups de pied à la jument que vous montez, madame. »

Dick, monté sur Hors-la-Loi et Paula sur Courbette, regagnèrent côte à côte la Grande Maison.

« Comment trouvez-vous Graham ? demanda-t-il ?

– Splendide, répondit-elle. C'est un homme dans votre genre, Dick. Il est universel, comme vous. C'est aussi un artiste de premier ordre, et très amusant. Avez-vous remarqué son sourire ? il est irrésistible, cela vous donne envie de sourire avec lui.

– Il porte aussi les marques du temps, remarqua Dick.

– Oui, au coin des yeux, elles apparaissent après qu'il a souri. Ce ne sont pas précisément des marques de fatigue, mais plutôt les vieilles et éternelles questions : Pourquoi ? Dans quel dessein ? À quoi bon ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ? »

À l'arrière de la cavalcade, Ernestine causait avec Graham.

« Dick est insondable, disait-elle. On ne le connaît jamais à fond. C'est un abîme. Je le connais un peu. Paula le connaît beaucoup. Mais bien peu de gens le pénètrent au-dessous de la surface. C'est un véritable philosophe. Il possède la retenue d'un stoïcien ou d'un Anglais, et il sait comme pas un jouer la comédie pour se moquer du monde. »

CHAPITRE XVII

Graham passa la semaine suivante dans le mécontentement et l'inquiétude. Tiraillé entre la conviction qu'il devrait quitter la Grande Maison par le premier train et le désir de voir et revoir Paula, de passer plus de temps en sa compagnie, il ne réussit ni à s'en aller ni à la voir autant qu'au début de sa visite.

Pendant les cinq premiers jours de cette indécision, le jeune violoniste monopolisa presque tout le temps la Petite Dame. Graham se glissa plus d'une fois dans le salon de musique et demeura des heures à les écouter travailler, sans que le duo lui prêtât grande attention. Les deux exécutants oubliaient sa présence, animés et absorbés par leur passion musicale, ou bien, pendant les pauses, s'essuyaient le front et bavardaient gaiement. Aux yeux de Graham, le jeune musicien aimait évidemment Paula d'une ardeur presque pathétique ; mais il se sentait blessé surtout de l'abandon fervent avec lequel elle regardait Ware à la suite de quelque passage particulièrement émouvant. En vain, Graham essayait-il de se dire que ce tribut mental s'adressait uniquement au talent de l'artiste. Il n'en souffrait pas moins en sa qualité d'homme, jusqu'au moment où, n'y pouvant tenir, il s'éclipsait discrètement.

Un jour qu'il entrait par hasard dans le salon au moment où Ware venait d'en sortir après un duo de Schumann, Graham trouva Paula encore assise au piano avec une expression de rêve et de ravissement. Elle lui jeta un regard absent, puis revenant à elle presque machinalement, proféra une ou deux remarques banales et quitta la pièce. Graham, bien que froissé et peiné, essaya d'attribuer cette attitude à une pure rêverie artistique, à l'écho prolongé dans son âme de la musique qu'elle venait de jouer. Néanmoins, il ne put s'empêcher de penser que les femmes étaient de curieuses créatures, toujours disposées aux

abandons de cœur les plus étranges et inconséquents. Fallait-il croire que par la simple vertu de sa musique, cet homme si jeune pût charmer une femme pareille ?

Après le départ de Ware, Paula Forrest se retrancha presque complètement derrière la porte sans bouton de son appartement particulier. Et, au dire des familiers de la maison, cette conduite n'était point exceptionnelle.

« Paula est une femme qui se trouve très bien en compagnie d'elle-même, expliqua Ernestine. Elle s'isole facilement pendant de longues périodes, et alors n'est visible que pour Dick.

– Ce qui n'est guère flatteur pour le reste, dit Graham en souriant.

– Ce qui la rend si avenante chaque fois qu'elle se trouve en compagnie », répliqua Ernestine.

Les allées et venues diminuèrent dans la Grande Maison. Quelques visiteurs, amis ou gens d'affaires, continuèrent à arriver, mais un plus grand nombre s'en allèrent. Grâce au zèle de Oh-Joie et de son personnel chinois, la Grande Maison fonctionnait si parfaitement que le divertissement des invités ne tenait pas grand-place dans les préoccupations des hôtes. Jusqu'à un certain point, les invités se divertissaient eux-mêmes ou entre eux. Dick apparaissait rarement, même pour un instant, avant le lunch. Et Paula, conformément à son programme d'isolement actuel, ne se montrait jamais avant le dîner.

« Une cure de repos, déclara Dick en riant un jour que vers midi, il était venu proposer à Graham un assaut de boxe, de canne ou d'escrime. Et pour vous, ajouta-t-il entre deux reprises, c'est le moment de vous attaquer à votre livre. Je suis un de ceux qui l'attendent avec impatience. J'ai reçu hier une lettre de Havely : il en parle et me demande où vous en êtes. »

En conséquence, Graham, dans sa tour, mit en ordre ses notes et photographies, fit le plan de son œuvre et se plongea dans les premiers chapitres, s'y absorbant à tel point que son intérêt naissant pour Paula aurait peut-être langui s'il ne l'eût rencontrée chaque soir à dîner. Puis, jusqu'au départ d'Ernestine et de Lute pour Santa Barbara, il y eut des baignades dans l'après-midi, des tournées à cheval ou en automobile à travers les pâturages des collines de Miramar ou les hautes prairies des Monts Anselmo. D'autres fois, ils allaient, en compagnie de Dick, visiter ses grandes dragues dans le bassin du Sacramento, ses barrages sur les rivières du Petit Coyote ou de Los Cuatos, ou la colonie des cinq mille acres répartie en lot de vingt acres, où il essayait de faire prospérer deux cent cinquante fermiers avec leurs familles.

Graham savait que Paula sortait parfois pour de longues chevauchées solitaires, et il la surprit une fois en train de descendre de Courbette aux barrières d'attache.

« Ne craignez-vous pas d'abîmer cette jument pour les promenades en compagnie ? » reprocha-t-il.

Paula se mit à rire et secoua la tête.

« En tout cas, moi je m'abîme faute d'une promenade en votre compagnie, déclara-t-il hardiment.

– Il y a Lute, Ernestine, Bert et tous les autres.

– Mais il y a tant de choses que nous pourrions nous dire, insista-t-il, tant de choses... que nous devrions nous dire.

– C'est ce que je crains », répondit-elle tranquillement en accompagnant ses paroles du même regard droit et franc.

Ainsi elle avait peur. Cette pensée l'enflamma, mais la riposte ne lui vint pas assez vite pour prévenir le rire froid et provocateur qu'elle lança en se détournant pour rentrer.

La compagnie de la Grande Maison continuait à se dissoudre. Mme Tully, la tante de Paula, était partie au bout de quelques jours, au grand désappointement de Graham, qui espérait apprendre d'elle bien des choses. Il était vaguement question de son retour pour un séjour plus prolongé ; mais, à peine revenue d'Europe, elle annonça qu'elle devait accomplir une tournée de visites officielles avant de commencer ses visites d'agrément.

Après le départ de Lute et d'Ernestine pour Santa Barbara, Bert Wainwright et sa sœur se souvinrent de leur maison depuis longtemps négligée à Sacramento. Un couple de peintres, amis de Paula, arrivèrent le même jour. Mais ils ne se montrèrent guère, car ils passaient d'interminables journées dans la montagne avec un cabriolet et un cocher, ou fumaient de longues pipes dans la salle des trophées de chasse.

La vie facile et libre de la Grande Maison se poursuivait sans grincements. Dick travaillait de son côté, Graham du sien, et Paula se maintenait dans son isolement. Les sages du bois des Madroños s'attardaient à des dîners interminables et à des soirées verbeuses, excepté quand Paula leur jouait du piano. Des visiteurs en automobiles, venant de Sacramento, Wickenberg et autres villes de la vallée, continuaient d'arriver à l'improviste, sans jamais faire perdre la tête à Oh-Joie et ses subordonnés. Graham les vit une fois, vingt minutes après avoir été avertis, servir un dîner irréprochable à une vingtaine de convives inattendus. Il y eut même des soirées, rares d'ailleurs, où Dick et Graham dînaient seuls avec Paula puis causaient entre eux pendant une heure avant d'aller se coucher, tandis qu'elle se jouait à elle-même une douce musique ou se retirait avant eux.

Mais certain soir de clair de lune où les Watson, les Mason et les Wombold affluèrent en nombre, Graham se trouva à l'écart de tous les quatuors assis autour des tables de bridge. Paula était au piano. En approchant, il décela dans ses yeux une vive expression de plaisir qui s'évanouit aussitôt. Elle esquissa

pour se lever un léger mouvement qui n'échappa point à Graham, non plus que cette tranquille maîtrise d'elle-même qui l'avait retenue sur le tabouret.

Elle redevint tout de suite ce qu'elle avait toujours été, bien qu'il l'eût assez peu vue, songeait-il en lui disant tout ce qui lui passait par la tête et en cherchant pour elle les cahiers de musique. Elle essaya avec lui plusieurs duos ; il sut contenir sa voix de baryton pour ne pas couvrir le soprano un peu faible de Paula, avec un tel succès que des bis fusèrent des tables de bridge.

« Oui, je meurs d'envie de parcourir le monde de nouveau avec Dick, déclara-t-elle pendant une pause. Si seulement nous pouvions partir demain ! Mais Dick n'est pas encore prêt. Il est absorbé dans trop d'expériences et d'aventures sur ce ranch. »

Elle poussa un soupir et fit voltiger ses doigts sur le clavier.

« Oh ! Si je pouvais seulement m'en aller... à Tombouctou, Mokpo ou Jéricho !

– Vous n'allez pas me dire que vous êtes allée à Mokpo ? » demanda Graham en riant.

Elle fit un signe affirmatif :

« Croix de bois, croix de fer, si je mens, que j'aille en enfer ! J'y suis allée avec Dick sur le *All-Away*, voilà longtemps. Je pourrais presque dire que nous avons passé notre lune de miel à Mokpo. »

Graham, tout en échangeant des réminiscences avec elle, se creusait la cervelle pour se demander si elle faisait exprès de parler constamment de son mari.

« Je suppose que vous avez trouvé ici votre véritable paradis ? demanda-t-il.

– Certainement, certainement, répondit-elle avec une véhémence un peu exagérée. Mais je ne sais ce qui m'est arrivé ces

temps derniers, j'éprouvais le besoin de me lever et de m'éloigner. C'est le printemps qui me travaille, sans doute, les dieux rouges et leur médecine. Si seulement Dick ne s'obstinait pas à se fatiguer le cerveau et à s'empêtrer dans une foule de projets ! Savez-vous, depuis tant d'années que nous sommes mariés, ma seule rivale sérieuse a été cette propriété. Elle fut son premier amour, et il lui reste très fidèle. Il l'avait conçue et mise en train avant même de me rencontrer ou de connaître mon existence...

– Tenez, essayons cela ensemble, dit brusquement Graham en plaçant un cahier de musique sur le pupitre.

– Oh ! mais, c'est *La Piste du Romanichel*. Cela ne fera qu'empirer mon humeur. »

Et elle se mit à fredonner :

Sur les chemins de croix des Romains errants
Je te suis vers des mers où des soleils se couchent,
Où se croisent des feux de jonques, de sampans,
Où l'Occident et l'Orient se touchent.

Elle s'interrompit pour remarquer :

« Ne trouvez-vous pas bizarres ces chemins de croix de Tziganes ?

– C'est la traduction d'un mot de leur langue.

– Il s'agit de petites croix en branchettes entrelacées de diverses façons et que les Bohémiens déposent sur la route : mais les deux branches doivent toujours être de bois différents, chêne et sapin, manzanita et madroño, etc.... Cela constitue un code de reconnaissance entre amants ou camarades de Bohême. »

Et à son tour il fredonna :

Nous foulerons la terre après les flots amers.
Le fanal de ma tente aussi change de place.

Et, dût-il parcourir tout le monde à l'envers,
Ton amant saura retrouver ta trace.

Elle fit signe qu'elle comprenait, ses regards troubles s'égarèrent un instant vers les joueurs de cartes ; puis, s'apercevant de son absence momentanée, elle dit vivement :

« Dieu sait qu'il y a en nous beaucoup du Romanichel. Pour mon compte, j'en ai plus que ma part. En dépit de ses tendances bucoliques, Dick est né Bohémien. Et d'après ce qu'il m'a dit de vous, vous l'êtes encore plus que lui.

– Après tout, le Blanc est le vrai Gypsy, le roi des Romanichels, avança Graham. Il s'est aventuré plus loin, plus follement et avec moins de bagage qu'aucun Tzigane. Le Bohémien n'a fait que suivre ses pas, sans jamais lui tracer sa voie. Eh bien, essayons ! »

En chantant les folles paroles sur un rythme d'insouciante gaieté, il la contemplait avec admiration, étonné d'elle et de lui-même. Sa place à lui n'était pas à côté de cette femme, sous le toit de son mari. Il aurait dû partir depuis plusieurs jours, et néanmoins il demeurait là. Après tant d'années, il apprenait enfin à se connaître. C'était un enchantement, une imprudence. Il aurait dû s'arracher de là tout de suite. Il se demanda s'il s'amollissait au cours des ans, ou si la démence actuelle était plus profonde qu'aucune de celles qu'il avait éprouvées auparavant. Cela constituait un viol de sa nature intime, une profanation de principes si chers, si jalousement gardés dans sa vie secrète, qu'ils n'avaient jamais subi jusqu'alors le moindre froissement.

« C'est une magicienne, et sa voix n'est pas le charme le moins périlleux de sa sorcellerie », pensa-t-il tandis que cette voix si riche et si personnelle chantait et vibrait à son oreille. Et il comprit, à n'en point douter, qu'elle-même éprouvait un peu de cette folie qu'il se reprochait ; elle sentait, comme lui, qu'un homme et une femme venaient de se rencontrer. Ils vibraient à

leur propre chant, ils vibraient à l'unisson ; ils mirent dans leur voix une ardeur inconsciente en lançant la dernière strophe :

La nuée est à l'aigle et la plaine à l'élan,
Et le cœur de la femme est au cœur de l'amant
Le matin nous attend à l'autre bout du monde,
Roulons sous nos pieds la machine ronde !

Il la considéra au moment où expiraient les dernières notes. Mais elle demeura un instant tranquille, les yeux baissés sur les touches. Et le visage qui se retourna vers lui était celui de la Petite Dame de la Grande Maison, la bouche souriant avec malice et les yeux pleins d'espièglerie.

« Allons trouver Dick, proposa-t-elle. Il est en train de perdre. Je ne l'ai jamais vu s'emballer au jeu de cartes, mais il devient ridiculement morose à la suite d'une série de déveines. Et il adore le jeu. C'est une de ses manières de se reposer. Cela lui fait du bien. Une ou deux fois l'an, il s'assied à une belle partie de poker et, si l'on supprime la limite des enjeux, il joue jusqu'au matin. »

CHAPITRE XVIII

Presque aussitôt après cette soirée de *La Piste du Romanichel*, Paula sortit de son isolement et Graham, dans sa tour, trouva dur de persister dans son travail pendant les matinées où il l'entendait chanter dans son appartement, rire et gronder les chiens dans la grande cour ou pianoter pendant des heures dans la lointaine salle de musique. Cependant, Graham, prenant modèle sur Dick, consacrait ses matinées à l'ouvrage et rencontrait rarement Paula avant le lunch.

Elle se déclara guérie de son accès d'insomnie et prête à toutes les excursions ou parties de plaisir que pourrait suggérer Dick. En outre, elle menaça, au cas où celui-ci se déroberait personnellement à ces divertissements, de remplir la maison d'invités et de lui apprendre ce que c'était que la gaieté. À ce moment, sa tante Martha, Mme Tully, revint passer quelques jours, et Paula se remit à conduire Duddy et Fuddy, attelés au cabriolet ; Duddy et Fuddy étaient bons trotteurs, mais Mme Tully, malgré son âge et son poids, bannissait toute crainte quand Paula tenait les rênes.

Mme Tully disait à Graham :

« C'est là une concession que je ne ferais à aucune autre femme que Paula. Elle est née avec la connaissance des chevaux. Elle possède la manière. Toute petite, elle raffolait de l'équitation à tel point que je me demandais si elle ne deviendrait pas écuyère de cirque. »

Graham apprit, en causant avec la tante, beaucoup d'autres choses sur le compte de Paula et de son père, Philip Desten, dont Mme Tully ne se lassait jamais de parler. Le frère de celle-ci, son aîné de bien des années, avait été le Prince Charmant de

son enfance. Il avait des façons d'agir si magnifiques, si royales, que les gens du commun le taxaient d'un peu de folie. Il commettait continuellement les actes les plus extravagants et les plus chevaleresques. Ce trait de caractère lui avait permis de gagner plusieurs fortunes et de les perdre avec une égale facilité dans la grande aventure de l'or en 1849. Bien que descendant d'une famille de la Nouvelle Angleterre, il avait eu pour arrière-grand-père un Français qui, à la suite d'un naufrage, avait abordé en dérive parmi les fermiers de la côte du Maine.

« Et une fois, une seule fois dans chaque génération, reparaît ce Français », affirma Mme Tully à Graham. « Il reparut en son temps dans Philip, et il reparut en Paula au cours de sa génération. Bien que Lute et Ernestine soient ses demi-sœurs, personne ne voudrait croire qu'elles possèdent une goutte du même sang. Voilà pourquoi Paula, au lieu de devenir écuyère, alla faire un tour en France. C'était l'antique Desten qui l'y attirait. »

Graham apprit pas mal de choses au sujet de cette aventure en France. Philip Desten avait eu la veine de mourir au moment où la roue de sa fortune lui jouait un mauvais tour. Ses sœurs n'eurent pas grand-peine à mener Ernestine et Lute ; mais Paula, dont le gouvernement était échu à Mme Tully, constituait un problème… à cause de ce Français.

« Oh ! elle tient beaucoup de la Nouvelle Angleterre, insistait Mme Tully. C'est la plus ferme des femmes quand il s'agit d'honneur et de droiture : on peut compter sur elle en toute confiance. Dans son enfance, elle ne pouvait se résoudre à mentir, excepté pour sauver les autres ; dans ce dernier cas, toute son ancestralité de la Nouvelle Angleterre s'évanouissait et elle mentait aussi magnifiquement que son père l'avait fait avant elle. Il possédait les mêmes manières charmantes, la même audace, le même rire facile, la même vivacité. Mais ce qui est chez elle vivacité et enjouement était chez lui pure civilité. Il s'attirait

toujours l'amitié des hommes, ou alors leur inimitié la plus acharnée.

« Personne ne restait indifférent à son passage ; son contact engendrait l'amour ou la haine. Sur ce point, Paula diffère, parce qu'elle est femme, je crois, et ne possède pas cette prérogative masculine de renverser les ailes de moulins à vent.

« Elle n'a, que je sache, aucun ennemi au monde. Toutes les femmes l'aiment, sauf peut-être les mauvaises chattes qui lui envient son gentil mari. »

Graham écoutait, quand, par la fenêtre ouverte, le chant de Paula lui parvint de quelque part sous les longues arcades, et il décela dans sa voix une vibration particulière dont le souvenir devait le hanter par la suite. Elle éclata de rire, et la figure de Mme Tully s'éclaira.

« Voilà le rire de Philip Desten, dit-elle en hochant la tête, et de toutes les aïeules françaises de ce Français qui aborda à Penobscot, grossièrement vêtu, et fut admis à la congrégation. Avez-vous remarqué que le rire de Paula provoque toujours l'attention et l'hilarité d'autrui ? Celui de Philip produisait le même effet. »

Paula avait toujours aimé passionnément la musique, la peinture et le dessin. Toute petite, on pouvait la suivre à la trace grâce aux figures qu'elle laissait derrière elle, dessinées sur des bouts de papier, gravées sur des morceaux de bois ou modelées dans le sable humide.

« Elle aimait tous les êtres et ils le lui rendaient.

Jamais les animaux ne lui firent peur ; pourtant, elle restait frappée devant eux, non de crainte, mais d'admiration. Son instinctive adoration des héros s'adressait à la beauté des formes aussi bien qu'à la valeur des actes. Et jamais elle ne pourra se défendre de cette admiration pour ce qu'elle aime, qu'il s'agisse

d’un piano à queue ou d’un tableau, d’une belle jument ou d’un coin de paysage.

« Paula, ayant voulu créer elle-même de la beauté, s’était trouvée fort embarrassée entre la musique et la peinture. En plein travail, sous la direction des meilleurs musiciens de Boston, elle ne pouvait s’empêcher de revenir à la peinture ; puis, abandonnant pupitre et chevalet, elle se laissait séduire par le modelage.

« Ainsi, tourmentée par l’amour du mieux, l’âme et le cœur débordants de beauté, elle grandit dans l’inquiétude et l’indécision, se demandant quel était le meilleur talent et si elle possédait des aptitudes pour aucun. Je lui suggérai l’idée de se reposer de tout travail et l’emmenai en voyage pendant un an. Et, chose à laquelle je me serais le moins attendue, elle acquit un réel talent pour la danse.

« Néanmoins, elle revint à sa musique et à sa peinture. Non, elle n’était pas volage. L’ennui, c’est qu’elle avait du talent de trop... trop de talent...

– Du talent pour trop de choses, suggéra Graham.

– C’est bien cela, dit Mme Tully. Mais du talent au génie il y a une grande distance, et après tant d’années, au péril de ma vie, je ne saurais dire si l’enfant portait en elle la moindre trace de génie. Elle n’a certainement accompli aucun prodige dans les sentiers de son choix.

– Excepté de rester elle-même, ajouta Dick.

– Ce qui constitue la grande affaire après tout, approuva Mme Tully avec un sourire d’enthousiasme. C’est une femme splendide, peu ordinaire, pas du tout gâtée et très naturelle. Et, après tout, à quoi se résument toutes les choses qu’on apprend à faire ? Je donnerais plus pour une des folles escapades de Paula, – oh ! j’ai entendu parler de sa baignade sur le grand étalon – que pour tous ses tableaux s’ils étaient des chefs-d’œuvre. Mais

au début, je la trouvais difficile à comprendre. Dick l'appelle souvent « la fillette qui n'a jamais grandi ». Mais je vous prie de croire qu'elle peut prendre ses grands airs quand elle veut. Je dirais volontiers que c'est « la fillette la plus mûre que j'aie jamais vue ». La rencontre de Dick fut ce qui pouvait lui arriver de meilleur. Alors elle parut se trouver elle-même pour la première fois. Voici comment la chose arriva. »

Mme Tully esquissa à grands traits leur année de voyage en Europe, raconta comment Paula, à Paris, avait repris goût à la peinture et finalement conclu que le succès ne pouvait être conquis que de haute lutte et qu'elle se trouvait désavantagée par l'argent de sa tante.

« Et elle n'en fit qu'à sa tête, soupira Mme Tully. Elle me renvoya bel et bien en Amérique, ne voulut accepter qu'une maigre pension et alla s'établir dans le Quartier Latin, en popote avec deux jeunes Américaines. Et alors elle rencontra Dick, l'homme rare. Vous ne devineriez pas ce qu'il faisait alors. Il tenait un cabaret ; oh ! pas une de nos buvettes modernes, mais un vrai cabaret d'étudiants bon teint. C'était très choisi : une bande de toqués. Voyez-vous, il revenait de ses folles aventures à l'autre bout du monde et voulait, selon son expression, causer un peu de la vie au lieu de la vivre.

« Paula m'y mena une fois. Ils étaient fiancés… depuis la veille ; il était venu me faire visite. J'avais connu Richard Forrest le Veinard, et entendu beaucoup parler de son fils. Au point de vue mondain, Paula ne pouvait contracter un plus beau mariage. Un vrai roman. Elle l'avait vu conduire l'Université de Californie à la victoire sur celle de Stanford, et reçu pour la première fois dans l'atelier qu'elle partageait avec les deux jeunes filles. Elle ne savait pas si Dick était archi-millionnaire où s'il tenait un cabaret pour vivre, et ne s'en souciait pas le moins du monde. Elle suivait toujours son cœur. Imaginez-vous la situation : Dick l'imprenable et Paula qui ignorait la coquetterie. Ils avaient dû tomber tout de suite dans les bras l'un de l'autre, car

tout fut réglé en moins d'une semaine, et Dick vint me voir, comme si ma décision pouvait peser dans la balance.

« Mais revenons au cabaret de Dick. C'était le cabaret des philosophes, une misérable petite salle dans une cave, au cœur du Quartier Latin, meublée d'une seule table. Imaginez-vous une pareille boîte ! Mais quelle table ! Une grande table ronde en bois blanc, sans la moindre toile cirée, tachée par les nombreux verres que faisaient déborder les coups de poing des philosophes, qui pouvaient s'y attabler à trente. Les femmes n'étaient pas admises. Une exception fut faite pour Paula et moi.

« Vous avez rencontré ici Aaron Hancock. C'était un des philosophes, et aujourd'hui encore il se vante de devoir à Dick une plus forte note que ne lui en a jamais payée aucun de ses clients. Et là se réunissaient tous ces jeunes fous de penseurs pour causer philosophie dans toutes les langues de l'Europe avec accompagnement de coups de poing sur la table. Dick a toujours eu un faible pour les philosophes.

« Mais Paula vint troubler cette petite aventure. À peine furent-ils mariés que Dick équipa sa goélette, la *All-Away*, et l'heureux couple passa sa lune de miel entre Bordeaux et Hong-Kong.

– Et le cabaret fut fermé, remarqua Graham, et les philosophes n'eurent plus d'abri où discuter. »

Mme Tully rit de bon cœur et secoua la tête.

« Il assigna un revenu à l'établissement, dit-elle en se tenant les côtes. Il le dota partiellement ou quelque chose comme cela, je ne sais au juste. Et moins d'un mois après, la police opéra une descente dans le local devenu un club d'anarchistes. »

Malgré les renseignements acquis sur les multiples intérêts et talents de Paula, Graham fut surpris un jour de la trouver

toute seule dans l'encoignure d'une fenêtre et complètement absorbée dans la confection d'une superbe broderie.

« J'aime cela, expliqua-t-elle. Les broderies à la main des magasins les plus dispendieux ne me disent rien en comparaison de mes travaux à l'aiguille d'après mes propres dessins. Dick se tracassait de me voir coudre. Il en tient pour l'efficacité, vous savez, pour l'élimination des efforts inutiles. Il estimait que c'était une perte de temps et disait que des paysannes accompliraient mon travail pour presque rien. Mais j'ai réussi à lui faire admettre mon point de vue.

« C'est comme la musique composée par soi-même. Naturellement, je puis acheter de meilleure musique que celle que j'improvise. Mais s'asseoir devant l'instrument et évoquer mes propres idées musicales de ma propre cervelle et sous mes propres doigts, voilà une satisfaction entièrement différente et encore plus agréable. Il en va de même toutes les fois qu'on essaie de rivaliser avec l'exécution de quelque artiste ou d'infuser dans l'œuvre d'autrui son interprétation personnelle. C'est un talent qui vous remplit l'âme de joie.

« Voyez ces lis brodés au bord de ce volant, il n'y a rien de tel au monde. L'idée est mienne, entièrement à moi, et c'est un véritable délice que de lui donner forme et substance. Je trouverais dans les boutiques de meilleures idées et de plus beau travail ; mais ceci est tout différent : c'est à moi ; je l'ai imaginé et réalisé moi-même. Et qui viendra dire que la broderie n'est pas un art ? »

Elle se tut, et le rire, dans ses yeux, semblait insister sur la question.

« Et qui viendra prétendre, confirma Graham, que la parure des jolies femmes n'est pas le plus beau et le plus agréable de tous les arts ?

– Je me sens intimidée devant une bonne modiste, dit-elle. Ces femmes-là sont vraiment artistes, et leur art occupe une place importante dans l'économie mondiale, comme s'exprimerait Dick. »

Une autre fois, Graham, entrant dans la bibliothèque pour chercher des renseignements sur les Andes, y trouva Paula, gracieusement mais exagérément, penchée sur la grande table vers une feuille de papier blanc, flanquée d'énormes livres d'architecture et occupée à tracer le plan d'une maison en troncs d'arbres pour le confort des sages du bois des Madroños.

Trente-huit ans ! C'était impossible. Elle ressemblait à une gamine, les joues animées et penchée sur sa tâche d'écolière. Il se rappela la remarque de Mme Tully affirmant que Paula était la fillette la plus mûre qu'elle eût jamais connue.

Il n'en revenait pas. Était-ce bien la même personne qui, aux barrières d'attache sous les chênes, avait tranché en deux phrases brèves une situation embarrassante ? « Je le crains », avait-elle dit. Que craignait-elle ? Avait-elle parlé à l'étourdie, sans y attacher d'importance ? Pourtant, c'était bien elle aussi qui s'animait et vibrait avec lui pendant qu'ils chantaient *La Piste du Romanichel*. De cela du moins il était certain. Et cependant, ne l'avait-il pas vue s'échauffer et s'enthousiasmer pour la façon de jouer de Donald Ware ? Mais sur ce point sa personnalité s'accusa : il songea qu'avec Donald Ware c'était tout autre chose. Et cette pensée le fit sourire à lui-même et de lui-même.

« Qu'est-ce qui vous amuse ? demandait Paula. Certes, je ne suis pas un architecte. Mais je vous défie de loger sept philosophes conformément aux stipulations absurdes imposées par Dick. »

Revenu dans sa tour où s'étalaient sur la table, non ouverts, des livres traitant des Andes, Graham méditait en se mordant la lèvre. Cette femme n'était pas une femme : c'était une enfant

pure et simple. À moins, – il hésita devant cette pensée – que ce naturel ne fût affecté. Femme du monde, elle connaissait le monde : elle était très sage. Chaque regard de ses yeux gris donnait une impression d'équilibre et de puissance. Voilà ce que c'était : de la force ! Il se rappelait ce premier soir où elle lui avait fait l'effet d'une lame d'acier, minuscule comme un bijou.

En vain, tourna-t-il les pages de ses livres pour chercher des renseignements et essaya-t-il de poursuivre son chapitre ; aucun mot ne coula de sa plume. En proie à une inquiète nervosité, il saisit un indicateur et se plongea dans les horaires de trains, puis, changeant d'avis, se mit en communication téléphonique avec les écuries et demanda qu'on lui sellât Altadena.

Une superbe matinée du début de l'été californien. Aucun souffle n'éventait les prairies somnolentes, d'où s'élevaient des appels de cailles et des chants d'alouettes. L'air était chargé de parfum des lilas entre lesquels trottait Graham, qui entendait le hennissement guttural du Gars de la Montagne et la réplique argentine de la Princesse Fotherington.

Graham se demandait ce qu'il faisait sur le dos du cheval de Dick Forrest. Que n'était-il en ce moment à la gare pour attraper le premier train dont il avait pris note sur l'horaire ? Il se reprochait avec amertume cette faiblesse de décision. Mais il s'enflamma à la pensée qu'il n'avait qu'une vie à vivre et qu'il n'existait pour lui qu'une femme au monde.

Il retint son cheval pour laisser passer un troupeau de chèvres angoras, composé de plusieurs centaines de bêtes et conduit très lentement par un berger basque, car chaque chèvre était accompagnée d'un chevreau. Dans le paddock, il vit de nombreuses juments avec de tout jeunes poulains ; plus loin, averti à temps, il dut se réfugier dans un chemin de traverse pour éviter la ruée d'une trentaine de jeunes étalons que leurs gardiens poussaient vers une autre partie du ranch ; leur excitation se communiquait à la ronde et l'air était rempli de hennissements et de cris, tandis que le Gars de la Montagne, hors de

lui à la vue et au bruit de tant de rivaux, parcourait rageusement son paddock d'un bout à l'autre et proclamait à coups de trompette répétés sa conviction d'être le plus fort et le plus beau cheval du monde.

Dick Forrest apparut au bout du chemin, la figure épanouie devant cette tempête de cris, et monté sur Hors-la-Loi qui se pavanait et marchait de trois-quarts.

« Fécondité, Fécondité ! » cria-t-il en arrêtant sa monture, si toutefois on peut appeler arrêt la danse sur place de cette jument alezan clair trépidante et couverte d'écume, qui essayait vicieusement de mordre tour à tour la jambe de son cavalier et celle de Graham, puis frappait alternativement la terre et l'air d'un sabot de devant ou de derrière.

« Ces poulains ont certainement mis hors de lui le Gars de la Montagne, remarqua Dick en riant. Écoutez sa chanson : « Je suis Éros. Je frappe du sabot le flanc des collines. J'emplis de mes cris les vastes vallées. Dans les tranquilles pâturages, les juments m'entendent et frissonnent ; car elles me connaissent. L'herbe pousse et foisonne, la terre s'engraisse de plus en plus et les arbres regorgent de sève. Voici le printemps : il est à moi ; je suis le roi de ce domaine printanier. Les juments se souviennent de ma voix. Elles me connaissent d'avance, leur mères m'ayant connu avant elles. Écoutez-moi ! Je suis Éros. Mes sabots retentissent sur les collines, et les vastes vallées annoncent ma venue en résonnant à mon approche. »

CHAPITRE XIX

Après le départ de Mme Tully, Paula, fidèle à sa menace, fit maison pleine. Elle semblait se rappeler tous ceux qui attendaient une invitation ; la limousine en correspondance avec la gare située à douze kilomètres de distance était rarement vide à l'aller et au retour. On vit de nouveaux artistes, chanteurs et musiciens, de nouvelles troupes de jeunes filles et leur inévitable suite de jeunes gens, tandis que les mamans, tantes et chaperons encombraient les routes menant à la Grande Maison et remplissaient deux vastes limousines lors des parties de campagne.

Graham se demanda si cette cohue n'était pas voulue et préméditée par Paula. Quant à lui, abandonnant définitivement son livre, il prit part aux baignades des jeunes athlètes avant le déjeuner, aux chevauchées matinales à travers le ranch et à tous les amusements organisés à l'intérieur et à l'extérieur.

On se couchait tard et se levait tôt. Un soir, Dick, fidèle pourtant à ses habitudes et rarement visible à ses invités avant midi, passa la nuit à jouer au poker dans la salle des trophées de chasse. Graham en avait fait autant, et il se sentit bien récompensé lorsque, à l'aurore, les joueurs reçurent la visite inattendue de Paula, qui venait elle-même, disait-elle, de passer une nuit blanche, bien que la fraîcheur de son teint ne portât aucune trace de fatigue. Graham dut surveiller ses regards pour ne pas les porter trop fréquemment sur elle tandis qu'elle mêlait des boissons dorées et effervescentes pour réconforter les joueurs aux yeux ternes et las. Puis elle inaugura la tournée de cocktail au champagne qui marquait la fin du jeu et les envoya prendre un bain froid dans la piscine avant le déjeuner et les travaux ou plaisirs du jour.

Quelques jours après, par une tiède matinée, sous les fraîches arcades de la grande cour, un groupe de quatre ou cinq personnes, Paula entre autres, se forma par hasard autour de Graham en train de lire. Au bout de quelque temps, il reprit sa revue et s'y absorba si profondément qu'il oublia son entourage jusqu'à ce qu'une sensation de silence lui fit lever les yeux. Tous les autres étaient partis, sauf Paula, et il les entendait rire de l'autre côté de la cour. Mais Paula ! Il surprit l'expression de sa figure et de ses yeux. Ce regard, fixé sur lui, contenait du doute, des conjectures, presque de la crainte ; dans ce rapide instant, il put remarquer sa profondeur et son intensité, et le compara mentalement au regard de quelqu'un devant qui le livre du destin vient de s'entrouvrir. Les paupières de la jeune femme battirent et s'abaissèrent ; ses joues se colorèrent d'une rougeur perceptible ; deux fois elle remua les lèvres, sur le point de parler ; mais, surprise si nettement sur le fait, elle ne put formuler aucune phrase. Graham la sauva de cette pénible situation en disant du ton le plus naturel :

« Vous savez, je viens de lire l'article élogieux de M. de Vries sur l'œuvre de Luter Burbank, et il me semble que Dick est au monde animal domestique ce que Burbank est au monde végétal domestique. Vous êtes ici des faiseurs de vie : vous pétrissez la matière en nouvelles formes d'utilité et de beauté. »

Paula, qui s'était maintenant reprise, accepta le compliment en riant.

« Pour moi, continua Graham d'un air sérieux et aisé, en voyant vos succès, je ne puis m'empêcher de penser que j'ai gâché ma vie. Pourquoi ne me suis-je pas mis à l'œuvre de création ? Je vous envie terriblement tous deux.

– Nous sommes responsables de la naissance d'une effrayante quantité de créatures, répondit-elle. Ce sentiment de responsabilité est accablant quand on y pense.

– Ce ranch est certainement empreint du caractère de la fécondité, dit Graham en souriant. Je n'ai jamais subi pareille impression de floraison et fructification de la vie. Tout ici croît et multiplie...

– Oh ! s'écria Paula sous l'impulsion d'une pensée soudaine. Un de ces jours, je vous ferai voir mes poissons rouges ! Je les élève, oui, et au point de vue commercial. Je fournis les espèces les plus rares aux marchands de San Francisco, et j'en embarque même pour New York. Bien mieux, je réalise des bénéfices positifs. Les livres de Dick en font foi, et Dick est le plus rigide des comptables. Il n'y a pas dans le domaine un marteau qui ne soit inventorié, ni un clou de fer à cheval. C'est pourquoi il a tant de comptables. Croiriez-vous qu'en calculant les moindres dépenses, y compris la perte de temps moyenne pour les animaux boiteux ou atteints de coliques, et après des additions de colonnes interminables, il a évalué à un millième près le prix de revient de l'heure de travail d'un cheval de trait ?

– Mais revenons à vos poissons rouges, suggéra Graham, agacé de l'entendre parler continuellement de son mari.

– Eh bien ! Dick fait faire aux comptables des calculs de ce genre au sujet de mes poissons rouges. Il porte à mon débit chaque heure de main-d'œuvre agricole ou domestique que j'emploie pour les soigner, sans oublier les timbres et le papier à lettres. Il va jusqu'à me retenir des intérêts sur le matériel. Il m'oblige même à payer l'eau comme font les compagnies urbaines aux ménagères. Et malgré tout je ramasse en moyenne dix pour cent de bénéfice, et j'ai récolté jusqu'à trente pour cent. Mais Dick prétend que si je déduisais le salaire de surveillance – et c'est moi qui surveille, bien entendu – je m'apercevrais que je suis très mal payée ou même que je travaille à perte et que sur mon bénéfice net je ne pourrais pas payer un surveillant aussi capable. Néanmoins, c'est de cette façon que Dick réussit dans ses entreprises. À moins qu'il ne s'agisse de pures expériences, il

n'entreprend jamais rien sans savoir ce qu'il fait précisément et dans les moindres détails.

– Il est sûr de lui-même, observa Graham.

– Je n'ai jamais vu d'homme plus sûr de lui-même, répondit ardemment Paula, ni d'homme à moitié aussi autorisé à l'être. Je le connais. C'est un homme génial, mais seulement au sens le plus paradoxal du terme. Il est génial parce qu'il est si normal et bien équilibré qu'il n'y a pas chez lui le moindre atome de génie. De pareils hommes sont plus rares et plus grands que les hommes de génie. Je me représente volontiers Abraham Lincoln comme un type de ce genre.

– J'avoue ne pas très bien comprendre, dit Graham.

– Oh ! je ne prétends pas que Dick vaille autant que Lincoln, au sens... cosmique du mot, s'empressa-t-elle d'ajouter. Dick est bon, mais là n'est pas la question. C'est par leur équilibre parfait qu'ils se ressemblent, par leur normalité excessive, par leur manque d'éclats éblouissants. Moi, je suis un génie : car, voyez, j'accomplis des choses sans savoir comment ; je les fais et voilà tout. C'est de cette façon que je produis des effets en musique et que j'excelle à plonger dans l'eau. Au péril de ma vie, je ne saurais dire comment j'exécute le plongeon de cygne, le saut périlleux ou le tour et demi. Dick, au contraire, ne peut rien faire sans savoir clairement et d'avance comment il va s'y prendre. Il accomplit tout avec pondération et préméditation. Il est tout rond et brille de partout sans aucun éclat particulier sous une face quelconque. Oh ! je le connais. Il n'a jamais battu de records comme champion d'athlétisme, mais jamais il ne s'est montré médiocre en quoi que ce soit. Il en est de même au point de vue intellectuel. C'est une chaîne également forgée sans aucun anneau massif ni faible.

– Je crois être comme vous, dit Graham, une de ces créatures plus commune et de moindre envergure, un simple génie. Moi aussi je flambe à l'occasion et fais des choses dont je n'avais

pas la moindre intention. Et je ne suis pas trop grand pour m'agenouiller devant le mystère.

– Dick déteste le mystère, ou semble le détester. Non content de savoir le *comment*, il en cherche éternellement le *pourquoi*. Le mystère le provoque, comme un chiffon rouge excite le taureau. Il veut tout de suite pourfendre le mystère pour en connaître le pourquoi et le comment, pour le détruire et le réduire à la généralisation d'un fait scientifique démontrable. »

Bien des choses échappaient aux protagonistes de cette crise grandissante. Graham ignorait les efforts désespérés de Paula pour se raccrocher à son mari : celui-ci, absorbé de plus en plus par ses innombrables plans et projets, voyait de moins en moins Graham. Il apparaissait toujours au lunch, mais sortait rarement l'après-midi avec ses invités. Paula savait, par le nombre et la longueur des télégrammes chiffrés arrivant du Mexique, que les affaires du groupe Harvest prenaient mauvaises tournure. En outre, les agents et émissaires des souscripteurs du Mexique arrivaient toujours à la hâte et souvent mal à propos pour causer avec Dick. Celui-ci se plaignait de leur voir dévorer la moitié de son temps mais ne faisait aucune allusion à la nature de ces conciliabules.

« Oh ! je voudrais tant te savoir moins occupé ! » lui disait-elle, assise sur ses genoux et enfermée dans ses bras certain matin que, par un heureux hasard, elle venait de le trouver seul à onze heures.

Il est vrai qu'elle avait interrompu la transmission d'une lettre au dictaphone. Et son soupir était provoqué par la toux discrète de Bonbright qui venait d'entrer avec de nombreux télégrammes en main.

« Veux-tu que je t'emmène en promenade, cet après-midi, en tête-à-tête derrière Duddy et Fuddy, rien que pour fuir la cohue ? » lui demanda-t-elle.

Il secoua la tête en souriant.

« Tu vas rencontrer au lunch une étrange compagnie, expliqua-t-il. Personne autre n'a besoin de le savoir, mais je vais te le dire. Il baissa le ton pendant que Bonbright rangeait des lettres dans les classeurs. Ce sont les gens de la compagnie du pétrole de Tampico : Samuels en personne, président de la Nacisco ; Wishaar, le promoteur secret de la bande Pearson Brooks, le type qui a combiné l'achat du Chemin de Fer de la Côte Est et du Central Tiuana quand on a essayé d'éliminer la Nacisco ; et Matthewson, le grand chef des intérêts de la Compagnie de Palmerston de ce côté de l'Atlantique ; tu sais, la Compagnie anglaise qui a lutté si âprement contre la Nacisco et la Pearson Brooks ; et plusieurs autres. Il faut que les affaires marchent bien mal du côté du Mexique pour que de pareils individus se concertent. Vois-tu, ils sont dans le pétrole, et comme, pour ma part, j'ai là-bas une certaine importance, ils voudraient réunir les intérêts miniers aux intérêts pétrolifères. En vérité, il y a de grosses menaces dans l'air et nous sommes obligés de combiner nos efforts ou de quitter le Mexique. Et je dois dire qu'après le tour qu'ils m'ont joué lors des derniers troubles voilà trois ans, je m'étais retiré sous ma tente et j'attendais leur venue. »

Il cajola un instant sa femme, mais elle surprit le coup d'œil inquiet qu'il jetait au dictaphone.

« Et ainsi, conclut-il dans une étreinte qui ressemblait à un congé, j'en ai pour l'après-midi. Aucun d'eux ne s'attardera ici. Ils seront tous partis avant le dîner. » Elle s'échappa de ses genoux et de ses bras avec une vivacité insolite et se dressa devant lui, les yeux flambants, les joues pâles et les traits durcis, comme si elle allait prononcer des paroles graves. Mais une sonnerie tinta doucement et il saisit doucement le récepteur du téléphone sur son bureau.

Paula laissa tomber ses bras, poussa un soupir imperceptible et se dirigea vers la porte. Tandis que Bonbright avançait

vivement avec les télégrammes, elle entendit le commencement de la conversation de son mari :

« Non, c'est impossible. Il faudra qu'il cède ou je le démolirai. Le contrat de ce monsieur est une pure fumisterie. S'il n'y avait que cela, naturellement, je pourrais le rompre. Mais j'ai des lettres diantrement intéressantes et qu'il oublie... Oui, oui, cela marchera devant n'importe quel tribunal. Le dossier sera dans votre bureau à cinq heures de l'après-midi. Et dites-lui, de ma part, que, s'il essaie de me flouer, je le briserai. J'établis une ligne rivale, et d'ici un an ses vapeurs seront sous séquestre... et... Allo ! êtes-vous là ?... Et renseignez-vous sur le point que j'ai suggéré. Vous découvrirez, j'en suis à peu près convaincu, que le Bureau du Commerce entre États le tient sur deux points... »

Cependant, chose que ni Graham ni même Paula ne s'imaginaient, Dick, cet homme d'esprit profond, capable de prévoir les événements et de bâtir sur d'imperceptibles nuances des spéculations et hypothèses que confirmerait l'avenir, pressentait déjà ce qui n'était pas arrivé mais pourrait se réaliser. Il n'avait pas entendu les paroles brèves et significatives de Paula aux barrières d'attache, ni vu Graham surprendre le regard de la jeune femme fixé sur lui sous les arcades. Dick n'avait rien entendu ni vu grand-chose, mais il sentait vivement : avant Paula, il avait vaguement appréhendé ce qu'elle-même devait craindre par la suite.

Le terrain le plus solide sur lequel il pût échafauder une hypothèse était l'incident de cette nuit passée au bridge, quand il vit sa femme quitter brusquement le piano après avoir chanté *La Piste du Romanichel* ; lorsqu'ils vinrent ensuite le taquiner sur ses pertes au jeu, il devina une ombre dans la figure espiègle de Paula ; au milieu des joyeuses reparties, son œil rieur se posa un instant sur Graham et décela chez lui aussi quelque chose d'insolite. Celui-ci lui parut nerveux, sensitif à l'extrême. Mais pourquoi ? Existait-il un rapport entre cette tension et

l'abandon soudain du piano par Paula ? Et pendant même que ces questions s'insinuaient dans son esprit, il continuait à rire de leurs boutades, distribuait les cartes, assortissait son jeu et gagnait sans atouts.

Néanmoins, en lui-même, il persistait à écarter comme absurde toute possibilité de réalisation de ses vagues inquiétudes, et concluant sagement à l'absurdité de cette hypothèse hasardeuse et sotte. Tout s'expliquait par le caractère attrayant de sa femme et de son ami. Mais – par moment il ne pouvait empêcher cette pensée de surnager dans son esprit – pourquoi avaient-ils interrompu leur chant ce soir-là ? Pourquoi lui avaient-ils produit une impression anormale ? Et pourquoi cette hypertension chez Graham ?

Ce matin-là, Bonbright, prenant note d'un télégramme dicté un peu avant midi, ne se douta point, en voyant Dick s'approcher de la fenêtre sans cesser de dicter, qu'il y était attiré par un vague bruit de sabots sur la route. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que Dick déambulait ainsi vers la croisée pour regarder d'un air absent les bandes de cavaliers s'empressant au retour vers les barrières d'attache. Mais ce matin, il savait d'avance quelles seraient les deux premières personnes qu'il allait voir.

« Braxton est en sûreté, continua-t-il à dicter sans changer d'intonation, les yeux fixés sur la route où allaient apparaître les cavaliers. En cas d'alerte, il peut traverser la montagne et passer en Arizona. Voyez Connors immédiatement. Braxton lui a laissé des instructions détaillées. Connors sera demain à Washington. Donnez-moi les détails complets des moindres mouvements. Signé : Forrest. »

Sur la grande allée, Courbette et Altadena trottinaient côte à côte. Dick ne s'était pas trompé sur les personnes qu'il s'attendait à voir. Des cris, des rires et le piétinement de nombreux chevaux annonçaient que le reste de la bande n'arrivait pas loin derrière.

« Et le prochain télégramme, monsieur Bonbright, devra être rédigé d'après le code Harvest », continua tranquillement Dick, tout en se disant que Graham, comme cavalier, était passable mais non excellent et qu'il devrait lui faire donner un cheval plus lourd qu'Altadena. « Il est adressé à Jérémie Braxton. Envoyez-le des deux façons, peut-être arrivera-t-il de l'une ou de l'autre. »

CHAPITRE XX

La marée des invités de la Grande Maison reflua encore une fois, si bien que Paula et les deux hommes se trouvèrent parfois seuls au lunch ou au dîner. Au cours de ces soirées où Graham et Dick causaient pendant une heure avant d'aller se coucher, Paula ne jouait plus de piano, mais s'asseyait près d'eux et les écoutait en faisant de la broderie.

« Oh ! oui, leur disait-elle en riant. Je comprends votre attitude. Vous êtes accomplis tous deux, j'entends au point de vue physique. Vous possédez la santé, la résistance et pouvez supporter un tas de choses. Vous avez survécu à des camarades moins solides, subsisté aux fièvres d'Afrique et enterré les autres, comme ce pauvre diable qui contracta une fluxion de poitrine à Cripple Creek et mourut avant que vous ayez pu le transporter au bord de la mer. Pourquoi n'avez-vous pas eu la maladie ? Parce que vous aviez plus de mérite, que vous meniez une vie plus saine ou que vous preniez plus de précautions contre les risques ? »

Elle secoua la tête.

« Pas du tout. Parce que vous aviez plus de chance. J'entends de naissance, par votre constitution et votre force vitale. Tenez : Dick a enterré trois seconds et deux mécaniciens à Guayaquil, emportés par la fièvre jaune.

Pourquoi le germe de cette fièvre ou tout autre microbe n'a-t-il pas tué Dick ? Et il en est de même dans votre cas, monsieur Graham aux larges épaules et à la vaste poitrine. Lors de votre dernier voyage, pourquoi n'êtes-vous pas mort dans les marais à la place de votre photographe ? Allons, avouez ! Quels

étaient son poids, sa carrure, sa largeur de poitrine, de narines, et son coefficient de résistance ?

– Il pesait quarante-neuf kilos, reconnut Graham. Mais au départ il semblait en excellente forme. Je crois qu'il a été plus surpris que nous en se voyant mourir. (Graham secoua la tête.) Ce n'était pas à cause de son poids léger et de sa petite taille. Les hommes les plus petits, toutes proportions gardées, sont généralement les plus résistants. Néanmoins, vous avez mis le doigt sur le point faible. Il n'avait pas la résistance, la force vitale. Vous me comprenez, Dick ?

– Et vous voyez où je veux en venir ? répondit Paula. Vous voilà, deux pêcheurs endurcis qui avez dépassé la quarantaine et résisté à des fatigues et des intempéries qui abattaient vos compagnons tout le long du chemin. Vous avez fait vos farces et vos folies, mené aux quatre coins du monde une vie dure et bruyante...

– Une vie de patachon, suggéra Graham.

– ... et bu plus que de raison, poursuivit Paula. L'alcool même ne vous a pas brûlés : vous étiez trop coriaces. Vous faisiez rouler les autres sous la table, à l'hôpital ou dans la tombe, et continuiez superbement votre route, une chanson aux lèvres, les muqueuses intactes, rebelles même aux migraines des lendemains d'orgie. Eh bien ! voilà où je voulais en venir. Vous êtes des animaux bien réussis. De vos muscles, et de vos organes émane une philosophie de bêtes bien portantes. C'est pourquoi vous prêchez et pratiquez le réalisme, poussant des coudes et foulant aux pieds les créatures moins solides et moins chanceuses qui n'osent pas vous répondre, qui flancheraient dès la première reprise s'ils recouraient à la force. »

Dick fit entendre un sifflement prolongé de désespoir ironique.

« Et voilà pourquoi vous prêchez l'évangile des forts, continua Paula. Si vous étiez chétifs, vous prêcheriez l'évangile des faibles et tendriez l'autre joue. Mais étant ce que vous êtes, une paire de géants bien musclés, quand quelqu'un vous frappe, vous ne présentez pas l'autre joue...

– Non, interrompit tranquillement Dick, nous nous mettons à rugir, nous menaçons de lui casser la tête et nous le faisons. Ma femme nous connaît des pieds à la tête, Evan. La philosophie, comme la religion, vaut ce que vaut l'homme, étant faite par lui à son image et ressemblance. »

Et tandis que la conversation s'égarait aux quatre coins du monde, Paula continuait à broder, les yeux remplis des traits de ces deux beaux hommes qu'elle admirait et comparait, moins sûre d'elle qu'ils ne l'étaient d'eux-mêmes.

Plus tard dans la soirée, elle exprima ce qui la tracassait.

« Le plus étrange de tout, observa-t-elle, à propos d'une remarque de Dick, c'est qu'un excès de réflexion sur la vie nous mène Dieu sait où. L'atmosphère philosophique est troublante, du moins pour une femme. On entend dire tant de choses au sujet de tout et contre tout, qu'il ne reste plus aucune certitude. Il n'y a rien de solide dans aucun jugement humain. Rien n'est juste, rien n'est faux. On reste sans boussole, ni gouvernail, ni carte au milieu d'un océan d'idées. Malgré toute leur érudition, les philosophes n'arrivent pas à conclure. Et je ne vaux pas mieux, moi qui les écoute et parle sans fin comme maintenant, mais suis incapable d'atteindre une conviction. Il n'y a pas de critérium...

– Pardon, déclara Dick, il y a cette vieille et éternelle pierre de touche de la vérité : « Est-ce que cela fonctionnera ? »

– Ah ! voilà que vous reprenez votre vieille attitude de réalistes, dit Paula en souriant. Et Dar Hyal, avec quelques mouvements de bras et marmottements de formules, vous démon-

trera que votre réalisme est une illusion ; Terrence vous prouvera que c'est une doctrine terre à terre sordide, inapplicable aux choses essentielles ; Hancock vous convaincra que le ciel suspendu de Bergson est plein de réalités, mais de réalités bien supérieures aux vôtres ; et Léo vous affirmera qu'il n'existe qu'une réalité dans l'univers, à savoir la Beauté. »

« Allons, Nuage-Rouge, viens-tu faire une promenade à cheval cet après-midi ? demanda Paula à son mari. Chasse de ta cervelle les toiles d'araignées, et envoie promener gens de loi, mines et cheptel.

– Je le voudrais bien, Paula, mais c'est impossible. Il faut que je coure en automobile jusqu'à Buckeye. J'ai, été prévenu juste avant le lunch. Quelque chose va de travers au barrage... Il devait y avoir un point faible dans les couches inférieures et une fissure se sera produite à la suite de l'explosion de mines trop chargées à la dynamite. À quoi sert un bon barrage si le fond du réservoir ne tient pas l'eau ? »

Trois heures après, en revenant du Buckeye, Dick remarqua que pour la première fois Paula et Graham avaient fait une promenade à cheval en tête-à-tête.

Les Wainwright et les Coghlan arrivèrent dans deux automobiles, en route pour une excursion d'une semaine à la Rivière Russe ; ils se reposèrent une journée à la Grande Maison, et Paula fit sortir la tapissière à quatre chevaux pour les mener dans la montagne de Los Baños. Le départ ayant lieu le matin, Dick ne put les accompagner, mais il quitta Blake au beau milieu d'une dictée pour aller les voir partir. Il s'assura que rien ne clochait dans le harnachement et plaça les invités, insistant pour que Graham vînt s'asseoir sur le siège de l'avant, à côté de Paula.

« Il faut qu'elle puisse compter, en cas de besoin, sur une réserve de force virile, expliqua-t-il. J'ai vu un frein céder dans une descente au grand préjudice des voyageurs, dont quelques-uns se cassèrent le cou. Et maintenant, pour vous rassurer, avec Paula au gouvernail, je vais vous improviser une chanson :

« Petite Paula, que sais-tu faire ?
Conduire un phaéton à deux.
Sais-tu faire encore mieux ?
Oui : conduire à quatre une tapissière. »

Tout le monde riait quand Paula fit signe aux valets de lâcher la tête des chevaux, s'assura qu'elle sentait sur ses mains la pression des quatre bouches, puis raccourcit et fit glisser les rênes de façon à assurer l'aisance des guides et la tension des traits.

Dans le feu roulant des dernières plaisanteries, aucun des invités ne décela autre chose que la splendeur du matin, la promesse d'une heureuse journée et l'amabilité de l'hôte qui leur souhaitait bon voyage. Mais Paula, malgré le plaisir qu'elle aurait dû éprouver à tenir en main ces quatre bêtes superbes, se sentait oppressée par une vague tristesse où entrait pour une bonne part l'abandon de Dick. Quant à Graham, la figure joyeuse de son hôte lui inspirait un remords de conscience ; au lieu d'être assis là, près de cette femme unique, il aurait dû être dans le train ou à bord d'un navire en route vers l'autre bout du monde.

Mais la joie s'effaça du visage de Dick dès qu'il tourna les talons pour rentrer à la maison. Dix heures étaient sonnées depuis quelques minutes lorsqu'il acheva sa dictée et que M. Blake se leva pour partir. Celui-ci dit, avec une légère hésitation :

« Vous m'avez recommandé, monsieur, de vous rappeler les épreuves de votre livre sur les bœufs à courtes cornes. On a envoyé un second télégramme hier pour vous presser de les renvoyer.

– Il me sera impossible de m'en occuper moi-même, répliqua Dick : voulez-vous avoir la bonté de corriger les fautes typographiques et de soumettre les épreuves à M. Manson pour les redressements de texte. Dites-lui de ne pas manquer de vérifier le pedigree du Roi du Devonshire, et mettez-les à la poste. »

Jusqu'à onze heures, Dick reçut ses gérants et contremaîtres. Mais ce fut seulement un quart d'heure après qu'il se débarrassa de son gérant des expositions, M. Pitts, après avoir ébauché le catalogue des prochaines ventes annuelles sur le ranch. À ce moment, M. Bonbright se présenta avec sa pile de télégrammes et l'heure du lunch était presque arrivée quand il en eut fini.

Seul pour la première fois depuis le départ de la tapissière, Dick entra dans sa chambre sous la véranda et se dirigea vers le mur où étaient rangés thermomètres et baromètres, pour consulter non pas ces instruments mais le visage de femme qui riait au-dessous dans un cadre ovale.

« Paula, Paula, dit-il à haute voix, vas-tu causer à toi-même et à moi une pareille surprise après tant d'années ? La tête va-t-elle te tourner dans la sérénité de tes trente-huit ans ? »

Il mit ses jambières et ses éperons pour être prêt à monter à cheval après le lunch et résuma à la jeune femme du cadre les pensées qui venaient de l'assaillir :

« Jouons franc jeu, murmura-t-il. Puis il ajouta après une pause, au moment où il se retournait pour partir : Le champ libre et pas de faiblesse... pas de faiblesse. »

« En vérité, si je ne pars pas bientôt, je serai obligé de prendre pension et de me joindre aux philosophes du bois des Madroños », dit Graham à Dick en souriant.

C'était l'heure des cocktails, et Paula, outre Graham, était la seule qui eût déjà fait son apparition après le retour de la bande joyeuse.

« Si tous les philosophes ensemble pouvaient ne composer qu'un seul livre ? déclara Dick. Voyons, mon cher, il faut achever le vôtre ici. Vous l'avez commencé et je veux vous voir le finir. »

Paula aussi encouragea Graham à rester, mais en phrases conventionnelles et avec une voix indifférente qui produisit sur son mari l'effet d'une douce musique et lui fit bondir le cœur. Après tout, ne faisait-il pas absolument fausse route ? Chez deux natures pareilles, chez deux personnes sages et d'âge moyen comme Paula et Graham, toute folie de ce genre était absurde, inimaginable. Ce n'étaient tout de même plus des jeunes gens incapables de se conduire !

« Au succès de votre livre ! dit-il à Graham. (Puis, se retournant vers Paula.) Un excellent cocktail, déclara-t-il. Paula, tu te surpasses, et tu ne réussis pas à enseigner ton art à Oh-Joie. Les siens n'approchent pas des tiens. Oui, j'en prendrais volontiers un autre, merci. »

CHAPITRE XXI

Dans une promenade solitaire à travers les canons à séquoias de la montagne au-dessus du ranch, Graham liait connaissance avec Sélim, le hongre noir de onze cents livres que lui avait assigné Dick à la place d'Altadena, trop léger pour lui.

Tout en trottant et en appréciant le caractère malicieux mais sûr de cet animal, Graham laissait vagabonder sa pensée en chantonnant *La Piste du Romanichel*. Sans préméditation, songeant aux amants bucoliques qui gravent leurs initiales sur les arbres, il brisa une branche de laurier et une branche de séquoia. Il dut se dresser sur ses éperons pour arracher une longue tige de fougère dont il se servit pour lier les deux branchettes. La croix fabriquée, il la jeta devant lui sur la piste et remarqua que Sélim passait dessus sans la fouler aux pieds. Il pensa que c'était là un bon présage et, à un coude du sentier, se retourna pour la regarder.

Les tiges de fougères ne manquaient pas, ni les branches de séquoia et de laurier ; elles lui effleuraient la figure au passage. Il continua donc à fabriquer des croix de Romanichels, qu'il laissait tomber sur la route à mesure. Une heure après, au détour du canon, à un endroit où le sentier franchissait la crête et devenait difficile, il hésita sur la route à choisir et revint sur ses pas.

Sélim l'avertit par un hennissement auquel un autre répondit à peu de distance. Ici le sentier était large et facile. Graham fit prendre le petit trot à sa monture, décrivit une large courbe et rattrapa Paula sur Courbette.

« Hello ! » cria-t-il.

Paula retint sa jument jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe.

« Je m'en retournais, dit-elle. Pourquoi êtes-vous revenu ? Je croyais que vous alliez traverser la crête jusqu'au Petit Grizzly.

– Vous me saviez devant vous ? demanda-t-il, admirant sa franchise juvénile et sa façon de le regarder bien en face.

– Pourquoi pas ? J'en ai été certaine à la seconde croix de Romanichel.

– Oh ! J'avais oublié ce détail, dit-il en riant d'un air confus. Et pourquoi retourniez-vous sur vos pas ? »

Elle attendit que Courbette et Sélim eussent franchi un aune tombé en travers du sentier, pour pouvoir fixer Graham droit dans les yeux en lui répondant :

« Parce que je ne tenais pas à suivre votre piste... à suivre la piste de qui que ce soit, rectifia-t-elle vivement. J'ai fait demi-tour à la seconde croix. »

La riposte ne lui vint pas aux lèvres immédiatement et un silence gênant s'établit entre eux. Tous deux ressentaient ce malaise provenant de choses qu'ils savaient mais ne disaient point.

« Est-ce votre habitude de jeter des croix sur les chemins ? demanda Paula.

– C'est la première fois que cela m'arrive, répondit-il. Mais les arbres étaient si abondants que c'eût été dommage de ne pas le faire, et en outre, ce chant me poursuivait.

– Il m'a hantée ce matin au réveil », dit-elle en regardant cette fois droit devant elle pour éviter une branche de vigne sauvage qui pendait de son côté de la route.

Graham, qui observait de profil sa figure, sa couronne de cheveux brun doré et sa gorge de chanteuse, sentit son cœur étreint par le mal d'amour. Son voisinage était une provocation. La vue de ce corps moulé dans un costume de velours fauve le

tourmentait d'un afflux de visions : il la revoyait au bain sur le dos du Gars de la Montagne, plongeant d'une hauteur de quarante pieds, faisant son entrée dans la grande salle vêtue de cette robe azurée de coupe moyenâgeuse.

« Deux sous pour vos pensées ! dit-elle en interrompant sa vision. La riposte ne se fit pas attendre.

– Dieu soit loué d'une chose : vous n'avez pas encore parlé de Dick.

– Vous le détestez à ce point ?

– Soyez juste, dit-il d'un air sévère. C'est justement parce que je l'aime. Sans quoi...

– Quoi ? demanda-t-elle. »

Sa voix était brave, bien qu'elle regardât devant elle les oreilles de Courbette qui se dressaient.

« Je ne puis comprendre pourquoi je reste ici. J'aurais dû partir depuis longtemps.

– Pourquoi ? demanda-t-elle sans quitter des yeux les oreilles pointées.

– Soyez franche ! dit-il. Vous et moi n'avons pas besoin de beaucoup de mots pour nous comprendre. »

Elle se tourna carrément vers lui, les joues animées, et le regardant sans prononcer une parole. Elle leva la main qui tenait sa cravache pour l'appuyer sur sa poitrine, l'arrêta à mi-chemin et la laissa retomber. Mais il vit ses yeux, charmés et alarmés. Il n'y avait pas à s'y méprendre : ils contenaient de la crainte en même temps que de la joie. Et lui, averti par une de ces intuitions que possèdent certains hommes, changea ses guides de main, fit approcher son cheval d'elle, lui passa un bras autour de la taille, l'attira vers lui et, genou contre genou, lèvres contre lèvres, l'embrassa selon le désir de leurs cœurs. Il n'y

avait pas à s'y méprendre : pression contre pression, ardeur contre ardeur, et leurs souffles se mêlèrent.

L'instant d'après, elle se dégagea. Sa figure était d'une pâleur mortelle et ses yeux flamboyaient. Sa cravache se leva comme pour le frapper, puis s'abattit sur Courbette, effarée. En même temps, elle piqua des deux avec une brusquerie si inattendue que la jument poussa un gémissement et bondit en avant.

Étourdi lui-même par les battements de son cœur, il écouta décroître et mourir le bruit des sabots sur le sentier forestier, puis se laissa glisser à terre et s'assit sur un rocher couvert de mousse. Il était bouleversé, plus qu'il ne l'eût cru possible avant cette minute magnifique où il venait de la tenir dans ses bras. Eh bien ! maintenant, le sort en était jeté.

Il se redressa d'une façon si soudaine que Sélim, alarmé, recula à longueur de sa bride et poussa un léger hennissement.

Ce qui venait de se passer, il ne l'avait pas prémédité. Cela devait arriver. Cependant il comprenait maintenant que s'il n'eût pas retardé son départ, s'il ne se fût point abandonné au courant, il aurait pu prévoir l'événement. Et maintenant son départ n'arrangerait rien. C'était sa folie, son enfer et sa joie d'avoir dissipé tous ses doutes. Dans un langage muet, avec des lèvres dont le contact faisait encore frissonner les siennes, elle [s'était exprimée. Il s'attarda sur ce baiser, ses] sens se délectaient à ce souvenir.

Avec l'humble reconnaissance du véritable amant, il passa une main caressante sur son propre genou qui avait touché le sien. Quelle merveille d'être aimé d'une femme si adorable ! Non pas une fillette, mais une femme avertie et consciente de sa propre volonté, dont le souffle s'était accéléré dans ses bras, dont les lèvres avaient palpité au contact des siennes ! Il avait évoqué ce don, et n'eût jamais cru, même après des années de rêve, qu'elle eût tant à donner.

Il se leva comme pour remonter sur Sélim, qui lui flairait l'épaule, puis il s'arrêta pour réfléchir.

Il n'était plus question pour lui de s'en aller. Ce point était définitivement réglé. Dick possédait certains droits, assurément. Mais Paula possédait aussi les siens ; lui-même avait-il le droit de partir après ce qui s'était passé, à moins... à moins qu'elle ne partît avec lui ? L'embrasser et prendre congé, ce serait une façon cavalière et peu chevaleresque. Depuis que le petit dieu d'amour avait décrété que deux hommes pourraient aimer la même femme, et par conséquent que la perfidie s'introduirait immédiatement dans un triangle de ce genre, sûrement le moindre mal était d'être perfide envers l'homme plutôt qu'envers la femme.

Paula, Dick et lui-même, songeait-il en reprenant lentement sa route, étaient des personnages réels dans un monde de réalité, des réalistes conscients qui envisageaient carrément les faits de la vie. Cela ne regardait ni prêtres, ni légistes et ne dépendait pas de la sagesse ou des décisions d'autrui : c'était une affaire à arranger entre eux. Quelqu'un souffrirait, mais la vie n'est que souffrance, et le succès consiste à réduire la souffrance au minimum. Tel était, Dieu merci, l'évangile de Dick et leur évangile à tous trois. Et rien de nouveau n'existait sous le soleil. D'innombrables générations avaient résolu de façon ou d'autre leur problème de triangulation. Ils le trancheraient eux aussi. Toutes les affaires humaines atteignent une solution quelconque.

Il chassa de son cerveau les pensées sérieuses pour se replonger dans les délices de la mémoire. Ses lèvres frémirent au souvenir de son baiser, il allongea la main pour se caresser de nouveau le genou et refréna même Sélim un instant pour regarder la courbe de son bras qui l'avait enlacée.

Graham ne revit Paula qu'au dîner et ne put constater aucun changement dans son attitude ordinaire. Son œil averti ne put déceler la moindre trace du grand événement de la journée ni de la colère qui lui faisait pâlir les joues et briller les yeux quand elle avait à demi levé sa cravache sur lui. Elle restait en tous points la Petite Dame de la Grande Maison. Même dans les rencontres fortuites de leurs yeux, ceux de la jeune femme conservaient leur sérénité habituelle et ne révélaient pas l'ombre d'un secret. La situation était rendue plus facile par la présence de plusieurs nouveaux invités, hommes et femmes, amis de Dick ou d'elle-même, et venus pour un jour ou deux.

Le lendemain matin, il les retrouva dans le salon de musique, avec Paula au piano.

« Ne chantez-vous pas, monsieur Graham ? lui demanda une certaine demoiselle Hoffman, rédactrice d'une revue féminine éditée à San francisco.

– Oh ! si, d'adorable façon ! N'est-ce pas, madame Forrest ?

– C'est la pure vérité, dit Paula en souriant, ne fût-ce que par le simple fait qu'il a la bonté de ne pas couvrir entièrement ma voix.

– Et il ne nous reste qu'à prouver nos assertions, offrit-il. Il y a un duo que nous chantions l'autre soir. (Il guettait un signe de Paula). Et qui convient tout particulièrement à ma façon de chanter. (Il jeta un nouveau coup d'œil dans sa direction sans obtenir la moindre indication de sa volonté, ou de son désir.) La partition est dans le salon. Je vais la chercher.

– C'est *La Piste du Romanichel*, un morceau brillant et à effet », dit-elle aux autres pendant son absence.

Ils ne l'entonnèrent pas avec autant de hardiesse que la première fois, ni avec le même feu et le même enthousiasme ; mais ils le chantèrent d'une façon plus conforme aux intentions

du compositeur, en y mettant moins de leur propre interprétation. Cependant Graham rêvait en chantant, il savait que Paula en faisait autant, et que, dans leurs cœurs, un autre duo en accélérait les battements à l'insu de toutes ces femmes qui les applaudissaient.

« Vous ne l'avez jamais mieux chanté, je crois », dit-il à Paula.

Car il avait décelé une note nouvelle dans sa voix, plus pleine, plus ronde, plus généreuse et plus digne de sa gorge de chanteuse.

CHAPITRE XXII

Les sages du bois des Madraños, ventre à table, composaient, avec Paula, Dick et Graham, un dîner de sept personnes. La conversation avait roulé sur l'adoration des héros, puis sur les valeurs respectives des races humaines. Personne ne soupçonnait que Dick s'efforçât de la dévier vers un autre sujet lorsque le jeune Théodore Molken, dit Léo, demanda quel rôle les femmes de sport jouent dans le développement des races.

« Les femmes ne sont pas sportives, mon garçon, lui répondit Terrence en clignant de l'œil vers les autres. Les femmes sont conservatrices, et leur rôle est de maintenir dans sa pureté le type de la race, de la fixer, par conséquent de caler les roues du char du progrès. Sans les femmes, chacun de nous serait un homme de sport. J'en appelle à notre éleveur distingué, qui connaît et applique à fond les lois mendéliennes. »

Dick saisit la balle au bond.

« Creusons d'abord jusqu'à la roche vive pour savoir de quoi nous parlons. Qu'est-ce que la femme ? demanda-t-il avec le plus grand sérieux.

– Selon les Grecs antiques, la femme est un homme manqué », répondit Dar Hyal avec un sourire malicieux et cynique.

Léo, choqué, rougit. Ses lèvres tremblèrent et son regard implora l'aide de Dick.

« Le demi-sexe ! plaisanta Aaron Hancock. Au beau milieu de sa création, Dieu aurait retiré sa main et laissé Ève avec une moitié d'âme, tout au plus.

– Ne parlez pas ainsi ! cria le jeune homme. Dick, vous qui savez à quoi vous en tenir, dites-leur, dites-leur !

– Je le voudrais bien, répliqua Dick. Mais ces discussions sur l'âme sont aussi vagues que l'âme elle-même. Nous savons tous, d'après nous-mêmes, que nous tâtonnons, et nous perdons souvent, que jamais nous ne sommes aussi égarés que quand nous croyons savoir où nous sommes et bien nous connaître. Qu'est la personnalité d'un dément, sinon une personnalité un peu moins ou beaucoup moins cohérente que la nôtre ? Qu'est la personnalité d'un crétin, d'un idiot, d'un faible d'esprit, d'un cheval ou d'un chien, d'un moustique ou d'une grenouille, d'une tique ou d'un limaçon ? Et qu'est votre personnalité, Léo, quand vous dormez ou rêvez, quand vous souffrez du mal de mer ou du mal d'amour, quand vous prend la colique ou une crampe dans la jambe ; quand vous frappe tout à coup la crainte de la mort, quand vous êtes en colère ou qu'en extase devant la beauté du monde vous croyez penser les vérités les plus inexprimables ?

« J'emploie à dessein cette expression vous croyez penser. Si vous pensiez réellement, votre sensation de la beauté du monde ne resterait pas inexprimable : claire et bien définie, vous pourriez la mettre en paroles. Et votre personnalité serait aussi nette que vos pensées et vos phrases. Ainsi, Léo, dans ces moments d'exaltation où vous vous croyez à la cime de l'existence, vous vous trémoussez, en réalité dans une orgie des sens sans connaître le sens de l'orgie. Vous ne vous connaissez pas vous-même. Dans ces moments-là, votre âme est une chose confuse et tâtonnante. Peut-être la grenouille qui se gonfle au bord de la mare et profère de rauques coassements dans la nuit à l'adresse de sa verruqueuse femelle possède-t-elle aussi, en cet instant, une tâtonnante et confuse personnalité.

« Non, Léo. La personnalité est chose trop imprécise pour qu'aucune de nos confuses personnalités la puisse saisir. Des corps virils recouvrent des personnalités féminines, un corps unique contient parfois plusieurs personnalités, et certains bi-

pèdes ne sont ni chair ni poisson. En tant que personnalités, nous flottons comme des feux follets dans la nuit. Nous ne sommes que brumes et brouillards perdus dans l'épaisseur du mystère.

– Peut-être est-ce plutôt mystification que mystère, une mystification inventée par les hommes, dit Paula.

– Ainsi parle la vraie femme, celle que Léo se refuse à considérer comme douée d'une moitié d'âme seulement, répliqua Dick. La difficulté, Léo, c'est que le sexe et l'âme s'embrouillent à tel point que nous ne connaissons pas grand-chose de l'un ni de l'autre.

– Mais les femmes sont belles, balbutia le jeune homme.

– Oh ! oh ! intervint Hancock, les yeux animés de malice. Ainsi, Léo, vous identifiez la femme et la beauté ? »

Les lèvres du jeune poète remuèrent, mais il ne put qu'affirmer de la tête.

« Très bien. Alors, prenons le témoignage de la peinture, au cours de ces derniers mille ans, comme reflet des conditions économiques et institutions politiques ; voyons comment l'homme a moulé ou dessiné la femme à l'image de son désir, et comment elle lui a permis...

– Cessez de tourmenter Léo, interrompit Paula ; soyez sincères, tous tant que vous êtes, et dites ce que vous savez ou croyez.

– La femme est un sujet très sacré, énonça solennellement Dar Hyal.

– Il y a la Madone, suggéra Graham, s'élançant sur la brèche à l'aide de Paula.

– Et la cérébrale, ajouta Terrence, ce qui lui valut un signe d'approbation de la part de Dar Hyal.

– Une seule à la fois, dit Hancock. Examinons l'adoration de la Madone, c'est-à-dire l'adoration d'une femme particulière en rapport avec celle des femmes en général qui prévaut actuellement et que pratique Léo. L'homme est un sauvage paresseux, qui n'aime pas être embêté. Il aspire au repos, et depuis l'origine de son espèce il se trouve attelé à cette compagne de voyage inquiète, nerveuse, irritable et hystérique qui s'appelle la femme, sujette à des accès d'humeur, de vanité, de larmes, de colères, d'irresponsabilité morale. Ne pouvant la détruire il a dû la garder, bien qu'elle ait toujours troublé sa tranquillité. Que pouvait-il faire ?

– N'ayez crainte : il trouve toujours un moyen, le rusé coquin, intercala Terrence.

– Il fit d'elle une image céleste, poursuivit Hancock. Il idéalisa ses bonnes qualités et la plaça si haut que les mauvaises ne purent désormais lui porter sur les nerfs, l'empêcher de fumer paisiblement sa pipe et de rêver aux étoiles. Quand la femme ordinaire et quotidienne essayait de le tarabuster, il la balayait de sa pensée et se souvenait de la femme céleste, la femme parfaite, productrice de vie et gardienne de l'immortalité. Puis vint la Réforme, qui démolit l'adoration de la mère, et l'homme se retrouva attelé à la perturbatrice de son repos. Que fit-il alors ?

– Ah ! le scélérat ! grimaça Terrence.

– Il déclara : « Je ferai de toi un rêve et une illusion », et il tint parole. La Madone était sa femme céleste, sa plus haute conception de sa compagne.

« Il transféra les plus idéales vertus de la déesse à la femme terrestre, à toutes les femmes ; et depuis lors, il se leurre de sa foi en elle et en toutes..., comme fait Léo.

– Pour un célibataire, vous manifestez une étonnante familiarité avec l'influence pernicieuse de la femme, remarqua Dick. Mais, peut-être, n'est-ce que théorie pure et simple. »

Terrence se mit à rire.

« Dick, mon ami, Aaron vient tout simplement de lire Laura Warholm. Il la récite chapitre par chapitre et vers par vers.

– Et dans tout ce bavardage à propos de la femme, nous n'avons pas encore touché la frange de son manteau, déclara Graham, qui fut récompensé par un regard reconnaissant de Paula et de Léo.

– Il y a l'amour, murmura ce dernier. Personne n'a encore prononcé un mot à ce sujet.

– Il y a aussi les lois du mariage, les divorces, la polygamie et la monogamie, ainsi que l'amour libre, énuméra Hancock.

– Et comment se fait-il, Léo, demanda Dar Hyal, qu'au jeu d'amour la femme soit toujours la poursuivante, la chasseresse ?

– Oh ! ce n'est pas vrai, répondit lentement le jeune homme avec un air de supériorité. C'est une des blagues de votre absurde Shan.

– Bravo, Léo ! applaudit Paula.

– Alors Wilde se trompait en disant que la femme attaque au moyen d'abandons soudains et étranges ? demanda Dar Hyal.

– Mais vous ne voyez donc pas, protesta Léo, que des paroles de ce genre tendent à représenter la femme comme une créature monstrueuse, une bête de proie ? En se tournant vers Dick, il jeta vers Paula un regard débordant d'amour. Est-elle une créature de proie, Dick ?

– Non, répondit lentement Dick en secouant la tête et avec une voix adoucie par ce qu'il venait de surprendre dans les yeux de l'adolescent. Je ne peux pas dire que la femme soit une créature de proie. Je ne puis dire non plus qu'elle soit une victime désignée. Et je ne dirai pas davantage qu'elle soit pour l'homme

une source de joie permanente. Mais j'affirme qu'elle procure à l'homme beaucoup de joie...

– Et beaucoup de folie, ajouta Hancock.

– Beaucoup de folie de bon aloi, corrigea gravement Dick.

– Permettez-moi de poser une question à Léo, demanda Dar Hyal. Léo, pourquoi la femme aime-t-elle l'homme qui la bat ?

– Et pourquoi n'aime-t-elle pas l'homme qui ne la bat point ? compléta Léo.

– Parfaitement.

– Eh bien, Dar, vous avez un peu raison et beaucoup tort. Oh ! j'ai appris à définir les choses en vous écoutant. Vous omettez adroitement les définitions dans vos deux propositions. Je vais les y établir pour vous. Un homme qui frappe la femme qu'il aime est un type de bas étage, et il en est de même d'une femme qui aime l'homme qui la frappe. Aucun homme digne de ce nom ne bat la femme qu'il aime et aucune femme de belle nature – et inconsciemment il tourna ses regards vers Paula, – ne peut aimer l'homme qui la bat.

– Non, Léo, déclara Dick. Je vous l'assure, jamais, jamais je n'ai battu Paula.

– Vous voyez bien, Dar, continua Léo en rougissant. Vous avez tort. Paula aime Dick sans être battue. »

D'un air amusé, Dick se tourna vers Paula comme pour lui demander une approbation tacite des paroles du jeune homme, mais en réalité pour voir l'effet de ces paroles dans les circonstances qu'il appréhendait.

Il crut distinguer dans les yeux de Paula une vacillation dont il ne put saisir la nature ; le visage de Graham était dé-

pourvu d'expression, à part l'intérêt qu'il prenait à la conversation.

« Ce soir, la femme a certainement trouvé son saint Georges, son champion, dit Graham. Léo, vous me faites honte. Je reste là tranquillement assis pendant que vous luttez contre trois dragons.

– Et quels dragons ! appuya Paula. S'ils ont poussé O'Hay à boire, que vous feront-ils à vous-même, Léo ?

– Nul chevalier d'amour ne saurait être déconfit par tous les dragons du monde, déclara Dick. Et ce qu'il y a de plus fort, Léo, c'est que dans le cas actuel les dragons ont plus raison que vous ne pensez et que vous êtes néanmoins plus raisonnable qu'eux.

– Je suis un bon dragon, Léo, mon enfant, dit Terrence. Ce dragon va abandonner ses méchants compagnons, passer dans votre camp et devenir un saint Terrence. Et ce saint Terrence a une jolie question à vous poser.

– Laissez d'abord surgir ce dragon-ci, intervint Hancock. Léo, au nom de tout ce qui, dans l'amour, est doux et charmant, je vous le demande : pourquoi les amoureux, par jalousie, tuent-ils si souvent la femme qu'ils aiment ?

– Parce que la souffrance les rend fous, et parce qu'ils ont eu le malheur d'aimer une femme d'assez mauvais aloi pour leur donner lieu d'être jaloux.

– Mais, Léo, l'amour s'égare parfois, insista Dick. Il nous faut une réponse plus satisfaisante.

– Un bon point pour Dick, déclara Terrence, et je veux vous aider à donner votre grand coup de sabre. L'amour s'égare parmi les types les plus nobles, et alors surgit le monstre aux yeux verts. Supposons que la femme la plus parfaite que vous puissiez imaginer cesse d'aimer l'homme qui ne la bat point et

s'éprenne d'un autre homme qui l'aime et ne la batte point non plus, que va-t-il se passer ? Rappelez-vous que tous trois sont du type le plus noble. Maintenant, levez votre épée à deux mains et pourfendez les dragons.

– Le premier de ces hommes ne la tuera point et ne lui fera pas le moindre mal, affirma crânement Léo. Autrement, il ne serait pas l'homme que vous décrivez. Déchu de sa noblesse, il se ravalerait au type inférieur.

– Vous voulez dire qu'il se retirerait de leur chemin ? » demanda Dick s'occupant d'une cigarette de façon à ne regarder personne.

Léo approuva gravement de la tête.

– Il se retirerait de leur chemin, déblaierait la voie pour la femme et la traiterait avec la plus grande douceur.

– Appuyons l'argument d'un exemple à notre portée, insista Hancock. Supposons que vous soyez amoureux de Mme Forrest, qu'elle soit éprise de vous et que vous vous sauviez ensemble dans la grande limousine…

– Oh ! mais je ne ferais jamais cela ! balbutia le jeune homme, les joues cramoisies.

– Léo, vous n'êtes pas flatteur, dit Paula pour l'encourager.

– Ce n'est qu'une supposition, Léo », appuya Hancock.

L'embarras du jouvenceau était pitoyable. Il se tourna bravement vers Dick et prononça d'une voix tremblante :

« C'est à Dick de répondre.

– Et je vais répondre, prononça Dick. Je ne tuerais pas Paula. Je ne vous tuerais pas non plus Léo. Ce ne serait pas jouer franc jeu. Quels que fussent les sentiments de mon cœur, je dirais : « Le ciel vous bénisse, mes enfants. » Mais tout de

même... (Il fit une pause et les rides de malice au coin de ses yeux annonçaient une boutade.) Je me dirais en moi-même que Léo serait en train de commettre une grave erreur. Voyez-vous, c'est qu'il ne connaît guère Paula.

– Elle interromprait ses méditations sur les étoiles, dit Terrence en souriant.

– Jamais, jamais, je vous le promets, Léo, s'écria Paula.

– En ce cas, vous vous mentez à vous-même, madame Forrest, affirma Terrence. D'abord, vous ne pourriez pas vous en empêcher. En second lieu, ce serait votre devoir de le faire. Et, finalement, si je puis revendiquer quelque autorité en la matière..., quand j'étais jeune et amoureux, le cœur plein de la femme et les yeux remplis d'étoiles, c'était toujours un véritable délice pour moi d'être ravi à ces contemplations par une femme étrangère à mon cœur...

– Terrence, si vous continuez à dire de pareilles gentillesses, s'écria Paula, je me sauve avec vous et Léo dans la limousine.

– Hâtez cet heureux jour ! s'exclama galamment, Terrence. Mais ménagez une place parmi vos colifichets pour quelques livres d'astronomie afin que Léo et moi puissions observer les étoiles à nos moments perdus. »

La joute se détourna de Léo. Dar Hyal et Hancock s'attaquèrent à Dick.

« Qu'entendez-vous par « jouer franc jeu » ? demanda Dar Hyal.

– Je voulais dire précisément ce que je disais et ce que disait Léo, fut la réponse de Dick, conscient que l'ennui et la nervosité de Paula avaient disparu depuis quelques instants et qu'elle l'écoutait avec un intérêt presque ardent. D'après ma façon de penser, et d'accord avec mon tempérament, la plus hor-

rible souffrance spirituelle que je puisse imaginer serait d'embrasser une femme qui endurerait mon baiser par devoir.

– Supposons qu'elle le tolérât, mettons pour l'amour du passé, ou par désir de ne pas vous faire souffrir ou par pitié pour vous ? suggéra Hancock.

– Ce serait pour moi le péché impardonnable, affirma Dick. Ce ne serait pas franc jeu de sa part. Je ne puis concevoir ni la loyauté ni la satisfaction qu'il peut y avoir à retenir une femme qu'on aime dès le moment où elle n'aime plus. Léo est tout à fait dans le vrai. Un artisan ivrogne, à coups de poing, peut éveiller ou garder l'amour de sa stupide femelle. Mais les mâles humains d'espèce supérieure, ceux qui possèdent une ombre de raison ou un éclair de spiritualité, ne sauraient poser sur l'amour des mains brutales. D'accord avec Léo, je déblaierais la voie pour la femme et la traiterais avec la plus grande indulgence.

– Alors que devient votre institution de la monogamie dans la civilisation occidentale ? » demanda Dar Hyal.

Et Hancock surenchérit :

« Vous prônez l'amour libre alors ?

– Je ne puis répondre que par un truisme, répliqua Dick. Il ne saurait y avoir d'amour sans liberté. N'oubliez pas que je me place au point de vue des natures supérieures. Et ce point de vue éclaire ma réponse à votre question, Dar. La grande majorité des individus doit être maintenue dans la légalité et au travail par l'institution de la monogamie ou toute autre espèce de mariage rigoureux. La plupart ne sont pas prêts pour l'union libre. La liberté de l'amour, pour eux, équivaudrait à un permis de promiscuité ! Les seules nations qui aient progressé et duré sont celles où Dieu et l'État ont maintenu dans l'ordre et la discipline les instincts du peuple.

– Alors, vous n'admettez pas les lois du mariage pour vous-même, demanda Dar Hyal, mais vous les trouvez bonnes pour les autres ?

– Je les crois bonnes pour tous. Enfants, famille, carrière, société, État, toutes choses rendant impératif le mariage légal. Et c'est pour la même raison que je crois au divorce. Les hommes, tous les hommes, et les femmes toutes les femmes, sont capables d'aimer plus d'une fois, de voir mourir le vieil amour et d'en sentir naître un nouveau. Pas plus que l'homme et la femme, l'État ne peut s'immiscer dans les affaires d'amour : mais il peut réprimer la licence.

– C'est un amour bien compliqué que vous préconisez là, déclara Hancock.

– C'est vrai, et pour la simple raison que l'homme, vivant en société, est un animal très complexe.

– Mais il y a des hommes, des amants qui mourraient de chagrin de perdre leur bien-aimée, dit Léo, dont l'initiative surprit tout le monde. Ils mourraient si elle mourait, et succomberaient encore plus vite si elle survivait et en aimait un autre.

– Eh bien, ils n'ont qu'à continuer à mourir comme ils ont toujours fait dans le passé, répliqua Dick d'un air farouche. Et aucun blâme ne s'attache à personne par suite de leur mort. Nous sommes ainsi faits que parfois nos cœurs s'égarent.

– Mon cœur ne s'égarerait jamais, affirma Léo d'un air fier, sans se douter que toute la table connaissait son secret. Je ne pourrais aimer deux fois, vous savez.

– Pour vous, c'est la vérité, mon enfant, approuva Terrence. La voix de tous les vrais amoureux s'exprime par votre bouche. C'est l'absolu de l'amour qui en fait la joie. Comment dit donc Shelley, à moins que ce ne soit Keats ? « Tout y est merveille et folles délices. » Un artiste et piètre amant pourrait

seul rêver qu'il y eût au monde une femme plus ravissante et attrayante que la sienne. »

Comme ils quittaient la salle à manger, Dick, tout en continuant sa conversation avec Dar Hyal, se demandait si Paula l'embrasserait ou s'éclipserait du piano au moment d'aller se coucher. Et Paula, tout en causant avec Léo au sujet du dernier sonnet qu'il lui avait montré, se demandait si elle embrasserait Dick et, sans savoir pourquoi, éprouvait soudain un grand désir de le faire.

CHAPITRE XXIII

On parla peu ce même soir, après dîner. Paula se mit à chanter au piano et déconcerta Terrence, lancé dans une tirade sur l'amour. Il s'arrêta au milieu d'une phrase pour écouter dans sa voix quelque chose de nouveau, puis se glissa sans bruit à travers le salon et rejoignit Léo étendu de tout son long sur une peau d'ours. Dar Hyal et Hancock abandonnèrent également leur discussion et s'isolèrent chacun dans un vaste fauteuil. Graham, qui semblait le moins intéressé, parcourut une revue ; mais Dick ne tarda guère à observer qu'il ne tournait plus les pages, ni à saisir dans la voix de Paula une nouvelle note dont il s'efforça de démêler le sens.

Le chant terminé, les trois sages s'efforcèrent de lui dire tous ensemble que, pour une fois, elle avait fait abstraction d'elle-même et chanté comme ils avaient toujours prétendu qu'elle pouvait le faire. Léo demeurait immobile et muet, le menton sur ses deux mains, transfiguré.

Peu de temps après, Dick suggéra à Paula de chanter avec Graham *La Piste du Romanichel*. Elle secoua la tête et entonna *Das Kraut Vergenssenheit*.

« Elle était infidèle, s'écria Léo à la fin du morceau. Lui était un véritable amant. Elle lui brisa le cœur et il continua à l'aimer. Il ne put en aimer une autre ni oublier son amour pour elle.

– Et maintenant, Nuage-Rouge, dis-nous le *Chant du Gland* », dit Paula en souriant à son mari.

Dick se leva paresseusement, secoua ses cheveux comme une crinière et frappa des pieds à l'imitation d'un étalon.

« Je vais montrer à Léo qu'il n'est pas le seul poète et chevalier d'amour sur ce domaine. Oyez le chant du Gars de la Montagne. Écoutez et admirez, Terrence et autres. Cet amoureux-là ne rêvasse pas au clair de lune.

Il ne rêve pas du tout. Il incarne l'amour et bondit au milieu de l'assemblée pour le déclarer. Écoutez-le ! »

Il remplit la salle de hennissements à faire trembler les vitres, puis, continuant à secouer sa crinière et gratter du sabot, il déclama :

« Je suis Éros. Je frappe du sabot le flanc des collines. J'emplis de mes cris les vastes vallées. Dans les tranquilles pâturages, les juments m'entendent et frissonnent, car elles me connaissent. L'herbe pousse et foisonne, la terre s'engraisse de plus en plus et les arbres regorgent de sève. Voici le printemps : il est à moi ; je suis le roi de ce domaine printanier. Les juments se souviennent de moi. Elles me connaissent d'avance, leurs mères m'ayant connu avant elles. Écoutez-moi ! Je suis : Éros. Mes sabots retentissent sur les collines et les vastes vallées annoncent ma venue en résonnant à mon approche. »

Les sages du bois des Madroños entendaient ce chant pour la première fois et l'applaudirent chaleureusement. Peu après, Oh-Joie entra dans le salon, attendit que Paula eût terminé un autre chant, puis traversa la pièce sans bruit et tendit un télégramme à Graham. Dick fronça les sourcils devant cette interruption.

« Très important, je crois, lui expliqua le Chinois.

– Qui l'a reçu ?

– Moi l'avoir reçu. Le commis de nuit à Eldorado appeler au téléphone pour dire y en a très important. Alors moi je l'ai pris.

– C’est en effet assez important, dit Graham qui venait d’en finir la lecture. Puis-je prendre un train ce soir pour San Francisco, Dick ?

– Oh-Joie, reviens un peu, cria Dick en regardant sa montre. Quel train pour San Francisco s’arrête à Eldorado ?

– Onze heures dix, fut la réponse immédiate. Y en a beaucoup de temps, pas trop. Moi appeler chauffeur ? »

Dick fit un signe affirmatif.

« Faut-il réellement que vous filiez cette nuit ? demanda-t-il à Graham.

– Réellement, c’est très important. Aurais-je le temps de boucler mes valises ? »

Dick fit un signe de confirmation à Oh-Joie, et dit à Graham :

« Vous avez juste le temps de préparer vos bagages. »

Il se tourna vers Oh-Joie :

« Oh-là-là est-il encore debout ?

– Oui, monsieur.

– Envoie-le à la chambre de M. Graham pour l’aider et préviens-moi quand l’automobile sera prête. Pas la limousine. Dis à Saunders de prendre l’auto de course.

– Un bel homme, grand et costaud », remarqua Terrence quand Graham eut quitté le salon.

Les autres s’étaient rassemblés autour de Dick, à l’exception de Paula qui, restée au piano, écoutait.

« Un des rares hommes que j’accompagnerais dans une entreprise désespérée ou quelque chose de ce genre, proclama

Dick. Il se trouvait sur le *Nethermere* quand ce navire fut jeté à la côte de Pango lors de l'ouragan de 1897. Pango est un simple banc de sable, élevé de quatre mètres au-dessus des hautes mers, avec beaucoup de cocotiers, et inhabité. Parmi les passagers, il y avait quarante femmes, pour la plupart épouses d'officiers anglais. Graham avait un bras malade, enflé comme une cuisse... par suite d'une morsure de serpent. La mer était déchaînée et les canots inutiles : deux d'entre eux furent brisés et leur équipage se noya. Quatre matelots se dévouèrent tour à tour pour porter un filin au rivage, et on les ramena morts au bout de la corde. Tandis qu'on détachait le dernier, Graham, avec son bras enflé, se déshabilla et risqua le coup. Et il réussit, bien que les chocs sur le rivage lui eussent brisé le bras malade et enfoncé trois côtes. Mais il parvint à attacher le filin avant de s'évanouir. Pour transporter le câble à terre, six autres volontaires suivirent le filin attaché par Évan, et quatre seulement y arrivèrent. Et sur quarante femmes une seule mourut... de frayeur et d'une attaque cardiaque. »

Oh-Joie et Graham rentrèrent dans le salon par des portes opposées, et Dick remarqua que Graham regardait tout d'abord Paula.

« Tout est prêt, monsieur », annonça Oh-Joie.

Dick se prépara à accompagner son invité jusqu'à la voiture, mais Paula manifesta l'intention de rester dans la maison, et Graham s'approcha d'elle pour lui exprimer ses regrets et prendre congé.

Et Paula, encore enthousiasmée de ce que Dick venait de raconter sur son compte, prenait plaisir à regarder sa bonne mine, son fier port de tête, sa chevelure en désordre pâlie par le soleil, son attitude gracieuse et presque insouciante en dépit du poids de son corps et de sa largeur d'épaules. À mesure qu'il avançait, elle concentrait son regard sur les longs yeux gris dont les paupières tombantes lui donnaient un air de bouderie enfan-

tine, et attendait que cette expression fît place au sourire et à l'éclair des yeux qu'elle connaissait si bien.

Quand leurs mains se désunirent, elle jeta un vif regard dans la direction de Dick : car depuis la douzaine d'années qu'ils vivaient ensemble, elle avait appris à connaître ses coups d'œil observateurs, à craindre sa faculté presque surnaturelle de deviner les faits d'après des nuances et de déduire des conclusions étonnamment exactes. Mais Dick lui tournait le dos de trois quarts et riait d'une saillie de Hancock : et il ne la regarda de ses yeux rieurs qu'en partant pour accompagner Graham.

Non, pensa-t-elle, sûrement Dick n'avait rien surpris du secret qui venait de s'échanger entre eux : un tout petit secret bien rapide, une lueur dans les yeux, un frémissement des doigts... Comment Dick aurait-il pu voir ou sentir quoi que ce fût ? Leur échange de regards et leur serrement de mains lui avaient certainement échappé, puisque Graham lui tournait le dos.

Néanmoins, elle regrettait d'avoir lancé ce rapide regard à Dick. Elle éprouvait presque un remords en considérant ces deux hommes de même taille et du même blond traverser le salon côte à côte. Que se reprochait-elle donc ? se demanda-t-elle, et qu'avait-elle à cacher ? Cependant, elle était assez honnête pour envisager les faits et reconnaître sans faux-fuyants qu'elle avait quelque chose à cacher. Et ses joues s'empourprèrent à la pensée qu'elle se laissait dériver vers la duplicité.

« Je ne serai absent qu'un ou deux jours », disait Graham en serrant la main de Dick près de la voiture.

Dick remarqua le regard franc de ses yeux et la chaleur de sa ferme poignée de main. Graham allait prononcer une phrase, mais se retint ; et Dick comprit qu'il allait dire tout autre chose.

« Quand je reviendrai, je crois qu'il sera temps de faire mes malles.

– Bah ! et votre livre ? protesta Dick, se maudissant intérieurement pour l'élan de joie qu'il venait d'éprouver à ces mots.

– Précisément, répondit Graham. Il faut que je le finisse. Je ne peux pas travailler comme vous. Le ranch est trop séduisant. Impossible ici de m'atteler à la besogne. Je me penche sur mon bouquin, et voilà que ces maudites alouettes se mettent à gazouiller : alors je vois des champs, des cañons à séquoias et Sélim ; et après une heure perdue, je sonne pour qu'on le selle. Si ce n'est pas ce plaisir-là, c'en est un autre à choisir parmi des milliers. »

Il monta sur le marchepied de l'automobile et dit :

« Eh bien, au revoir, mon vieux.

– Revenez achever votre œuvre, insista Dick. S'il le faut, je vous assignerai un pensum quotidien et vous enfermerai tous les matins jusqu'à ce que vous l'ayez terminé : sinon, vous resterez sous clef toute la journée. Je vous ferai bûcher. Avez-vous des cigarettes, des allumettes ?

– Oui, merci.

– Allez-y, Saunders », ordonna Dick au chauffeur.

Et la voiture sembla jaillir de la porte cochère brillamment éclairée et s'engouffrer dans l'obscurité extérieure.

Rentré à la maison, Dick trouva Paula en train de jouer pour les sages du bois des Madroños et s'installa sur le canapé pour voir si elle l'embrasserait au moment d'aller se coucher. Il reconnaissait que le baiser ne constituait pas pour eux un rite, une cérémonie régulière. Maintes et maintes fois il ne la voyait qu'à midi, en présence d'invités. Très souvent aussi elle s'éclipsait de bonne heure pour regagner sa chambre, ne voulant déranger personne ; et un baiser donné à son mari aurait pu être pris pour un avertissement qu'il était temps de songer au lit.

Qu’elle l’embrassât ou non ce soir, concluait Dick, cela ne signifierait absolument rien. Néanmoins, il voulait voir.

Elle joua une interminable série de morceaux, si bien qu’il finit par s’endormir. À son réveil, il se trouva seul dans le salon, Paula et les sages étaient partis sans faire de bruit. Il regarda sa montre, elle marquait une heure. Elle avait dû jouer bien tard, car il savait qu’elle venait de sortir. C’était la cessation de la musique et du mouvement qui l’avait éveillé.

Néanmoins, il était surpris. Il lui arrivait parfois de s’endormir pendant qu’elle jouait, et toujours, la musique terminée, elle venait l’éveiller d’un baiser et l’envoyait se coucher. Ce soir, elle n’en avait rien fait. Peut-être, après tout, allait-elle revenir. Il attendit, à demi assoupi, et quand il consulta de nouveau sa montre, il était deux heures. Elle n’était pas revenue.

Il éteignit les lumières du salon, puis celles du vestibule en regagnant sa chambre, tandis qu’un tas de petits détails jusque-là sans importance faisaient naître des doutes en son esprit.

Dans sa chambre, sous la véranda, comme il consultait ses baromètres et thermomètres, la figure rieuse dans le cadre ovale arrêta ses regards. Debout et même penché vers elle, il l’observa longtemps.

« Après tout, murmura-t-il en remontant ses couvertures, arrangeant ses oreillers derrière lui et prenant un paquet d’épreuves, quel que soit l’enjeu, il faudra que je risque la partie ! »

CHAPITRE XXIV

À part quelques convives de hasard au lunch ou au dîner, la Grande Maison se trouva vide. Le premier et le second jour, Dick s'évertua vainement à répartir son travail, de façon à se tenir à la disposition de Paula si elle lui suggérait une promenade ou un bain pour l'après-midi.

Il remarqua qu'elle s'arrangeait maintenant de façon à éviter ses baisers. De sa chambre à coucher, sous la véranda, elle lui criait bonne nuit à travers la grande cour. Le lendemain matin, il se prépara pour sa petite visite à onze heures. Quand la pendule sonna, il se débarrassa vivement de M. Agar et de M. Pitts, laissant en souffrance les détails d'une vente de bétail importante et imminente. Il la savait levée, l'ayant entendue chanter. Assis à son bureau, il se trouva désœuvré pour la première fois. Devant lui, un plateau chargé de lettres attendait sa signature. Il se souvenait qu'elle avait pris l'initiative de ce pèlerinage matinal en kimono et l'avait continué avec une notable persistance. C'était une habitude délicieuse, songea-t-il, que ce « Bonjour, joyeux gentleman » et cette manière de se blottir entre ses bras.

Il se souvient en outre d'avoir souvent écourté cette brève visite en lui faisant comprendre, tout en la serrant contre lui, qu'il était très occupé, et que, plus d'une fois, elle s'était retirée avec une ombre de tristesse.

Onze heures et quart : elle n'était pas venue ! Il prit le récepteur pour téléphoner à la laiterie, et avant de raccrocher, dans le bruit rapide d'une conversation entre femmes, il entendit la voix de Paula :

« ... Au diable M. Wade ! Amenez toute la jeunesse et venez passer un jour ou deux tout au moins. »

Ceci était bien étrange de la part de Paula. Jusqu'ici, elle s'était toujours réjouie de l'absence d'invités, heureuse de se trouver seule avec lui pendant un ou plusieurs jours. Et voici qu'elle essayait de persuader Mme Wade de venir de Sacramento. Il semblait bien que Paula, peu désireuse de rester seule avec lui, cherchât à s'entourer d'une nombreuse société.

Il sourit en constatant que ce baiser matinal lui paraissait soudain désirable du fait qu'il ne l'avait point reçu. La pensée lui vint de l'emmener en voyage. Ce pouvait être une solution du problème. Il la tiendrait tout près de lui. Pourquoi ne feraient-ils pas une excursion de chasse dans l'Alaska ? Elle avait toujours désiré y aller. À moins de retourner à leurs escapades de jeunesse, à bord du *All-Away*, aux mers du Sud. Des vapeurs faisaient le service direct de San Francisco à Tahiti. En douze jours, ils débarqueraient à Papeete.

Il frappa du poing sur son bureau. Non, certes, il ne commettrait pas cette lâcheté de se sauver avec sa femme par crainte d'un homme ! Serait-il loyal, d'ailleurs, de l'enlever à ce qu'elle désirait peut-être ? À vrai dire, il ne savait pas ce qu'elle désirait ni à quel point en étaient les choses entre elle et Graham. Peut-être que tout se résumait à une folie de printemps qui passerait avec la saison. Malheureusement, songea-t-il, depuis leurs douze ans de mariage, elle n'avait jamais manifesté la moindre prédisposition à des folies printanières, ni projeté sur son cœur la moindre ombre de doute. Très séduisante pour les hommes qui s'empressaient autour d'elle, qui lui payaient un tribut d'admiration et lui faisaient même la cour, elle était toujours restée égale et sereine, la digne épouse de Dick Forrest...

« Bonjour, joyeux gentleman ! »

Du vestibule, par la porte entrouverte, elle lui criait ces mots très naturellement, lui souriant des yeux et des lèvres, lui envoyant un baiser du bout des doigts.

« Bien le bonjour, ma petite lune altière », répondit-il très naturellement lui aussi.

Maintenant, pensait-il, elle allait entrer. Il la prendrait dans ses bras, et la mettrait à l'épreuve d'un baiser. D'avance, il ouvrait les bras.

Mais elle n'entra pas. Elle tressaillit, ramena d'une main son kimono sur la poitrine, de l'autre releva sa jupe traînante comme pour fuir, tout en regardant d'un air inquiet dans le vestibule. Pourtant, l'ouïe fine de Dick n'avait pas perçu le moindre son. Elle lui envoya un sourire, accompagné d'un autre baiser, et disparut. Dix minutes après, il n'entendit pas non plus entrer Bonbright, et sursauta devant lui en le voyant, ses télégrammes à la main.

Cependant, elle était heureuse. Dick connaissait trop bien toutes ses expressions et humeurs pour ne pas interpréter cette façon de chanter dans toute la maison, sous les arcades et dans la cour. Il ne quitta son bureau qu'à la sonnerie du lunch : et elle ne vint pas à sa rencontre comme elle le faisait parfois. Au bruit du gong, il entendit, de l'autre côté de la cour, ses trilles décroître et expirer dans la direction de la salle à manger.

Dans la matinée du second jour, celui où devait revenir Graham, Dick, qui était monté à cheval à onze heures pour s'épargner la douloureuse répétition du « bonjour, joyeux gentleman » lancé la veille à distance, rencontra dans le vestibule Oh-Oh chargé d'une brassée de lilas fraîchement coupés. Le Chinois semblait se diriger vers la tour, et Dick s'assura du fait.

« Où portes-tu tout cela, Oh-Oh ? demanda-t-il.

– À la chambre de M. Graham, lui revenir aujourd'hui. »

D’où venait cette pensée ? se demanda Dick. De Oh-Oh ? De Oh-Joie ? De Paula ? Il se rappela avoir entendu Graham exprimer plus d’une fois son admiration pour ses lilas.

Au lieu de gagner la bibliothèque, il fit le tour parmi les fleurs pour approcher de la tour, et, par les fenêtres ouvertes, lui parvint le joyeux fredonnement de Paula. Il serra vivement sa lèvre inférieure entre ses dents et continua sa promenade.

Beaucoup d’hommes et femmes remarquables avaient habité cette chambre et Paula n’avait jamais surveillé l’arrangement des fleurs en leur honneur. Oh-Joie, passé maître dans la disposition des bouquets, se chargeait ordinairement de ce soin.

Parmi les télégrammes que lui présenta Bonbright s’en trouvait un de Graham. Dick le lut deux fois, bien qu’il annonçât simplement que son retour était retardé.

Dick, contrairement à son habitude, n’attendit point le coup de gong. Il entra vivement au premier coup, éprouvant le désir de prendre un des cocktails de Oh-Joie pour se donner le courage d’aborder Paula après cet incident des lilas. Mais elle l’avait devancé : quoiqu’elle bût rarement et jamais seule, elle était en train de reposer un verre vide sur le plateau.

Elle aussi se sentait le besoin de courage pour affronter ce repas, conclut-il levant un doigt et faisant signe à Oh-Joie.

« Je t’y prends ! reprocha-t-il gaiement à Paula. Intempérance clandestine : symptôme très grave. Je ne pensais guère, en passant avec toi devant l’officier d’état civil, que j’épousais une femme condamnée à périr par l’alcoolisme. »

Avant qu’elle pût répliquer, se présenta un jeune homme qu’ils saluèrent du nom de M. Winters, et qui dut prendre un cocktail également. Dick s’efforça de croire que ce n’était pas du soulagement qu’il percevait dans la façon dont Paula accueillait le nouveau venu. Jamais il ne l’avait vue si cordiale envers ce

personnage, bien qu'elle l'eût rencontré assez souvent. En tout cas, ils seraient trois au lunch.

M. Winters, diplômé d'une école d'agriculture, collaborateur spécial de la *Presse rurale du Pacifique,* et en quelque sorte protégé de Dick, était venu demander à celui-ci certains renseignements techniques sur les étangs poissonneux de Californie. Dick élaborait mentalement, pour le visiteur, son programme de l'après-midi.

« J'ai reçu un télégramme d'Evan, déclara Dick à Paula. Il ne reviendra qu'après-demain par le train de quatre heures.

– Et après tout le mal que je me suis donné ! s'écria-t-elle. Les lilas seront tous fanés. »

Dick éprouva une vive sensation de plaisir. C'était bien sa franche et honnête Paula qui parlait ainsi. Quel que fût le jeu, à quoi qu'il dût aboutir, elle le jouerait du moins sans tricherie mesquine. Elle avait toujours été ainsi, trop transparente pour réussir dans la duplicité.

Néanmoins, il lui lança un regard vaguement interrogateur.

« Oui, dans la chambre de Graham, expliqua-t-elle. J'en ai fait apporter une grande brassée par les domestiques et je les ai disposés moi-même. Il aime tant ces fleurs-là, tu te souviens ? »

Le lunch se termina sans qu'elle parlât de l'arrivée de Mme Wade, et Dick sut définitivement qu'elle ne viendrait pas quand Paula lui demanda d'un ton ordinaire :

« Tu attends quelqu'un ? »

Il secoua la tête et demanda à son tour :

« As-tu quelque chose à faire, cet après-midi ?

– Je n'ai rien projeté, répondit-elle. Et je suppose que je ne peux compter sur toi maintenant qu'il te faudra renseigner M. Winters au sujet du poisson.

– Mais si, répliqua Dick. Je mettrai M. Winters entre les mains de M. Hanley, qui a compté les truites jusqu'au dernier œuf et connaît par leurs noms toutes les grands-mères perches. Tiens, je vais te dire... (Il réfléchit un instant et sa figure s'éclaira d'une idée soudaine.) C'est un après-midi de flemme. Prenons les fusils et allons canarder les écureuils. J'ai remarqué l'autre jour qu'ils pullulent sur la colline au-dessus du Petit pré. »

Mais il ne manqua pas d'observer le tressaillement d'alarme qui l'agita un instant à peine et disparut aussitôt tandis qu'elle claquait des mains et reprenait possession d'elle-même.

« Mais ne prends pas de fusil pour moi, dit-elle.

– Comme tu voudras..., dit-il doucement.

– Oh ! je veux aller avec toi, mais je ne tiens pas à tirer des coups de fusil. J'emporterai le dernier livre de Le Galienne qui vient d'arriver, et je t'en lirai des passages dans les intervalles. »

CHAPITRE XXV

Paula, montée sur Coubette, et Dick sur Hors-la-Loi, s’éloignèrent de la Grande Maison côte à côte, autant du moins que le permettait la perversité de Hors-la-Loi. Ils ne pouvaient guère causer qu’à bâtons rompus. Dressant les oreilles et montrant les dents, la jument s’efforçait d’échapper à la bride et aux éperons de Dick pour mordiller la jambe de Paula et le flanc lisse de Courbette, et à chaque insuccès, une teinte rose apparaissait et disparaissait dans le blanc de ses yeux. Coups d’encensoir et tentatives de ruade, réprimés par la martingale, se succédaient sans relâche, sauf quand elle se cabrait, marchait de côté ou essayait de faire volte-face.

« C’est la dernière année de sa vie, annonça Dick. Elle est indomptable. Depuis deux ans, j’ai essayé de l’améliorer sans y réussir le moins du monde. Elle me connaît, elle comprend mes façons, elle sait que je suis son maître, qu’elle devra fini par obéir, mais elle n’en est jamais sûre. Elle entretient l’espoir qu’à un moment donné elle finira par me surprendre, et de peur de manquer l’occasion, elle ne perd pas une minute.

– Et un jour elle pourrait bien t’attraper, dit Paula.

– C’est pourquoi je veux m’en défaire. Ce n’est pas précisément un tourment pour moi, mais tôt ou tard elle me pincerait sûrement, si l’on peut ajouter foi aux calculs des probabilités. Peut-être une fois sur un million, mais Dieu sait à quel chiffre se déclenchera le coup fatal.

– Tu es étonnant, Nuage-Rouge, remarqua Paula en souriant.

– Pourquoi ?

– Tu penses en statistiques et pourcentages, en moyennes et exceptions. Je me demande d'après quelle formule particulière tu m'as jaugée à notre première rencontre.

– Le diable m'emporte si j'y ai pensé, dit-il en riant à son tour. Aucun indice ne pouvait m'aider en cette affaire. Tu défies toute statistique. Je m'avouai simplement que je venais de trouver la plus merveilleuse des créatures féminines et compris que j'avais besoin d'elle plus que de toute autre chose au monde. Il me la fallait...

– Et tu l'as prise, acheva Paula pour lui. Mais depuis, Nuage-Rouge, tu as sûrement assez de données statistiques sur mon compte.

– Quelques-unes, un assez bon nombre, avoua-t-il. Mais j'espère ne jamais arriver à la dernière... »

Il s'interrompit en entendant le hennissement bien caractéristique du Gars de la Montagne. L'étalon apparut monté par un palefrenier, et Dick admira un instant le grand trot allongé de l'animal.

« Tirons-nous de là », dit-il au moment où l'étalon, les apercevant, prenait le galop.

Ils éperonnèrent leurs juments, leur firent faire volte-face et s'enfuirent. Ils entendirent derrière eux les interjections du cavalier cherchant à calmer sa bête, le retentissement des fers sur la route, et un hennissement sauvage, impératif, auquel répondirent coup sur coup Hors-la-Loi et Courbette. Évidemment, le Gars de la Montagne devenait impétueux.

Se penchant vers l'intérieur de la courbe, ils tournèrent dans un chemin de traverse, puis s'arrêtèrent à une cinquantaine de pas et attendirent que le danger fût passé.

« En réalité, il n'a jamais fait de mal à personne, dit Paula comme ils revenaient sur leurs pas.

– Excepté le jour où il a marché, sans le vouloir, sur le pied de Cowley, qui dut garder le lit pendant un mois », lui rappela Dick en corrigeant un écart de Hors-la-Loi et en saisissant au vol l'étrange regard que lui jetait Paula.

Il y discerna une question, de l'amour et de la crainte, oui, presque de la crainte, ou plutôt une appréhension voisine de la peur ; mais surtout un examen, une recherche, une question. Il soupçonnait un rapport entre cette humeur actuelle et sa remarque de tout à l'heure sur sa façon de penser en statistiques. Mais il fit semblant de n'avoir rien vu, épousseta du bout de sa cravache le panneau de sa selle, et, jetant un coup d'œil intéressé sur un ponceau qu'ils franchissaient, il en prit note et remarqua :

« Cela leur a échappé. Il aurait dû être réparé depuis un mois.

– Que sont devenus tous ces mustangs du Névada, » demanda Paula.

Il s'agissait d'un risque qu'avait affronté Dick au cours d'une mauvaise saison dans les pâturages du Névada ; il fallait vendre les chevaux à un prix dérisoire ou les laisser crever de faim. Dick les avait embarqués dans un train et envoyés dans les pâturages plus sauvages des montagnes de l'ouest.

« Il serait temps de les dompter, répondit-il. Et je pense à organiser pour la semaine prochaine un véritable « rodéo » à l'ancienne mode. Qu'en dis-tu ? Faisons une grande partie avec rôtisserie en plein air et tout le reste, et invitons tout le voisinage.

– Oui, mais tu n'y assisteras pas, objecta Paula.

– Si. Je prendrai un jour de congé. Cela te va-t-il ? » Elle y consentit et ils rangèrent leurs bêtes sur le bord de la route pour laisser passer trois tracteurs agricoles avec tout leur train de socs et de herses.

« Ils mènent ces machines aux prairies, expliqua-t-il. En terrain convenable, leur rendement est meilleur que celui des chevaux. »

Remontant les pentes de la vallée où se trouvait la Grande Maison, après avoir traversé des champs cultivés et des monticules boisés, ils prirent une route sillonnée de nombreux tombereaux qui transportaient du cailloutis provenant d'un concasseur dont on entendait le bruit plus haut.

Ils continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils n'entendissent plus les grincements, pénétrèrent dans une zone boisée, franchirent une petite crête où le soleil d'après-midi faisait ressortir la couleur lie-de-vin des manzanitas et le rose des madroños, et plongèrent à travers une jeune plantation d'eucalyptus vers la Petite Prairie. Mais avant d'y arriver, ils mirent pied, à terre et attachèrent leurs montures. Dick prit dans les fontes son fusil automatique et avança doucement avec Paula jusqu'à un taillis de séquoias au bord de la prairie. Ils s'installèrent à l'ombre et regardèrent le talus qui la bordait de l'autre côté, à cent cinquante mètres de distance.

« Les voilà ; j'en vois trois... quatre », murmura Paula dont les yeux perçants découvraient les écureuils parmi les jeunes céréales.

C'étaient les malins pleins de prudence, les roués, qui, évitant les grains empoisonnés et les pièges d'acier disposés à leur intention, avaient survécu en petit nombre, mais en nombre suffisant pour repeupler ce flanc de colline.

Dick remplit de minuscules cartouches la culasse et le magasin, examina le mécanisme amortisseur de bruit, et, s'étendant de tout son long, appuyé sur le coude, visa à travers la prairie. Nulle explosion ne se fit entendre quand il pressa la détente : à peine se produisit un léger déclic du mécanisme de percussion et d'éjection, tandis qu'une nouvelle cartouche se mettait en place et que la détente s'armait de nouveau. Un gros

écureuil brun foncé fit un bond en l'air et retomba parmi les herbes. Dick attendit, l'œil sur le guidon et surveillant plusieurs éclaircies évidemment produites par les destruction des céréales. Lorsque l'écureuil blessé s'y aventura pour regagner un abri sûr, un nouveau déclic se produisit ; l'animal roula sur le flanc et demeura immobile.

Au premier déclic, tous les écureuils, excepté l'animal atteint, s'étaient terrés. Il fallait attendre que leur curiosité reprît le dessus sur leur prudence. Dick avait compté sur cet intervalle. Couché là, tout en surveillant le flanc de la colline pour voir reparaître les petites têtes fureteuses, il se demandait si Paula avait quelque chose à lui dire. Elle était évidemment inquiète : mais garderait-elle son inquiétude pour elle ? Ce n'était pas, son habitude. Tôt ou tard, elle lui confiait toujours ses ennuis. Mais il songea que jamais elle n'en avait éprouvé un de cette nature. C'était précisément le seul point qu'elle se sentirait peu disposée à discuter avec lui. D'autre part, il se souvenait de cette franchise invétérée qui, depuis tant d'années, faisait son admiration et sa joie.

Allait-elle lui faire défaut maintenant ?

Il réfléchissait, allongé sur le ventre. Elle ne disait rien, ne bougeait point ; il ne l'entendait pas faire un mouvement. Jetant un coup d'œil de son côté, il la vit couchée sur le dos, les yeux fermés, les bras étendus, comme accablée de lassitude.

Une petite tête apparut, de même couleur que la terre d'où elle sortait. Dick attendit plusieurs longues minutes jusqu'à ce que le possesseur de la tête, assuré qu'aucun danger ne le menaçait, se dressât sur les pattes de derrière pour chercher la cause du précédent déclic qui l'avait alarmé. Le fusil claqua de nouveau.

« As-tu touché ? demanda Paula sans ouvrir les yeux.

– Oui, et il est gros, répondit-il. Je viens de supprimer toute une série de générations. »

Une heure s'écoula. Le soleil commençait à décliner, mais il faisait bon à l'ombre. Une douce brise faisait onduler de temps à autre les jeunes moissons et éventait les branches des séquoias. Dick ajouta un nouvel écureuil à son tableau de chasse. Le livre de Paula gisait à côté d'elle, mais elle ne manifestait aucune inclination à la lecture.

« Quelque chose te tracasse ? trouva-t-il enfin le courage de lui demander.

– Non ; une vague migraine, une petite douleur névralgique entre les yeux, voilà tout. »

Tout cela semblait assez naturel ; mais, tout en laissant un énorme écureuil quitter son trou et s'aventurer à cinq ou six mètres sur le sol vers les moissons, Dick pensait en lui-même : « Non, il n'y aura pas de conversation entre nous aujourd'hui. Et nous n'échangerons pas de baisers sur l'herbe. »

Sa victime atteignait le bord du sillon. Il pressa la détente. L'animal roula à terre, resta un moment immobile puis se précipita vers son trou en petits bonds maladroits. Clic, clic, clic, fit le mécanisme. Des bouffées de poussière surgirent de terre tout près du gibier indiquant que le chasseur l'avait manqué de peu. Dick continuait à tirer aussi rapidement que son doigt pouvait presser la détente, si bien qu'il semblait lancer un jet de plomb avec un tuyau d'arrosage.

Il avait presque fini de regarnir son magasin quand Paula lui dit :

« Mon dieu, quelle pétarade ! L'as-tu tué ?

– Oui, et c'est le grand-père de tous les écureuils, un puissant destructeur de provendes destinées aux jeunes veaux. Mais

neuf cartouches sans fumée pour un écureuil, c'est trop cher. Il me faudra faire mieux. »

Le soleil s'abaissa, la brise expira. Dick réussit à abattre un nouvel écureuil et examina mélancoliquement le flanc du coteau pour en découvrir d'autres. Il avait pris son temps, espérant une confidence. La situation était aussi grave qu'il l'avait craint ; plus grave peut-être, pour tout ce qu'il en savait, car son monde croulait autour de lui. Les vieux points de repère se déplaçaient. Il se sentait déconcerté, ébranlé. S'il s'était agi de toute autre femme que Paula ! Il avait été tellement sûr d'elle ! Derrière eux se dressaient une douzaine d'années pour étayer cette certitude...

« Cinq heures, le soleil baisse, annonça-t-il, se remettant sur pied et tendant la main pour aider sa femme à se relever.

– Ce simple repos m'a été salutaire, dit-elle pendant qu'ils rejoignaient leur chevaux. Je me sens moins mal aux yeux et me félicite de n'avoir pas essayé de te faire la lecture. »

Le matin du troisième jour de l'absence de Graham, Dick s'arrangea pour être occupé avec le directeur de sa laiterie au moment où Paula accomplissait son pèlerinage de la onzième heure ; elle jeta un coup d'œil par la porte entrebâillée et lui cria : « Bonjour, joyeux gentleman ! » L'arrivée des Mason, accompagnés d'une bruyante jeunesse entassée dans plusieurs automobiles, assura la sécurité de Paula pour le lunch et l'après-midi ; et Dick remarqua qu'elle incitait ses invités au bridge et à la danse pendant le restant de la soirée.

Le quatrième matin, le jour où Graham devait revenir, Dick se trouvait seul à onze heures dans son bureau. Penché sur son pupitre, en train de signer des lettres, il entendit entrer Paula sur la pointe des pieds. Il continua d'écrire, sans lever la tête, mais il écoutait de toute son âme le froissement soyeux de son kimono. Il la sentit se pencher au-dessus de lui et retint presque sa respiration, mais après avoir déposé un léger baiser sur ses

cheveux, au moment où son bras avide s'élançait pour la saisir, elle s'esquiva de la chambre en riant. Et ce qui affecta Dick aussi profondément que son désappointement fut le plaisir qu'il avait eu le temps de lire sur sa figure. Elle ne savait guère déguiser ses pensées ; ses yeux brillaient ardemment comme ceux d'une fillette ; et Dick ne pouvait guère s'empêcher d'établir un rapport entre cette joie et le retour attendu de Graham.

Il ne prit pas la peine de s'informer si elle avait remplacé les lilas dans la chambre de la tour. Au lunch, où assistaient trois élèves du Collège Agricole de Davis, il dut inventer pour lui-même un après-midi très occupé quand Paula déclara qu'elle ramènerait Graham d'Eldorado en voiture.

« En voiture ? demanda Dick.

– Oui, pour le plus grand bien de Duddy et de Fuddy. Ils sont énervés et je serais contente de leur donner moi-même de l'exercice. Naturellement, si tu veux y prendre part, je te conduirai où bon te semble, et il viendra dans l'automobile. »

Dick s'efforça de ne pas voir son inquiétude pendant qu'elle attendait qu'il acceptât ou refusât son invitation.

« Les pauvres bêtes seraient ce soir dans le paradis des chevaux s'il leur fallait couvrir toute la distance que je dois parcourir cet après-midi, dit-il en riant et improvisant mentalement un programme. D'ici le dîner, j'ai cent quatre-vingts kilomètres à avaler. Je prends l'auto de course. Ce ne sera que poussière et cahots, à part quelques terrains bas. Je n'ai pas le cœur de te demander de m'accompagner. Va donc donner de l'exercice à Duddy et Fuddy.

Paula soupira, mais elle était mauvaise actrice. Il ne put s'empêcher de déceler du soulagement dans ce soupir destiné à lui produire une impression de regret.

« Où vas-tu ? interrogea-t-elle, pendant qu'il remarquait sa figure redevenue rose et ses yeux brillants.

– Oh ! Je descendrai la rivière jusqu'au sentier de dragage. Carlton insiste pour que je lui donne mon avis, puis je remonterai jusqu'à Sacramento en passant par les marécages de Teal pour voir Wing Fo Wong.

– Au nom du Ciel, qui est donc ce Wing Fo Wong que tu es si pressé de voir ? demanda-t-elle en riant.

– Un personnage très important. Il vaut au moins deux millions gagnés à faire pousser les pommes de terre et des asperges dans la région du Delta. Je lui loue trois cents acres des marécages de Teal. »

Dick continua comme s'il s'adressait aux élèves du collège Agricole.

« Ce terrain se trouve au voisinage de Sacramento, du côté gauche de la rivière, et constitue un bel exemple de la pénurie de terre qui ne peut manquer de survenir. C'était un marais à joncs quand je l'ai acheté, et les anciens ont bien ri de moi. J'ai même dû indemniser les titulaires d'une douzaine de réserves de chasse. Cela m'a coûté en moyenne dix-huit dollars l'acre, et il n'y a pas déjà tant d'années. Tu connais les marais à joncs : c'est bon tout au plus pour les canards et comme pâturage dans la saison sèche. J'ai dépensé trois cent dollars par acre pour draguer, drainer et payer ma quote-part des travaux sur la rivière. Et à quelles conditions penses-tu que je loue à bail, pour dix ans, au vieux Wing Fo Wong ? À deux mille dollars l'acre. Cela me rapporte plus que si je faisais moi-même la culture maraîchère. Ces Chinois sont des sorciers pour la production des légumes, et ils avalent la besogne. Le moindre coolie est un associé pour une part minuscule. Et voilà comment Wing Fo Wong tourne la loi des huit heures de travail. »

Au cours de cet interminable après-midi, Dick fut averti deux fois et arrêté une fois. Bien qu'il fît de la vitesse, il conduisait sûrement. Les accidents dont il aurait pu être personnellement responsable étaient pour lui une chose intolérable et in-

connue. La sûreté et la précision de mouvements avec lesquelles, sans hésiter ni tâtonner, il saisissait un crayon ou un bouton de porte, se reproduisait dans les gestes plus compliqués, lorsque, par exemple, il conduisait une puissante automobile à grande vitesse sur des routes de campagne très fréquentées.

Mais, continuellement, dans sa conscience intime, le hantait cette idée que Paula avait dévié de sa route et dérogé à ses habitudes pour mener Graham en voiture sur cette route de douze kilomètres qui s'étendait entre Eldorado et le ranch.

« Bah ! » énonça-t-il à haute voix…

Puis, interrompant parole et pensée, il porta la vitesse de soixante-cinq à cent kilomètres à l'heure, doubla à gauche un cheval attelé à une voiture légère allant dans la même direction, obliqua vers le côté droit de la route à proximité apparemment dangereuse mais parfaitement calculée d'une petite automobile venant en sens contraire. Alors, ramenant la vitesse à soixante-quinze, il acheva son soliloque :

« Je m'imagine les pensées de la petite Paula si j'osais faire cette promenade avec une charmante jeune femme. »

Cette idée l'amusa, car dès les premiers temps de leur mariage, il avait jaugé la jalousie latente de Paula. Non qu'elle lui eût jamais fait de scène, formulé une remarque directe ou même posé une question ; mais, dès le début, avec un calme sur lequel il n'y avait pas à se méprendre, elle savait lui montrer sa souffrance dès que ses attentions envers une autre femme dépassaient un peu la mesure.

Il sourit au souvenir de Mme Veuve Dehamey, une gentille brunette, amie de Paula et non de lui, qui, jadis, était venue les voir dans la Grande Maison. Paula, ayant annoncé qu'elle ne sortirait pas à cheval cet après-midi-là, avait entendu, à l'heure du lunch, son mari et la jeune veuve projeter une promenade

dans les canons à séquoias au-delà du bois des Philosophes. Or, peu de temps après leur départ, Paula les rattrapait et convertissait le duo en trio ! Cela l'avait touché de la part de Paula, car il ne tenait nullement à Mme Dehamey.

Ainsi, dès le début, il avait restreint ses prévenances envers les autres femmes, et à dater de ce jour était devenu plus circonspect que Paula elle-même. Il l'encourageait même, lui laissait toute liberté, fier de l'attrait qu'exerçait sa femme sur de beaux garçons, heureux du plaisir qu'elle prenait à être divertie par eux. Et il avait raison, songeait-il. Il se sentait si tranquille, si sûr d'elle ! Douze années avaient justifié cette attitude.

Il souleva le revers de son gant pour regarder sa montre. Dans cinq minutes, Graham descendrait du train à Eldorado. Dick, revenant de Sacremento vers l'ouest, dévorait les kilomètres. Au bout d'un quart d'heure, il vit passer le train qui avait dû amener Graham à Eldorado. Mais ce fut à bonne distance de cette ville qu'il rattrapa Duddy et Fuddy avec le cabriolet. Graham était assis à côté de Paula, qui conduisait. Dick ralentit en les dépassant, agita la main vers Graham, et, reprenant de la vitesse, cria joyeusement :

« Pardon de vous faire avaler ma poussière ! Je vous gagnerai une partie de billard avant le dîner, Evan, si toutefois vous arrivez sain et sauf. »

CHAPITRE XXVI

« Cette situation ne peut durer. Il faut agir… tout de suite. »

Ils étaient dans le salon de musique, Paula au piano, la face levée vers Graham qui se tenait debout tout près d'elle.

« C'est à vous de décider », continua Graham.

Il n'y avait pas beaucoup de joie sur le visage de l'un ni de l'autre devant la grande révélation, maintenant qu'ils envisageaient la conduite à tenir.

« Mais je ne veux pas que vous vous en alliez, insista Paula. Je ne sais pas ce que je veux. Montrez-vous indulgent envers moi. Je ne songe pas à moi, je n'y songe plus ; mais je dois penser à Dick, et à vous ; je… je suis si embarrassée devant un pareil état de choses, conclut-elle avec un pâle sourire.

– Il faut cependant prendre une décision, cher amour. Dick n'est pas aveugle.

– Qu'a-t-il pu voir ? demanda-t-elle. Il n'y a rien eu, sauf ce baiser dans le cañon, et il ne l'a pas vu. Que s'est-il passé d'autre ? Je vous défie de le dire, monsieur.

– Je voudrais bien qu'il y eût autre chose, dit-il en se mettant au ton de son humeur, mais reprenant immédiatement son sérieux : Je suis fou de vous, mais j'ignore si votre passion égale la mienne. »

En parlant, il couvrit de sa main la sienne sur le clavier, et elle la dégagea doucement.

« Ne comprenez-vous pas ? demanda-t-il d'un ton plaintif. Vous vouliez pourtant me voir revenir ?

– Je voulais vous voir revenir, avoua-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Oui, je voulais vous voir revenir, répéta-t-elle plus doucement, comme en rêve.

– Je suis complètement dérouté, s'écria-t-il impatiemment. Vous m'aimez ?

– Je vous aime, Evan, vous le savez. Mais... Elle s'arrêta, indécise.

– Mais quoi ? demanda-t-il. Continuez.

– Mais j'aime Dick aussi. N'est-ce pas ridicule ? »

Il ne répondit point à son sourire, et elle se complut à voir monter dans ses yeux un air de maussaderie enfantine. Il allait énoncer une réflexion, mais il s'en abstint, au grand désappointement de Paula.

« Je ne vous reproche pas d'aimer Dick... et... de continuer à l'aimer. À vrai dire, je ne vois pas en quoi vous pouvez me trouver supérieur à lui. Je parle sincèrement : je le considère comme un homme de valeur. (Elle le récompensa d'un petit sourire et d'un signe d'approbation.) Mais si vous continuez d'aimer Dick, que deviendrai-je ?

– Mais je vous aime aussi.

– Cela ne peut pas être ! » s'écria-t-il, s'éloignant du piano.

Il se mit à marcher à grands pas et alla contempler un tableau de Keith à l'autre bout de la salle comme s'il ne l'eût jamais vu.

Elle attendit avec un sourire tranquille, heureuse de voir son impétuosité.

« Vous ne pouvez pas aimer deux hommes à la fois, lui lança-t-il enfin.

– Mais si, précisément, Evan. C'est l'énigme que j'essaie de déchiffrer. Seulement, je ne sais pas lequel des deux j'aime le mieux. Je connais Dick depuis si longtemps. Vous êtes un...

– Une nouvelle connaissance, lança-t-il, revenant vers elle du même pas impatient.

– Non, ce n'est pas cela, Evan. Vous m'avez révélée à moi-même. Je vous aime autant que Dick. Je vous aime peut-être davantage. Je... je ne sais plus... »

Elle se tut, se cacha la figure entre les mains et ne protesta point quand il posa tendrement une des siennes sur son épaule.

« Vous le voyez, la situation est inextricable pour moi, reprit-elle. Il y a trop de facteurs en jeu, tant de choses que je ne puis comprendre. Vous dites que vous êtes complètement dérouté ; songez alors à moi, qui suis dans une confusion pire encore. Vous... et, pourquoi en parler ?... Pour vous, la question est très simple : « M'aime-t-elle, oui ou non ? » Mais je me sens embarrassée, interdite. Bien que je ne sois pas très jeune, je ne saurais définir les diverses façons d'aimer. Je n'ai aimé qu'un homme dans ma vie... et voilà que je vous aime aussi. Avec cette passion que vous m'inspirez, vous troublez un ménage parfait, Evan...

– Je le sais, dit-il.

– Je ne sais pas, continua-t-elle. Il me faut du temps, soit pour résoudre le problème ou le laisser se résoudre tout seul. Si ce n'était pas pour Dick... »

Sa voix hésita de façon pathétique.

Inconsciemment, Graham resserra son étreinte sur son épaule.

« Non, non… pas encore, dit-elle doucement en lui écartant la main et en la caressant presque avant de la lâcher. Quand vous me touchez, je ne puis pas penser, dit-elle d'un ton suppliant.

– Alors, mieux vaut que je m'éloigne, dit-il sans la moindre intention de menace. Elle fit un geste de protestation. La situation actuelle est impossible, insupportable, poursuivit-il. Je me fais l'effet d'un homme méprisable, et je sais pourtant que ce n'est pas vrai. Oh ! je puis à l'occasion rivaliser de fourberie avec un Pathan ; mais je ne saurais tromper un homme de grand cœur comme Dick. Je préfère aller le trouver tout droit et lui dire : « Dick, j'aime votre femme et elle me le rend. Que comptez-vous y faire ? »

– Allez-y, dit Paula, sous l'impulsion du moment.

– J'y vais, et tout de suite !

– Non, non ! s'écria-t-elle, frappée soudain de panique. Il faut vous en aller ! Et sa voix se brisa de nouveau en ajoutant : Mais je ne veux pas vous laisser partir. »

Si Dick avait pu concevoir le moindre doute sur l'état du cœur de Paula, ce doute s'évanouit après le retour de Graham. Il n'eut besoin de regarder personne autre qu'elle-même pour savoir à quoi s'en tenir. Elle s'éveillait dans une grâce d'aurore, dans un épanouissement printaniers son rire sonnait plus heureux, sa voix plus profonde, ses mouvements et ses actes s'animaient d'une ardeur continuelle et d'un surcroît d'énergie. Tôt levée et couchée tard, elle ne se ménageait guère, mais se grisait d'ardeur à tel point que Dick se demanda si son but n'était pas de s'empêcher de penser.

Il la vit maigrir et s'avoua qu'elle n'en paraissait que plus charmante : une délicatesse presque spirituelle transparaissait sous un son teint d'une fraîcheur naturelle et exquise.

Cependant, la Grande Maison continuait son train sans à-coups, frictions ni remords. Dick se demandait parfois combien de temps encore elle marcherait ainsi, et se refusait à concevoir un avenir où elle ne fonctionnerait plus. Jusqu'ici, il en était certain, personne autre que lui ne connaissait ni ne soupçonnait l'état de choses. Mais combien cela durerait-il ? Pas longtemps, certainement. Paula ne possédait pas le talent d'une comédienne. Et quand même elle saurait cacher de mesquins détails, elle ne réussirait pas à dissimuler son regain d'ardeur et de vitalité.

Ses serviteurs asiatiques, il le savait, étaient des phénomènes de perspicacité, et, devait-il ajouter, de discrétion. Mais il y avait les femmes : de vraies chattes ; et ce serait une joie pour la meilleure d'entre elles de constater que la radieuse et irréprochable Paula était pétrie de la même argile que les autres filles d'Ève. N'importe quelle visiteuse, au cours d'une journée, d'une soirée, pouvait entrevoir la situation, celle de Paula, du moins, car il ne discernait pas encore l'attitude de Graham. Fiez-vous à une femme pour surprendre le secret d'une autre.

Mais Paula, différente des autres sur tant d'autres points, l'était encore sur celui-ci. Il ne l'avait jamais vue féline, guettant les femmes pour les prendre en faute, sauf quand il s'agissait de lui-même. Et il se dérida au souvenir de cette intrigue avec Mme Dehamey, intrigue qui n'existait que dans l'appréhension de Paula.

Entre autres problèmes, Dick se posa celui-ci : Paula se demandait-elle s'il savait ?

Paula se le demanda en effet, et, pendant un certain temps, sans parvenir à une certitude. Elle ne décelait pas le moindre changement dans ses manières, son humeur ou sa conduite envers elle. Comme d'habitude, il abattait une besogne prodigieuse, entonnait ses chansons et faisait l'effet d'un heureux gaillard. Elle essaya de s'imaginer qu'il lui témoignait plus de

douceur que jamais, puis s'inquiéta à l'idée que ce fût pure imagination de sa part.

Mais elle ne demeura pas longtemps dans le doute. Parfois, en compagnie, à table, ou le soir au salon et pendant les parties de cartes, l'observant à travers ses cils à demi baissés, elle déchiffra, sans qu'il s'en aperçût, ses yeux et son visage et acquit la conviction qu'il savait à quoi s'en tenir. Cependant, elle n'en souffla mot à Graham. Le mettre au courant n'aurait pas avancé les choses. Peut-être même serait-il parti, et elle s'avoua qu'elle redoutait cette éventualité plus que tout au monde.

Dès qu'elle fut à peu près certaine que Dick savait ou devinait la vérité, elle s'endurcit délibérément et osa jouer avec le feu. Si Dick était au courant, puisqu'il l'était, pourquoi ce mutisme ? se demandait-elle. Il avait toujours eu son franc parler. Elle hésita entre le désir et la crainte jusqu'à ce que celle-ci s'effaçât et fît place à un ardent espoir qu'il parlerait. C'était lui qui agissait de tout temps, qui prenait les initiatives de toute nature. Elle comptait toujours sur lui pour l'action. Graham avait comparé la situation à un problème de triangulation. Eh bien, Dick pouvait le résoudre ; il savait résoudre tous les problèmes : pourquoi pas celui-ci ?

En attendant, elle persistait dans son insouciante ardeur, s'efforçait de ne pas sentir les reproches de sa conscience devant ce partage de sa loyauté, se refusait à penser trop profondément, nageait sur la crête de cette vague de vie en se répétant qu'elle vivait, qu'elle vivait intensément. Parfois, elle savait à peine ce qu'elle pensait, sauf qu'elle se sentait très fière de traîner dans son sillage deux hommes pareils. L'orgueil tenait toujours une place prépondérante dans ses capacités et ses talents. C'était tout pour elle de danser à merveille, de s'habiller à la perfection, de plonger avec une grâce et un courage rares chez les femmes, ou de se précipiter en avalanche à travers la piscine sur le dos du Gars de la Montagne.

En vraie femme de son type et de sa race, elle regardait avec orgueil ces deux hommes blonds aux yeux gris. Elle se sentait émue, fiévreuse, mais sans la moindre appréhension. Très froidement parfois, elle les comparait l'un à l'autre, se demandant pour lequel des deux elle se ferait plus belle, plus séduisante. Elle tenait Graham, elle avait tenu Dick et s'efforçait de le retenir.

Tout au fond, elle avait conscience de son imprudence et de sa folie, et prévoyait que tout cela n'aboutirait qu'à une fin terrible pour l'un d'eux ou tous les trois. Mais, contente de planer au-dessus de ces abîmes, elle fermait les yeux à leur existence. Seule et s'examinant dans son miroir, elle secouait la tête et s'apostrophait : « Oh ! chasseresse ! Dompteuse que tu es ! » Et quand elle se risquait à penser un peu sérieusement, elle s'avouait que Shaw et les sages du bois des Madraños pouvaient bien avoir raison dans leurs diatribes sur les tendances des femmes à la cruauté.

Elle démentait l'affirmation de Dar Hyal soutenant que la femme était un homme manqué ; mais, à maintes reprises, elle se rappelait l'axiome de Wilde : « La femme attaque au moyen de capitulations soudaines et étranges. » Elle se demanda si elle avait attaqué Graham de cette façon. Soudains et étranges étaient en effet les renoncements déjà consentis par elle. Y en aurait-il d'autres ? Il voulait s'en aller. Avec ou sans elle, il voulait partir. Mais, elle le tenait comment ? Par une promesse tacite de nouveaux abandons ? Dans un éclat de rire, elle congédia toute réflexion subséquente ; satisfaite de l'actualité transitoire, elle soigna la beauté de son corps, accorda son humeur à un diapason encore plus séduisant, et rayonnant de la joie de vibrer et de vivre.

CHAPITRE XXVII

Cependant, il n'est pas naturel qu'un homme et une femme voisins l'un de l'autre maintiennent entre eux une distance définie et invariable. Imperceptiblement Paula et Graham se rapprochèrent. Des rencontres fortuites d'yeux et de mains on en vint à des caresses permises, puis à une nouvelle étreinte et à un nouveau baiser prolongé sur les lèvres. Mais cette fois Paula ne se mit pas en colère. Elle se contenta de dire :

« Ne vous en allez pas, Evan !

– Je ne dois pas rester, répéta Graham pour la millième fois. Oh ! j'ai embrassé souvent des femmes derrière les portes et m'avoue coupable de bien des sottises de ce genre. Mais cette fois il s'agit de vous... et de Dick.

– Tout cela s'arrangera, je vous le dis, Evan.

– Alors venez avec moi et nous réglerons l'affaire. Venez tout de suite. »

Elle s'écarta de lui.

« Souvenez-vous de la déclaration de Dick, insista Graham. Il a dit que si vous-même, sa propre femme, vous vous sauviez avec un autre, il dirait : « Dieu vous bénisse, mes enfants. »

– Voilà justement ce qui rend la chose si pénible, Evan. C'est l'homme au grand cœur : vous l'avez bien nommé. Observez-le, maintenant. Il est aussi doux qu'il avait promis de l'être, ce soir-là... doux envers moi, j'entends. Observez-le...

– Il sait ?... Il a parlé ? demanda vivement Graham.

– Il n'a rien dit, mais il sait… j'en suis certaine… ou il devine. Observez-le. Il ne veut pas rivaliser avec vous.

– Rivaliser ? Mais il est plus fort que moi à tous les sports, murmura Graham d'une voix triste.

– Observez-le bien et vous me comprendrez. Il me traite comme une pouliche fringante et me laisse commettre toutes les sottises qui me plaisent. Pour rien au monde il n'interviendrait. Il conforme sa vie à ses règles de conduite. Je lui ai toujours entendu affirmer que l'amour ne peut être imposé ni retenu de force. Selon lui, l'amour passé ne vous donne aucun droit sur le présent. Selon lui, chaque heure d'amour se compense par elle-même et il ne saurait y avoir de dettes en amour.

– Je suis d'accord avec lui, dit Graham. « Vous m'aviez promis un amour éternel », dit un amoureux éconduit, essayant de présenter sa facture comme un engagement de payer telle ou telle somme. Les dollars sont des dollars, mais l'amour vit ou meurt. Quand il est mort, comment en exiger le prix ? Ainsi nous sommes tous d'accord, et l'attitude à tenir est très simple. Nous nous aimons, cela suffit. Pourquoi attendre une minute de plus ? »

Il entrelaça les doigts de Paula avec les siens sur le clavier et, se pencha vers elle, embrassa d'abord ses cheveux, puis lui releva doucement le visage et appuya sur ses lèvres un baiser qu'elle partagea.

« Dick ne m'aime pas à votre façon, déclara-t-elle, je veux dire qu'il ne m'aime pas avec folie. Il me possède depuis si longtemps que je crois être devenue pour lui une habitude. Et plus d'une fois, avant de vous connaître, je me suis demandé s'il ne préférait pas son ranch.

– La chose est si simple ! insista Graham. Tout ce que nous avons à faire est d'agir franchement ! Allons-y ensemble. »

Il la souleva du tabouret et fit un mouvement pour partir.

« Vous ne comprenez pas, Evan. J'aime Dick. Je l'aimerai toujours.

– Et moi ? demanda vivement Graham.

– Oh ! vous aussi ! Elle sourit. Vous êtes le seul homme, à part Dick, qui m'ait jamais embrassée... de cette façon, et à qui j'aie rendu son baiser. Mais je ne puis me décider. Le problème de triangulation, comme vous dites, doit être tranché pour moi ; je suis incapable de le résoudre moi-même. Je vous compare tous deux, je pèse, je vous mesure. Je me souviens de Dick et de toutes nos années passées ensemble. Je consulte mon cœur pour vous. Et je ne sais pas... je ne sais pas. Vous êtes un homme admirable. Mais Dick est encore plus grand que vous. Vous contenez plus d'argile, vous... je ne sais comment vous décrire... vous êtes plus humain. Et c'est pour cela que je vous aime davantage... du moins je le crois. Mais attendez, dit-elle en résistant et emprisonnant sa main avide dans les siennes. J'ai encore quelques mots à ajouter. Je n'oublie pas Dick et toutes nos années passées ; mais je me souviens de lui aujourd'hui aussi, et je pense à demain. Je ne puis supporter l'idée que vous puissiez avoir pitié de mon mari, ce qui arrivera forcément si je vous avoue que je vous aime davantage. Voilà pourquoi j'hésite, pourquoi je me reprends si vite et ne sais plus... Je mourrais de honte si, par suite d'un de mes actes, un homme quel qu'il fût prenait Dick en pitié. Jamais de sa vie personne ne l'a plaint. Il a toujours été premier, brillant, fort, inattaquable. Et qui plus est, il ne mérite aucune commisération. Tout ceci est ma faute... et la vôtre, Evan. »

Elle repoussa brusquement la main de Graham.

« Pourquoi me dire tout cela au sujet de Dick ? lui demanda Graham une autre fois qu'ils menaient leurs chevaux au pas, côte à côte. Pour me tenir à distance ? Pour vous défendre de moi ? »

Paula fit oui de la tête, puis se reprit vivement : « Non, ce n'est pas tout à fait cela. Vous savez bien que je ne cherche pas à vous tenir à distance... pas trop loin. Je dis tout cela parce que Dick me hante l'esprit. Il le remplit depuis douze ans, comprenez bien ! Je le dis parce que... parce que je le pense. Songez à ma situation. Vous venez vous mettre en travers d'un parfait ménage !

– Je le sais, répondit-il. Et je n'aime pas le rôle d'intrus. C'est vous qui, en résistant au lieu de venir avec moi, me mettez en pareille posture. Et je n'y peux rien. J'essaie de ne pas songer à vous, de dériver le cours de mes réflexions. J'ai écrit ce matin un demi-chapitre de mon livre, et j'ai conscience que cela ne vaut rien que je devrai le récrire. Car je ne puis réussir à détourner de vous ma pensée. En comparaison de vous, qu'est l'Amérique du Sud et son ethnologie ? Et quand j'approche de vous, mes bras vous enveloppant avant que j'en aie conscience. Et, parbleu ! vous voulez ce geste, vous désirez mes bras autour de votre taille, vous le savez bien. » Paula rassembla les rênes pour faire galoper son cheval, mais d'abord elle avoua, avec un sourire espiègle : « En effet, tel est mon désir ! »

Paula cédait et luttait en même temps.

« J'aime mon mari, n'oubliez jamais cela », disait-elle à Graham, et moins d'une minute après elle était dans ses bras.

« Pour une fois, Dieu merci, nous voilà entre nous, s'écria Paula en saisissant les mains de Dick et de Graham et les menant vers le divan préféré de Dick dans le grand salon. Asseyons-nous par terre et racontons les tristes histoires de rois défunts et enterrés. Venez, grands seigneurs et pauvres pécheurs, causer de la trompette du jugement dernier ! »

Elle était de joyeuse humeur et Dick la vit, avec surprise, allumer une cigarette. Il aurait pu compter sur ses doigts le

nombre de fois qu'il l'avait vue fumer depuis une douzaine d'années, et toujours pour mettre à l'aise quelque invitée adonnée à cette manie. Ensuite, comme il préparait des rafraîchissements pour Graham et pour lui, elle le surprit de nouveau en lui en demandant « un petit ».

« C'est du whisky écossais, dit-il, en guise d'avertissement.

– Oh ! un tout petit, insista-t-elle, et alors nous serons trois bons camarades ensemble en train de donner un tour de clef au mécanisme du monde. Quand il sera bien remonté et nous aussi, j'entonnerai pour vous le chant des Walkyries. »

Elle prenait à la conversation plus de part que d'habitude et s'efforçait de faire parler son mari. Il ne manqua pas de s'en apercevoir, tout en se laissant faire et se lançant toutes voiles dehors.

Les jambes croisées sur le sofa, elle pouvait voir, en tournant légèrement la tête, Graham étendu dans un grand fauteuil ou, à côté d'elle, Dick vautré sur les coussins. Au cours de la conversation, ses yeux erraient de l'un à l'autre ; ils parlaient de luttes et de batailles, toujours en termes d'un réalisme précis et dur, si bien que ses propres pensées prirent la même teinte et qu'elle put regarder Dick froidement, sans éprouver plus longtemps cette pitié intermittente qui, depuis plusieurs jours, lui étreignait le cœur.

Elle était fière de lui, de cette virilité plaisante à regarder, pour n'importe quelle femme ; mais elle ne se sentait plus apitoyée. Ils avaient raison : c'était une lutte : la victoire appartenait au plus rapide, le champ de bataille au plus fort.

Ils avaient gagné des courses et des batailles, pourquoi n'en ferait-elle pas autant ? Elle continuait à les observer en s'interrogeant.

Ces deux hommes n'étaient pas des anachorètes. Dans ce passé mystérieux d'où ils émergeaient vers elle, ils devaient

avoir vécu libéralement, passé des jours et des nuits inabordables pour les femmes de son espèce. En ce qui concernait Dick, la chose était hors de doute et des rumeurs en étaient parvenues jusqu'à elle : il y avait eu d'autres femmes dans sa folle carrière à travers le monde. Les hommes sont des hommes, surtout de tels hommes ! Elle brûlait de jalousie contre ces inconnues et son cœur s'endurcissait. Ils avaient pris leur plaisir où ils l'avaient trouvé, selon la phrase de Rudyard Kipling.

De la pitié ? Pourquoi en aurait-elle plus qu'on en éprouverait pour elle ? Ils prenaient part à une grosse partie, et tous ne pouvaient la gagner. Sa fantaisie se complut à envisager le résultat. Elle avait toujours évité cette perspective, mais le petit rafraîchissement lui inspirait de l'audace. Il lui semblait entrevoir dans l'avenir une condamnation vague et informe, mais terrible.

Elle fut rappelée à ses sens par la main de Dick qui passait devant ses yeux et faisait le geste de cueillir dans l'air ce qu'elle regardait fixement.

« Tu vois quelque chose ? » demanda-t-il d'un air taquin quand leurs regards se rencontrèrent.

Ses yeux à lui étaient rieurs, mais ce qu'elle y aperçut l'obligea à rabaisser ses longs cils. Il savait. C'était maintenant une certitude, sans erreur possible. Et, pendant qu'il reprenait la conversation, elle saisit son verre sur la table et but une gorgée.

Advienne que pourra ! Elle se promit de jouer la partie jusqu'au bout. Aimer ? Avait-elle jamais aimé Dick réellement, comme elle se sentait capable d'aimer à présent ? Depuis tant d'années, prenait-elle pour de l'amour une affection sincère ? Ses yeux brillèrent en s'arrêtant sur Graham et elle s'avoua que jamais Dick n'avait exercé sur elle une pareille attraction.

Inaccoutumée aux boissons fortes, elle sentit s'accélérer les battements de son cœur ; Dick, qui la regardait de temps en

temps, remarqua l'éclat de ses yeux, la coloration de ses joues et de ses lèvres et en reconnut la cause. Il parlait de moins en moins et la conversation s'éteignit par un accord tacite.

Enfin, consultant sa montre, il se releva, poussa un bâillement, s'étira et déclara :

« Y en a l'heure pour aller coucher. Homme blanc beaucoup très fort envie de dormir. Un dernier petit verre, Evan ? »

Graham fit un geste d'acceptation, car tous deux éprouvaient le besoin d'un réconfortant.

« Madame Grandgousier, un dernier petit verre ? »

Elle refusa d'un signe de tête et s'occupa à mettre la musique en ordre, tandis que les hommes buvaient.

Graham vint fermer le piano pour elle. Dick les attendait à la porte, de sorte qu'en sortant il les précédait de quelques mètres. À mesure qu'ils avançaient dans les couloirs, Graham, d'après les instructions de Paula, éteignait les lumières. Dick les attendit au croisement où Graham devrait prendre congé d'eux, pour gagner sa tour.

L'unique lampe qui restait s'éteignit.

« Oh ! pas celle-là, écervelé ! cria Paula. Nous la laissons allumée toute la nuit. »

Après quoi, Dick n'entendit rien ; mais il bénit l'obscurité et maudit le souvenir de ses propres embrassades dans le noir : grâce à cette pratique, il se rendit parfaitement compte qu'un baiser furtif avait été donné quand la lampe se ralluma presque tout de suite.

Il ne trouva pas le courage de regarder leurs visages lorsqu'ils s'approchèrent de lui. Ne voulant pas voir les cils de Paula s'abaisser sur ses yeux francs, il s'empressa d'allumer une ciga-

rette en se creusant la tête pour trouer la formule d'un bonsoir ordinaire.

« Comment va le bouquin ? À quel chapitre en êtes-vous ? » cria-t-il à Graham déjà engagé dans son couloir, tandis que Paula posait une main dans la sienne.

Balançant cette main qui le tenait, sautillant, frétillant et bavardant comme une fillette étourdie en compagnie d'une personne grave, Paula s'en alla avec Dick. Quant à lui, il se demandait tristement quelle ruse elle méditait pour esquiver le baiser du soir déjà évité depuis longtemps.

Évidemment, elle n'avait pas encore trouvé l'expédient lorsqu'ils atteignirent le croisement de leurs couloirs respectifs. Continuant à lui balancer la main et à bavarder, elle l'accompagna jusque dans son cabinet de travail. Arrivé là, il capitula : il ne se sentait pas le cœur ni l'énergie d'attendre qu'elle développât son plan.

Il feignit de se rappeler quelque chose tout à coup, la conduisit par la main jusque auprès de son bureau et ramassa une lettre.

« Je m'étais promis d'envoyer une réponse par la première voiture du matin », expliqua-t-il en appuyant sur le dictaphone et commençant à dicter.

Pendant le premier paragraphe, elle lui tenait encore la main. Puis il sentit la pression de ses doigts et entendit le bonsoir qu'elle murmurait.

« Bonne nuit, petite femme », répondit-il machinalement ; puis il continua de dicter, comme s'il oubliait son existence.

Et il ne s'arrêta que lorsqu'elle fut hors de portée de la voix.

CHAPITRE XXVIII

Une douzaine de fois au cours de la matinée, pendant qu'il dictait ou indiquait à Blake les réponses à faire, Dick fut sur le point de remettre à plus tard le reste de la correspondance.

« Téléphonez à Hennessy, et à Mendenhall, dit-il à Blake, lorsque celui-ci, à dix heures, ramassa ses papiers et se leva pour partir. Ils doivent être à l'écurie des étalons. Dites-leur de ne pas venir aujourd'hui, mais demain matin. »

Bonbright entra, prêt à sténographier les conversations de Dick avec ses administrateurs au cours de l'heure suivante.

« Et, monsieur Blake, cria Dick, demandez à M. Hennessy des nouvelles d'Alden Bessie. La vieille jument n'allait pas bien du tout hier soir, expliqua-t-il à Bonbright.

– M. Hanley désire vous voir tout de suite, monsieur Forrest, dit Bonbright, et il ajouta en voyant le haussement de sourcils de son patron : C'est au sujet des canalisations à la digue Buckeye. Quelque chose ne marche pas dans les plans : une erreur sérieuse, dit-il. »

Dick capitula et, pendant une heure, discuta les affaires du ranch avec ses contremaîtres et administrateurs. Un instant, au milieu d'une chaude discussion sur les parcs à moutons avec Wardman, il quitta son bureau et marcha vers la fenêtre, attiré par un bruit de voix et de chevaux et par le rire de Paula.

« Prenez ce rapport du Montana, je vous en enverrai un exemplaire aujourd'hui », continua-t-il en regardant dehors.

Quatre chevaux en groupe traversèrent son champ visuel. Paula, entre Martinez et Froelig, vieux amis de Dick, arrivés par

un train du matin, un peintre et un sculpteur les taquinait tous les deux. Graham, monté sur Sélim, se trouvait un peu en arrière. Le quatuor passa, mais Dick songea qu'il ne tarderait pas à se résoudre en deux duos.

Peu après onze heures, inquiet et maussade, il sortit fumer une cigarette dans la grande cour et sourit tristement en constatant, d'après divers indices, que Paula négligeait ses poissons rouges. Cette vue lui rappela la cour secrète où elle gardait ses plus beaux spécimens d'ichtyologie. Il y alla, franchissant les portes sans boutons, par des moyens connus seulement de Paula et des serviteurs.

Cette cour secrète était un des grands cadeaux de Dick à Paula. Il y avait prodigué des embellissements auxquels pouvait seule subvenir une fortune royale ; laissant à sa femme toute liberté et la poussant aux plus folles extravagances, il s'était fait un plaisir de taquiner ses anciens tuteurs en leur montrant les talons du livre de chèques employés à cet usage. Cette cour, qui ne s'accordait pas avec le style massif de la Grande Maison, demeurait si bien cachée qu'elle ne jetait aucune fausse note dans l'ensemble. Curiosité à visiter entre toutes, elle ne recevait cependant que de rares visiteurs, à part les sœurs et amies intimes de Paula. Dans des cas exceptionnels, quelque artiste y était admis et demeurait bouche bée d'admiration ; Graham avait entendu parler de son existence : lui-même pourtant n'avait pas été invité par Paula à venir la voir.

Circulaire et de dimensions assez restreintes pour ne pas donner une froide impression de grandeur, elle était bâtie en marbres d'une délicatesse exquise. Les arcades de la galerie couverte qui l'entourait étaient d'un blanc poli, nuancé d'un vert assez tendre pour atténuer les reflets. Des guirlandes de roses très pâles s'enroulaient autour des colonnes jusqu'au toit plat qu'elles soutenaient et où des figures plaisantes et humoristiques de lutins remplaçaient les grimaçantes gargouilles. Dick

s'attarda sur les dalles de marbre rose et sentit que toute cette beauté le pénétrait lentement et soulageait son humeur.

Le centre et le cœur de ce patio féerique était la fontaine, composée de trois bassins plats à divers niveaux, en marbre blanc délicat comme de la nacre. Sur ces trois bassins gambadaient et folâtraient des bébés de marbre rose sculptés par un grand artiste. Les uns regardaient par-dessus le bord vers les bassins inférieurs, d'autres tendaient des bras avides vers les poissons rouges ; un d'entre eux, couché sur le dos, riait vers le ciel, un autre s'étirait, les jambes écartées ; d'autres encore traversaient les bassins à gué ou même abordaient parmi les roses, mais tous appartenaient à la fontaine et faisaient corps avec elle. Le sculpteur avait si bien choisi la couleur du marbre et déployé un tel talent que toutes ces figures donnaient l'illusion de la vie.

Dick regarda longtemps cette bande joyeuse, gardant à la main sa cigarette éteinte. Voilà ce qu'elle aurait voulu, songeait-il, des bébés, des enfants. Elle en avait désiré passionnément. Si son vœu eût été rempli... Il soupira, puis, frappé d'une nouvelle pensée, regarda son siège favori avec la certitude qu'il n'y verrait pas la broderie habituellement abandonnée là. Elle ne brodait plus depuis ces derniers jours.

Il n'entra point dans la petite galerie qui, derrière les arcades, contenait ses peintures ou gravures préférées et les copies en marbre ou en bronze des meilleures statues des musées européens. Il monta l'escalier, passa devant la superbe Victoire Ailée, sur le palier où il se divisait en deux branches avant de conduire aux appartements de Paula qui occupaient toute l'aile supérieure. Mais d'abord il s'arrêta devant la Victoire et plongea ses regards dans le féerique patio. C'était une merveille de proportion et d'harmonie, et bien qu'il lui eût fourni les moyens d'exécution, il reconnaissait qu'elle avait entièrement créé ce chef-d'œuvre par elle-même. Ce rêve, longtemps chéri par elle, réalisé pour elle, ne représentait plus rien à ses yeux, songea-t-il. Elle n'était pas vénale, il le savait ; et dès lors que lui-même

ne pouvait la retenir, de pareilles babioles ne comptaient pour rien dans la balance de son cœur.

Il erra au hasard dans ses appartements, voyant à peine les choses qu'il regardait, mais les regardant avec attendrissement. Tout ce qui la touchait portait sa marque éloquente. Néanmoins en visitant la salle de bains avec sa baignoire à la romaine, il ne put s'empêcher de remarquer une légère fuite et d'en prendre note pour le plombier du ranch.

Puis il jeta un coup d'œil sur son chevalet, avec la certitude de n'y voir aucun travail en train. En quoi il fut déçu, car il se trouva devant son propre portrait. Il connaissait la façon de Paula de copier la pose et les traits d'après une photographie et d'achever le reste de mémoire. Celle dont elle s'était servie était un instantané assez réussi de lui-même à cheval. Pour une fois et pour un instant, Hors-la-loi s'était tenu tranquille, et Dick, le chapeau à la main, les cheveux dans un beau désordre et la figure en repos, inconscient du déclic imminent, regardait carrément l'appareil. Aucun professionnel n'eût mieux saisi la ressemblance. Paula avait fait agrandir la tête et les épaules et travaillait d'après ce modèle. Mais le portrait prenait déjà le dessus sur la photographie, car Dick voyait clairement les coups de pinceau de sa femme.

Il sursauta et regarda de plus près. Cette expression du regard et de toute la figure, était-ce la sienne ? Il jeta les yeux sur la photographie. L'expression n'y était pas. Il s'approcha d'une glace, détendit son visage et concentra sa pensée sur Paula et Graham. Lentement, l'expression reparut dans ses yeux et ses traits. Insuffisamment satisfait, il retourna au chevalet pour vérifier son impression. Paula savait qu'il était au courant ; surprenant son secret à un moment où il transparaissait sur sa figure, elle l'avait reproduit de mémoire sur la toile.

La servante chinoise de Paula, Oh-ma-Chère, entra par la porte de la garde-robe, et Dick la regarda traverser la chambre dans sa direction. Elle ne le voyait pas. Les yeux baissés, elle

semblait plongée dans ses réflexions. Dick remarqua la tristesse de sa physionomie et l'absence des petites contractions étonnées de ses sourcils qui avaient dû contribuer à lui donner son nom. Mais, de toute évidence, elle n'était pas étonnée en ce moment : elle était triste, profondément abattue.

« Il me semble bien, songea-t-il, que toutes nos figures commencent à raconter des choses. » Puis il la fit sursauter en disant : « Bonjour, Oh-ma-chère ! »

Pendant qu'elle répondait à son salut, il discerna de la compassion dans ses regards fixés sur lui. Elle savait en dehors d'eux-mêmes. Elle était bien placée, elle, femme, si souvent en compagnie de Paula quand celle-ci était seule, pour deviner le secret de sa maîtresse.

Les lèvres d'Oh-ma-Chère frémirent, et elle serra ses mains tremblantes pour se donner le courage de parler comme il prévoyait.

« Monsieur Forrest, commença-t-elle, en hésitant, vous allez me croire folle tout à l'heure, peut-être, mais je veux dire quelque chose. Vous êtes très bon, très bon pour ma vieille mère, très bon longtemps pour moi... »

Elle hésita, s'humecta les lèvres, puis soutint son regard et continua :

« Madame Forrest, elle, je crois... »

Mais le visage de Dick s'assombrit à tel point qu'elle s'arrêta, confuse, et rougit, comme il s'y attendait, devant la honte des pensées qu'elle était sur le point d'exprimer.

« C'est une bien jolie peinture que fait là Mme Forrest », dit-il, pour la mettre à l'aise.

La jeune Chinoise soupira et la compassion reparut dans ses yeux tandis qu'elle contemplait le portrait de Dick. Elle

poussa un nouveau soupir, et Dick surprit une légère froideur dans sa voix quand elle répondit :

« Oui, c'est une bien jolie peinture... »

Elle le regarda avec une attention soudaine et profonde, puis se retourna vers la toile et montra du doigt les yeux.

« Ça pas bon, critiqua-t-elle d'une voix dure et empreinte de colère. Pas bon ! » lança-t-elle par-dessus son épaule d'une voix encore plus forte et plus irritée en s'éloignant et disparaissant dans la chambre-véranda de Paula.

Dick redressa les épaules, rassemblant inconsciemment ses forces pour affronter l'événement qui, maintenant, ne tarderait guère à se produire. Eh bien ! ceci était le commencement de la fin. Oh-ma-Chère savait ; d'autres sauraient bientôt : tout le monde saurait. Et, dans un sens, il était content, satisfait que le tourment de l'incertitude ne pût désormais se prolonger.

Mais en s'en allant il se mit à siffler un air joyeux afin de faire croire à Oh-ma-Chère que, pour ce qu'il s'en souciait, tout marchait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ce même après-midi, tandis que Dick était à bonne distance dans la campagne avec Froelig, Martinez et Graham, Paula accomplit un pèlerinage furtif dans l'appartement de son mari. Dans sa chambre, elle inspecta les rangées de boutons, le tableau qui, de son lit, le mettait en communication avec tous les coins du ranch et presque tout le reste de la Californie, son dictaphone articulé, les livres et revues agricoles à portée de la main, le cendrier, les cigarettes, les sous-mains et la bouteille thermos.

Sa propre photographie, l'unique gravure de la chambre, attira son attention. Elle était suspendue au-dessous des baromètres et thermomètres, c'est-à-dire à l'endroit où elle savait qu'il regardait le plus souvent. Une fantaisie la prit : elle retourna la figure rieuse contre le mur et considéra alternativement, à

plusieurs reprises, le dos du cadre et le lit. Dans un mouvement de panique, elle remit en place la figure rieuse. Elle était là à sa place, venait-elle de penser.

Le gros pistolet automatique suspendu dans sa gaine sur le mur, à portée de la main du lit, attira ses regards. Elle étendit le bras et en souleva doucement la crosse. Comme elle s'y attendait, il y avait du jeu ; c'était l'habitude de Dick. Quel que fût le temps écoulé depuis qu'il s'en était servi, jamais il ne laissait un pistolet rouiller dans sa gaine.

Revenue à son cabinet de travail, elle s'y promena posément, examinant le système prodigieux des classeurs, des cartes et des bleus, les bibliothèques tournantes et les longues rangées de registres solidement reliés. Elle tomba enfin sur ses ouvrages à lui, une longue rangée de tomes, livres et brochures agricoles. Elle en caressa le dos avec la main, appuya sa joue contre eux en fermant les yeux. « Oh ! Dick ! Dick ! » Une pensée naissante s'effaça dans une douleur vague et s'évanouit parce qu'elle n'osait se la formuler.

Le bureau était typique : il représentait Dick. Pas de papiers épars ni de rebut. Il était dégagé de tout travail sauf le plateau contenant les lettres qui attendaient sa signature et une pile anormale de feuillets jaunes sur lesquels ses secrétaires dactylographiaient les télégrammes transmis par téléphone d'Eldorado. Elle parcourut indolemment les premières lignes de la feuille de dessus et tomba, par hasard, sur quelque chose qui l'intéressa et l'intrigua. Elle se mit à lire attentivement, les sourcils froncés, puis chercha plus profondément dans la pile jusqu'à ce qu'elle trouvât confirmation de la nouvelle. Jérémie Braxton était mort, le gros Jérémie, si ouvert et si aimable. Une bande de Mexicains, un ramassis de péons buveurs de pulque l'avaient tué dans les montagnes à travers lesquelles il essayait de s'échapper de la mine Harvest vers l'Arizona. Le télégramme datait de l'avant-veille. Dick connaissait la nouvelle depuis deux jours et n'avait pas voulu attrister sa femme en lui en faisant

part. Et il y avait autre chose : une perte d'argent. Les affaires du groupe Harvest allaient de mal en pis. Et voilà les façons d'agir de Dick.

Jérémie était mort. La chambre lui parut soudain refroidie. Elle frissonna. Telle était la route de la vie : la camarde vous attendait toujours au bout. Et une crainte indéfinie s'abattit de nouveau sur elle. Une condamnation planait : sur qui ? Elle n'essaya pas de le deviner. Il suffisait de savoir que c'était une condamnation. Cette idée s'appesantit sur son esprit, et l'atmosphère tranquille du bureau lui sembla lourde quand elle sortit à pas lents.

CHAPITRE XXIX

Au cours du dîner et de la soirée suivante, personne n'eût pu deviner que tout n'allait pas le mieux du monde pour Dick. Il se dépensa pour célébrer le retour de Lute et d'Ernestine, refusa d'écouter les pesantes dissertations des philosophes et se livra à toutes sortes de farces et plaisanteries. Paula, cédant à la contagion, ne tarda guère à rivaliser avec lui et le surpasser en gaieté. Après dîner arrivèrent les Mason, les Watson et toute leur joyeuse bande de Wickenberg. Dans le remue-ménage de leur accueil, Dick, soutenant son rôle de boute-en-train, entendit Lottie Mason dire à Evan : « Oh ! bonsoir, monsieur Graham, je vous croyais parti ! » Quelques instants après, il la vit jeter un regard aigu et scrutateur sur Paula qui, se trouvant un instant face à face avec Graham, échangeait quelques paroles avec lui.

L'heure n'était pas encore venue, conclut Dick. Lottie ne savait rien. Mais les soupçons s'éveillaient, et il savait bien que le cas échéant rien ne réjouirait plus le cœur de cette femme que de découvrir chez l'irréprochable Paula une faiblesse égale à la sienne. Lottie Mason était une grande et remarquable brune de vingt-cinq ans, d'une beauté indéniable, mais aussi, d'après ce qu'avait appris Dick, d'une indéniable hardiesse. Dans un passé relativement récent, attiré et peut-être encouragé subtilement par elle, il lui avait fait quelques avances sans se permettre de les pousser aussi loin qu'elle l'eût désiré. Rien de sérieux de part ni d'autre. Néanmoins le souvenir de ce flirt passager le déterminant à guetter chez elle, plus que chez toute autre femme de Wickenberg, les premiers indices de soupçon.

Une demi-heure après, Dick, en approchant d'elle, l'entendit affirmer à la petite demoiselle Maxwell : « Oh ! oui, c'est un superbe danseur... N'est-ce pas, Dick ? ajouta-t-elle en

s'adressant à lui avec cette expression candide sous laquelle elle déguisait son regard scrutateur.

– Qui cela ?... Graham, sans doute, répondit-il, avec une calme franchise. C'est certainement un superbe danseur. Si le cœur vous en dit, nous pourrions danser aussi et laisser Mlle Maxwell les observer. Mais il n'y a qu'une femme ici qui sache le mettre à même de déployer tout son talent.

– Paula, naturellement, dit Lottie.

– Paula, vous l'avez dit. Vous autres, gamines, ne savez pas ce qu'est la valse : vous n'avez jamais eu occasion de l'apprendre. Lottie redressa sa jolie tête. Peut-être l'avez-vous apprise un peu avant l'avènement des nouvelles danses, rectifia-t-il. En tout cas, nous allons entraîner Evan et Paula, vous allez voir, et je parie bien que nous serons les seuls couples à valser. »

Au milieu de la valse, il s'interrompit :

« Cédons-leur le parquet. Cela vaut la peine d'être vu. »

Débordant d'admiration, il resta debout à regarder sa femme et Graham terminer la danse, sachant que sa voisine, qui lui glissait des regards en coulisse, sentait ses soupçons s'atténuer.

La danse devint générale et, la soirée étant tiède, on ouvrit toutes grandes les portes du patio. Les couples, l'un après l'autre, sortaient en dansant sous les longues arcades baignées de clair de lune, jusqu'à ce que l'exode devînt presque général.

« Quel enfant ! dit Paula à Graham en écoutant Dick vanter les vertus de son nouvel appareil photographique. Rien de terrible ne lui est jamais arrivé dans sa vie. Jamais il n'a été vaincu. Sa certitude a toujours été justifiée. »

Graham lui ayant été enlevé pour danser avec Mlle Maxwell, Paula poursuivit seule le cours de ses réflexions. Dick ne souffrait pas énormément, après tout. Elle aurait dû s'y attendre.

Grâce à sa tête froide de philosophe, il se consolerait de sa perte avec autant d'égalité d'humeur qu'il supporterait éventuellement celle du Gars de la Montagne, ou qu'il avait accepté celle de Jérémie Braxton et l'inondation des mines Harvest. C'était pénible, se disait-elle en souriant, dans sa passion pour Graham, d'être mariée à un philosophe qui ne lèverait pas la main pour la retenir. Et l'idée lui vint encore une fois qu'un des côtés qui la charmaient chez Graham était sa faiblesse humaine, sa faculté de s'enthousiasmer. Ils se rencontraient sur ce terrain commun. En tout cas, même dans le coup de foudre de leurs fiançailles à Paris, Dick ne l'avait pas emballée à ce point. Il s'était conduit en merveilleux amant, avec ses phrases poétiques, ses chants d'amour si doux à entendre ; néanmoins, sa propre expérience amoureuse était encore bien rudimentaire en cette époque lointaine où Dick était si magnifiquement apparu dans sa vie.

Dans cette disposition mentale, elle laissa flamber sa passion pour Graham. La foule, la gaieté, l'excitation, les tendres contacts de la danse, la chaude soirée d'été, les nappes de clarté lunaire et les senteurs des fleurs nocturnes concouraient à aviver son ardeur, et elle attendait avec impatience l'occasion de danser une dernière fois avec Graham sans trop se compromettre.

Un serviteur chinois vint prévenir Dick que Bonbright avait laissé sur son bureau plusieurs télégrammes concernant la situation au Mexique et exigeant une réponse immédiate. Dick alla accomplir cette besogne et revint par le plus court en traversant la maison et le patio. Les couples de danseurs refluaient des arcades vers la grande salle. Il s'appuya contre un pilier et les regarda disparaître. Paula et Evan passèrent les derniers, si près qu'il aurait pu les toucher en allongeant le bras. Mais, bien que la lune l'éclairât en plein, ils ne le virent pas, absorbés dans leur mutuelle contemplation.

Le dernier des couples précédents étaient déjà dans le salon quand la musique cessa. Graham et Paula s'arrêtèrent, et il allait lui offrir le bras pour la mener à l'intérieur quand elle s'agrippa à lui d'une impulsion soudaine. En homme prudent, il résista légèrement pendant un instant, mais elle lui passa un bras autour du cou et lui attira la tête vers ses lèvres. Ce fut un éclair de passion. L'instant d'après, ils entraient au bras l'un de l'autre et le rire de Paula résonnait avec une joie parfaitement naturelle.

Dick s'accrocha au pilier et s'affaissa brusquement jusque sur la dalle. En proie à une violente suffocation, il sentait son cœur se soulever dans sa poitrine. Il ouvrit la bouche pour respirer. En aspirant l'air, il lui sembla ravaler l'odieux viscère. Un frisson le parcourut et il se rendit compte qu'il était trempé de sueur.

« À-t-on jamais entendu parler d'une maladie de cœur chez les Forrest ? » murmura-t-il tandis qu'assis et appuyé au pilier, il s'épongeait la figure. Sa main tremblait et il éprouvait encore une légère nausée.

« Ce serait tout différent, songea-t-il, si Graham avait embrassé Paula. Elle-même l'avait embrassé avec un amour passionné. » Il revoyait la scène et ressentait les prodromes d'une nouvelle suffocation. D'un violent effort il reprit possession de lui-même et se remit sur pied.

Il traversa le patio pour faire le tour et rentra assez allègrement dans la salle brillamment éclairée, sans prévoir la réception qui l'attendait.

« Vous venez de voir un fantôme ? lui demanda Lute.

– Êtes-vous malade ? Qu'y a-t-il ? se croisèrent les questions.

– Qu'y a-t-il où ? riposta-t-il.

– Sur votre figure, dans votre air, dit Ernestine. Il vous est arrivé quelque chose : qu'est-ce que c'est ? »

Tout en s'orientant, il ne manqua pas de surprendre le vif coup d'œil lancé par Lottie Mason vers Graham et Paula, ni de remarquer le fait qu'Ernestine avait surpris ce regard et le poursuivait jusqu'à sa propre personne.

« Oui, dit-il, mentant résolument. Je viens de recevoir de mauvaises nouvelles. Jérémie Braxton est mort, assassiné. Les Mexicains l'ont tué pendant qu'il essayait de s'échapper vers l'Arizona.

– Pauvre vieux Jérémie ! Que Dieu l'accueille pour le brave homme qu'il était ! dit Terrence en passant son bras sous celui de Dick. Venez, vieux camarade : c'est un réactif qu'il vous faut et c'est moi qui vais vous le faire prendre.

– Oh ! je vais très bien, déclara Dick en souriant. (Il secoua les épaules et se redressa.) Cela m'a donné un coup sur le moment. Je n'avais pas le moindre doute que Jérémie s'en tirerait indemne. Mais ils l'ont eu, et deux ingénieurs avec lui... Ils se sont battus comme des démons auparavant. Réfugiés au pied d'une falaise, ils ont tenu tête pendant un jour et une nuit à une bande de cinq cents Mexicains. Et alors les bandits leur ont jeté de la dynamite du haut de la falaise. Terrence, votre idée est bonne. Je vous suis. »

Au bout de quelques pas, il retourna la tête et cria aux autres, par-dessus l'épaule :

« Il ne faut pas que cela vous empêche de vous amuser. »

Terrence ouvrit le buffet dissimulé au bout de la salle et disposa les verres, tandis que Dick allumait une ampoule et s'examinait dans le petit miroir fixé à l'intérieur de la porte du buffet.

« Tout va bien maintenant. J'ai repris ma figure naturelle.

– Ce n'était qu'une ombre passagère, dit Terrence en versant le whisky.

– Et un homme a bien le droit de déplorer la perte de vieux amis. »

Ils trinquèrent et burent ensemble.

« Un autre, demanda Dick en tendant son verre.

– Avertissez quand vous en aurez assez », dit l'irlandais en regardant d'un air imperturbable la liqueur monter dans le verre.

Dick attendit que le verre fût à moitié plein.

De nouveau, ils trinquèrent et burent sans rien dire, et Dick se sentit réconforté par l'offre toute cordiale qu'il lut dans les yeux de Terrence.

Dans le salon, Ernestine observait les figures de Lottie, de Paula et de Graham et flairait quelque chose d'anormal. Pourquoi ce coup d'œil rapide et inquisiteur lancé par Lottie vers Graham et Paula et l'air inquiet de cette dernière ? Ce n'était pas la nouvelle de la mort de Jérémie Braxton qui pouvait l'émouvoir à ce point. Sur le visage de Graham, Ernestine ne pouvait rien déchiffrer ; il était comme d'habitude et ses plaisanteries faisaient rire Mlle Maxwell et Mme Watson.

Paula se sentait troublée. Qu'était-il arrivé ? Pourquoi Dick venait-il de mentir ? Il connaissait depuis deux jours la mort de Jérémie, et elle ne l'avait jamais vu affecté à ce point par le décès de quiconque. Elle se demanda s'il avait bu plus qu'à l'ordinaire. Pour noyer son ennui, était-il allé boire dans la salle des trophées avec ce Terrence à la tête solide ? Elle les avait tous trouvés là un instant avant le dîner. La véritable cause de son émoi ne lui vînt même pas à l'idée, pour la simple raison qu'il n'espionnait jamais personne.

Un souper fut servi à minuit et ce fut seulement à deux heures du matin que les gens de Wickenberg se préparèrent à partir. Tandis qu'ils prenaient leurs manteaux, Paula proposait à Dick d'organiser pour le lendemain une excursion à la Rivière du Sacramento, où Dick expérimentait des plantations de riz.

« J'avais autre chose en vue, lui dit-il. Vous connaissez les pâturages de montagne, au-dessus de l'anse du Sycomore ? Trois veaux y ont été tués dans ces dix derniers jours.

– Par des pumas ! s'écria Paula.

– Il y en a deux au moins, venus du Nord sans doute, expliqua-t-il à Graham. Cela arrive parfois. Nous en avons tué trois voilà cinq ans. Moss et Hartley nous attendront avec les chiens. Ils ont localisé deux de ces bêtes. Si le cœur vous en dit, vous pourriez tous venir avec moi. Nous partirions tout de suite après le lunch.

– Vous me laisserez monter Mollie ? demanda Lute.

– Et tu pourrais prendre Altadena », dit Paula à Ernestine.

Le choix des montures fut bientôt fait. Froelig et Martinez consentirent à se joindre à l'expédition, mais exprimèrent certaines réserves sur leurs talents de cavaliers et de tireurs.

Tous sortirent pour dire adieu aux habitants de Wickenberg et, après le départ des automobiles, s'attardèrent sur place pour convenir des détails de la chasse.

« Bonsoir tout le monde ! cria Dick au moment où ils se disposaient à rentrer. Je vais aller jeter un coup d'œil sur Alden Bessie avant de me coucher. Hennessy veille à côté d'elle. N'oubliez pas, mesdames, de venir au lunch en habit de cheval, et maudits soient les retardataires ! »

La vieille mère de la Princesse Fotherington était gravement malade, mais Dick ne lui aurait pas fait visite à pareille heure s'il n'eût désiré être seul ; car il ne se sentait pas la force

de se trouver un moment en tête-à-tête avec Paula si peu de temps après ce qu'il venait de voir dans le patio.

Des pas légers sur le sable lui firent tourner la tête. Ernestine le rattrapa et lui saisit le bras.

« Pauvre vieille Alden Bessie ! dit-elle en guise d'explication. L'idée m'est venue de vous accompagner. »

Forrest, continuant à jouer son rôle, lui rappela en riant divers incidents comiques de la soirée.

« Dick, déclara-t-elle à la première pause, vous avez des ennuis. Sentant qu'il se raidissait, elle continua vivement : Que puis-je faire pour vous ? Vous savez bien que vous pouvez compter sur moi. Dites-moi tout.

– Oui, je vais tout vous dire, répondit-il. J'ai une seule chose à vous demander. (Elle lui serra le bras avec reconnaissance.) Demain, je vous ferai envoyer un télégramme. Il sera assez urgent, bien que pas trop sérieux. Vous ferez simplement vos paquets et partirez avec Lute.

– Est-ce tout ? balbutia-t-elle.

– Vous me rendrez un grand service.

– Vous ne voulez pas causer avec moi ? demanda-t-elle, frissonnante et déçue.

– Je m'arrangerai pour que le télégramme vous fasse sortir du lit. Et maintenant, ne vous inquiétez pas d'Alden Bessie. Rentrez vite. Bonne nuit ! »

Il l'embrassa, la repoussa doucement vers la maison et poursuivit son chemin.

CHAPITRE XXX

En revenant de sa visite à la jument malade, Dick s'arrêta un instant à écouter les piétinements du Gars de la Montagne et de ses camarades dans l'écurie des étalons. À travers l'air calme lui parvenait le bruit du grelot de quelque animal paissant dans la montagne. La nuit était embaumée par des odeurs de moissons murissantes et d'herbes sèches. Les étalons se remirent à piétiner et Dick poussa un profond soupir en regardant le ciel et l'horizon où les crêtes des montagnes restreignaient le champ des étoiles : jamais il n'avait tant aimé tout cela.

« Non, Caton, murmura-t-il. Je ne partage pas ton avis. L'homme ne quitte pas l'existence comme on sort d'une auberge. Il en sort comme d'une habitation, la seule qu'il doive jamais connaître. Il part… pour nulle part. Ce qui l'attend, c'est la camarde… et la nuit. »

Il fit un mouvement pour se remettre en route, mais s'arrêta pour écouter encore une fois le piétinement des étalons et le grelot dans la montagne. Il aspira profondément l'air parfumé. Comme il aimait cette terre de son choix !

À peu de distance de la maison, il fit une nouvelle halte pour en contempler la silhouette hardie. Une fois entré, au lieu de gagner immédiatement son appartement, il erra à travers les pièces silencieuses, les cours et les corridors vaguement éclairés. Il alluma l'électricité dans le merveilleux patio de Paula et, s'asseyant sur un siège de marbre à la romaine, fuma une cigarette jusqu'au bout en élaborant ses plans.

Oh ! il s'y prendrait habilement. Il ferait croire à un accident de chasse qui tromperait tout le monde. Le lendemain serait le jour propice dans les bois, au-dessus de l'anse du Syco-

more. Son grand-père, Jonathan Forrest, rigide puritain, était mort au cours d'une chasse. Pour la première fois de sa vie, Dick mit en doute cet accident. En tout cas, le vieux avait su combiner son plan, car personne de la famille n'avait rien soupçonné.

La main posée sur le bouton pour éteindre les lumières, Dick s'attarda un instant afin de jeter un dernier regard sur les cupidons de marbre qui jouaient dans les bassins et parmi les roses.

Revenu dans sa chambre-véranda, il regarda celle de Paula à travers la grande cour. Il ne vit pas de lumière. Elle dormait probablement.

Assis sur le bord de son lit, il s'aperçut qu'il venait de délacer un de ses souliers, et le renoua. Qu'avait-il besoin de dormir ? Il voulait voir du moins sa dernière aurore. Les dernières formalités se multipliaient : ne s'était-il pas déjà habillé pour la dernière fois ? Et le bain de la matinée précédente serait son dernier : à quoi bon laver un prochain cadavre ? Cependant il se raserait : dernière vanité, puisque le poil repousse pendant un certain temps sur la figure des morts.

Il prit dans le coffre-fort une copie de son testament et la relut avec attention. Plusieurs petits codicilles se présentèrent à son esprit, et il les inséra de son écriture allongée, en les antidatant de six mois, par précaution. Le dernier fut une dotation pour les sept sages du bois des Madroños.

Il parcourut les polices d'assurance et vérifia que toutes contenaient la clause prévoyant le suicide, signa les lettres qui, depuis la veille, attendaient sur le plateau, et dicta une lettre au dictaphone pour l'éditeur de ses livres. Son bureau débarrassé, il inscrivit le total de ses revenus et dépenses, en déduisant tous les bénéfices provenant des mines Harvest. Il fit un nouveau calcul, majorant les marges de dépense et réduisant les articles de revenu jusqu'à la limite de l'absurde. Néanmoins, le résultat restait satisfaisant.

Il déchira toutes ces feuilles et élabora un programme d'action pour l'affaire Harvest, sous forme de simple esquisse ou d'essai, pour qu'on n'eût pas de soupçons en le trouvant parmi ses papiers. De la même façon, il rédigea un projet d'élevage des chevaux de race pour une vingtaine d'années à venir, dressa un tableau généalogique, dans les deux sens, du Gars de la Montagne, de la Princesse Fotherington et de quelques spécimens choisis de leur progéniture.

Quand Oh-là-là entra, à six heures, avec le café, Dick en était au dernier paragraphe de son devis pour la culture du riz.

Le Chinois lui servit le café sur son bureau et ne fit pas un geste d'étonnement après avoir jeté un coup d'œil sur le lit non défait. Dick ne put s'empêcher d'admirer en secret ce bel exemple, de maîtrise de soi-même.

À six heures trente, le téléphone sonna et Dick entendit la voix fatiguée d'Hennessy :

« Je savais que vous seriez levé et content d'apprendre qu'Alden Bessie s'est tirée de sa crise. Elle l'a échappé belle, en tout cas. Et maintenant, c'est moi qui vais me coucher. »

Dick, une fois rasé, regarda la douche, hésita un moment, puis son visage se raidit. Au diable ! songeait-il, ce serait du temps perdu. Cependant il changea de chaussures et prit de gros souliers de chasse à haute tige.

De retour à son bureau, il examinait les notes griffonnées pour son travail du matin lorsque Paula entra. Elle ne le salua pas d'un « Bonjour, joyeux gentleman », mais s'approcha tout contre lui avant de lui dire doucement :

« Toujours infatigable, Nuage-Rouge ! »

Il remarqua le cerne sous ses yeux et se leva sans faire un geste pour la toucher : elle n'en fit pas davantage pour l'y inviter.

« Une nuit blanche ? demanda-t-il en lui avançant une chaise.

– Une nuit blanche, répondit-elle. Pas une seconde de sommeil, bien que j'aie essayé de toutes mes forces. »

Ni l'un ni l'autre n'avait envie de parler, et chacun se sentait incapable de détourner ses regards de l'autre.

« Vous… tu n'as pas l'air bien en train non plus, dit-elle.

– Oui, c'est ma figure, répondit-il. Je l'examinais tout à l'heure en me rasant. Cette expression ne veut pas disparaître.

– Quelque chose t'est arrivé hier soir ? » sonda-t-elle.

Et il ne put s'empêcher de voir dans ses yeux la même compassion qu'il avait vue dans ceux d'Oh-ma-Chère.

« Tout le monde a remarqué ton expression. Qu'y a-t-il ? »

Il haussa les épaules.

« Cela m'est venu depuis quelque temps, dit-il évasivement. Toi aussi tu t'en es rendu compte ? »

Elle fit signe affirmatif, puis fut frappée d'une idée soudaine qu'il vit jaillir dans ses yeux avant même qu'elle la formulât :

« Dick, tu as des chagrins ?… »

C'était une issue. Cela débrouillerait tout l'écheveau. Et un espoir naissait dans sa voix et dans ses yeux.

Il sourit, secoua négativement la tête et observa son désappointement.

« Je me reprends, dit-il ensuite. J'ai des chagrins.

– De cœurs ? »

Elle le regardait ardemment, et il répondit :

« De cœur. »

Mais elle ne s'attendait pas du tout à ce qui suivit. Il rapprocha brusquement sa chaise au point que leurs genoux se touchèrent et, se penchant en avant, emprisonna ses deux mains dans les siennes.

« Ne t'alarme pas, petite femme, dit-il doucement. Je ne vais pas t'embrasser. Il y a longtemps que je ne l'ai pas fait. Je veux te parler de toute cette affaire. Mais je dois te dire d'abord combien je suis fier, fier de moi-même. Je suis fier d'être un amant. À mon âge, un amant ! C'est incroyable, et c'est merveilleux. Et quel amant ! si curieux, si rare, si remarquable à tous les points de vue ! De fait, je me moque de tous les livres et de toute la biologie. Je suis un monogame. J'aime la femme, la femme unique. Après douze ans de possession, je l'aime follement, oh ! d'une douce folie ! »

Un léger tressaillement de ses mains, cherchant à s'échapper, l'avertit de son désappointement, mais il les retint plus fermement.

« Je connais toutes ses faiblesses et toute sa force, et malgré tout je l'aime éperdument comme au début, comme aux instants d'ivresse où, pour la première fois, je l'ai tenue dans mes bras. »

Il sentait les petites mains se mutiner sous son étreinte, esquisser des efforts inconscients pour lui échapper. En même temps, il décelait de la crainte dans ses yeux. Il devinait sa répugnance : si peu de temps après le baiser de l'autre, elle redoutait de sa part une expression plus ardente.

« Je t'en prie, ne t'effraie pas, petit oiseau effarouché, timide et fier. Vois, je rends à tes mains leur liberté.

Sache que je t'aime tendrement, et que tout le temps je pense à toi autant qu'à moi et même davantage. »

Il écarta sa chaise, s'appuya sur le dossier et vit la confiance renaître dans ses yeux.

« Je te dirai tout ce que j'ai dans le cœur, continua-t-il, et tu me confieras ensuite tout ce qu'il y a dans le tien.

– Cet amour pour moi est-il une nouveauté, un revenez-y ? demanda-t-elle.

– Une recrudescence ? Oui et non.

– Je croyais que depuis longtemps c'était chez toi une habitude, dit-elle.

– Je t'ai aimée tout le temps.

– Sans folie.

– C'est vrai, reconnut-il. Mais en toute confiance. J'étais tellement sûr de toi et de moi-même ! Je considérais notre amour comme permanent et établi. Je l'avoue. Mais quand cette confiance fut ébranlée, tout mon amour pour toi se cristallisa. Il était toujours là, comme une flamme tranquille.

– Mais moi ? demanda-t-elle.

– J'y arrive. Je sais ce qui te tracasse, ce qui te tracassait voilà une minute. Tu es si profondément honnête et sincère que l'idée de te partager entre deux hommes te fait horreur. Je t'ai comprise. Il y a longtemps que tu ne m'as pas permis de caresses. Il haussa les épaules. Et il y a également longtemps que je n'ai pas essayé de t'en faire.

– Alors, tu as su tout dès le début ? » demanda-t-elle vivement.

Il fit un signe affirmatif.

« Peut-être même, ajouta-t-il comme s'il pesait ses paroles, l'ai-je pressenti avant toi. Mais là n'est pas la question.

– Tu as vu… essaya-t-elle de demander, presque honteuse à la pensée que son mari eût surpris quelque intimité entre elle et Graham.

– Ne nous abaissons pas aux détails, Paula. En outre, il n'y avait et il n'y a aucun mal à cela. Je n'avais pas besoin de voir quoi que ce fût. Je me souviens, moi aussi, d'avoir volé des baisers dans l'intervalle entre deux bonsoirs. Dès lors que se manifestent tous les signes d'un amour mûr, impossibles à dissimuler caresses inconscientes de la voix, – point n'est besoin de voir les baisers échangés à l'instant de la séparation. C'est inéluctable. D'ailleurs, ô mon épouse, sache que je te justifie en tout.

– Cela n'a jamais été bien loin, balbutia-t-elle.

– Je serais étonné qu'il en fût autrement. Ce ne serait pas digne de toi. Néanmoins, j'ai été surpris. Après une douzaine d'années, je ne m'attendais guère…

– Dick, interrompit-elle en se penchant et le sondant du regard. Elle s'arrêta pour formuler sa pensée, puis continua hardiment : au cours de ces douze ans, peux-tu affirmer que tu n'es jamais allé plus loin que moi dans cette voie ?

– Je t'ai dit que je te justifiais en tout, répondit-il doucement.

– Mais tu n'as pas répondu à ma question, insista-t-elle. Oh ! je ne parle pas de simples flirts passagers, de fadaises de printemps ; je parle de véritable infidélité. Cela t'est arrivé dans le passé ?

– Dans le passé, répondit-il, pas beaucoup… ni pour longtemps.

– Je me suis souvent posé la question, dit-elle rêveuse.

– Je te le répète, je te justifie en tout. Et tu comprends maintenant pourquoi.

– Eh bien, alors, j'avais le droit d'en faire autant-mais je ne l'ai pas fait, Dick, je ne l'ai pas fait, s'empressa-t-elle d'ajouter. En tout cas, tu as toujours prêché la même loi de part et d'autre.

– Hélas, je ne la prêche plus, dit-il en souriant. Notre imagination nous joue des tours, et depuis quelques semaines j'ai dû changer d'avis.

– Tu veux dire que tu me demandes d'être fidèle ? »

Il hocha la tête et dit : « Tant que tu vivras avec moi.

– Mais que devient l'équité ?

– Il n'y a pas d'équité. Oh ! je sais que c'est un scandaleux changement de point de vue. Mais à la longue, j'ai découvert cette antique vérité que les femmes diffèrent des hommes. Toutes les théories apprises dans les livres vacillent devant le fait que les femmes sont les mères de nos enfants. Je... j'avais encore l'espoir d'avoir des enfants de toi. Mais tout cela est fini. La question actuelle est celle-ci : Qu'as-tu dans le cœur ? Je t'ai ouvert le mien. Quand tu m'auras répondu, nous pourrons décider ce qu'il y a faire.

– Oh ! Dick, murmura-t-elle après un silence devenu pénible par sa prolongation, je t'aime, je t'aimerai toujours. Tu es mon Nuage-Rouge. Tiens, sais-tu qu'hier soir encore, dans ta chambre, j'ai tourné mon portrait contre le mur. Eh bien, ce fut terrible. Cela me semblait mal. Je l'ai tourné tout de suite. »

Il alluma une cigarette et attendit.

« Mais tu ne m'as pas encore dit ce que tu avais dans le cœur, reprocha-t-il enfin.

– Je t'aime, dit-elle.

– Et Evan ?

– C'est autre chose. C'est horrible d'avoir à te parler ainsi. D'ailleurs, je ne sais pas. Je ne puis déchiffrer dans mon esprit ce que j'ai dans le cœur.

– L'amour ? ou une passade amoureuse ? Il faut que ce soit l'un ou l'autre. »

Elle secoua la tête.

« Ne comprends-tu pas ? demanda-t-elle. Vois-tu, je suis une femme. Je n'ai jamais dévié du droit chemin. Et maintenant que tout ceci est arrivé, je ne sais plus où j'en suis. Toutes mes conceptions ont été renversées par ma propre conduite. J'ai besoin de toi. J'ai besoin d'Evan. J'ai besoin de vous deux. Oh ! crois-moi, il ne s'agit pas d'une passade. Si par hasard c'en était une, sans que je le sache... non, non, ce n'en est pas une. J'en suis certaine.

– Alors c'est l'amour ?

– Mais je t'aime !

– Et tu dis que tu l'aimes. Tu ne peux pas nous aimer tous les deux.

– Mais si, je le peux ; c'est ce que je fais : je vous aime tous les deux. Oh ! je suis franche et continuerai à l'être. Il me faut débrouiller ce problème. Il doit exister une solution. »

Elle le regarda d'un air suppliant pendant qu'il répondait :

« L'un ou l'autre : Evan ou moi. Je ne vois pas d'autre solution imaginable.

– C'est précisément ce qu'il dit. Mais je ne peux m'y résoudre. Il était d'avis de venir te trouver tout droit. Je l'en ai empêché. Il voulait s'en aller, mais je l'ai retenu ici, si pénible que ce fût pour vous deux, afin de vous avoir ensemble, de vous

comparer, de vous peser dans mon cœur. Et je n’arrive à rien. Je vous désire tous les deux. Je ne puis renoncer ni à l’un ni à l’autre.

– Malheureusement, tu le vois, répliqua Dick avec une lueur de malice dans les yeux, il se peut que tu aies des dispositions à la polyandrie : mais nous autres mâles, stupides que nous sommes, ne pouvons accepter une combinaison de ce genre.

– Ne sois pas cruel, Dick, protesta-t-elle.

– Pardonne-moi, je ne voulais pas te blesser. C’est parce que je souffre moi-même que je m’efforce d’adoucir ma blessure par un peu de philosophie.

– Je lui ai dit qu’il était le seul homme que j’aie jugé aussi noble que mon mari, et que mon mari était même plus noble.

– Ce fut de la loyauté envers moi et envers toi-même, expliqua Dick. Tu m’as appartenue jusqu’à ce que j’eusse cessé d’être le plus grand homme du monde ; et alors c’est lui qui est devenu le plus grand. »

Elle secoua la tête.

« Laisse-moi essayer de dissiper cette énigme pour toi, continua-t-il. Tu ne sais pas ce que tu veux, ce que tu désires. Tu ne peux décider entre nous parce que tu voudrais nous avoir tous les deux ?

– Oui, murmura-t-elle, seulement je ne vous désire pas de la même façon, je crois.

– Alors la question est réglée, dit-il brusquement.

– Que veux-tu dire ?

– Ceci, Paula. Je suis le perdant. Graham est le gagnant. Ne vois-tu pas ? Me voici sur le même pied que lui, à égalité et rien

de plus, alors que je possède sur lui l'avantage d'une douzaine d'années d'amour accompli, de tous ces liens du cœur et du souvenir. Si tout ce poids était jeté dans la balance en faveur d'Evan, tu te déciderais sans hésitation.

– Je voudrais pouvoir en être sûre, » dit-elle d'un air rêveur. J'éprouve la sensation d'être vaincue, et malgré tout j'hésite. Tu ne m'aides pas du tout à résoudre ce problème.

– Toi seule peux le résoudre, Paula, dit-il gravement.

– Mais si tu voulais m'aider ; si seulement tu voulais essayer… un peu, rien qu'un… de me retenir, persista-t-elle.

– Je ne puis étendre un bras pour te retenir. Tu ne saurais te partager entre nous deux. Tu as été dans ses bras… Il leva la main pour arrêter sa protestation. Je t'en prie, chérie, ne dis rien. Tu t'es blottie dans ses bras. Ne vois-tu pas que tes actes me condamnent ? Ainsi en as-tu décidé, peut-être à ton insu. »

Elle secoua la tête avec une lente résolution.

« Et malgré tout je ne me décide pas, je n'arrive pas à me décider.

– Il le faut, cependant. La situation actuelle est intolérable. Et il faut choisir rapidement, car Evan doit partir. Tu comprends cela. Où alors tu t'éloigneras toi-même. Vous ne pouvez continuer tous les deux à rester ici. Prends tout le temps que tu voudras. Renvoie Evan. Ou si tu veux, va passer quelque temps chez ta tante Martha. De toute façon, je rentrerai tard. Peut-être dormirai-je toute la nuit dans une de ces cabanes de gardeurs. À mon retour, il faut qu'Evan soit parti. Et que tu l'aies oui ou non accompagné, la question devra être tranchée.

– Et si je m'en allais ? » demanda-t-elle.

Dick haussa les épaules, se redressa et consulta sa montre.

« J’ai envoyé un mot à Blake le priant de venir de meilleure heure ce matin », dit-il en faisant un pas vers la porte.

« Embrasse-moi, Dick, demanda-t-elle, et elle ajouta : Ceci n’est pas une... caresse d’amour » Sa voix était devenue rauque tout à coup. C’est seulement un baiser d’adieu pour le cas où je me déciderais à... m’en aller. »

Le secrétaire approchait dans le couloir, mais Paula s’attardait.

« Bonjour, monsieur Blake, salua Dick. Je m’excuse de vous faire venir si tôt. Tout d’abord, voulez-vous téléphoner à M. Agar et à M. Pitts. Je ne pourrai pas les voir ce matin. Renvoyez tout le reste à demain. N’oubliez pas de causer avec M. Hanley. Dites-lui que j’approuve son plan pour le déversoir de Buckeye et qu’il se mette tout de suite à la besogne. Cependant je verrai M. Mendenhall et M. Manson. Donnez-leur rendez-vous pour neuf heures trente.

– Un seul mot, Dick, reprit Paula après le départ de Blake. Souviens-toi que c’est moi qui l’ai fait rester. Ce n’était ni sa faute ni son désir. C’est moi qui ne voulais pas le laisser partir.

– Je ne pouvais pas concilier son obstination à demeurer ici, en pareilles circonstances, avec ce que je savais de lui. Mais dès lors que tu ne lui permettais pas de partir, et étant donné le degré de folie que tu peux inspirer à un homme, je comprends maintenant. C’est un homme plus que comme il faut. On n’en fait plus de pareils, il te rendra heureuse... »

Elle leva la main.

« J’ignore si je serai jamais heureuse désormais, quand je vois l’expression de ton visage... Et j’étais si heureuse depuis ces douze années. Je ne puis oublier cela, voilà pourquoi j’étais incapable de prendre une décision. Mais tu as raison. Le moment est venu de résoudre le problème de la... Elle hésita et ne put énoncer le mot « triangulation » qui lui montait aux lèvres... la

situation. Nous irons tous à la chasse. Je causerai avec lui à cheval, et je le renverrai, quelle que soit ma résolution.

– À ta place, Paula, je ne précipiterais pas les événements, lui conseilla Dick. Tu sais que je ne me soucie pas le moins du monde de la morale, excepté quand elle est utile : et elle l'est énormément dans le cas actuel. Il peut y avoir des enfants... Des scandales mêmes anciens peuvent leur nuire sérieusement. L'abandon du domicile conjugal complique trop les choses. Je m'arrangerai pour t'assurer une situation conforme aux lois, ce qui épargnera une année pour le divorce.

– Si je me décide en ce sens », dit-elle avec un pâle sourire.

Il approuva de la tête.

« Mais peut-être prendrai-je un autre parti, poursuivit-elle. Je n'en sais rien moi-même. Peut-être que tout ceci n'est qu'un rêve, que je vais bientôt m'éveiller et que Oh-ma-Chère va entrer pour me dire comme j'ai dormi longtemps et profondément. »

Elle se détourna à regret, et s'arrêta soudain après une demi-douzaine de pas.

« Dick, cria-t-elle. Tu m'as montré ce que tu avais dans le cœur, mais non pas ce que tu as dans la tête. Ne commets pas de folie. Rappelle-toi Denny Holbrook, pas d'accident de chasse, n'est-ce pas. »

Il fit un signe de dénégation, ses yeux s'animèrent d'un léger sourire et il s'étonna en lui-même de cette intuition qui allait droit au but.

« Penses-tu que j'irais quitter tout ceci ? dit-il, mentant résolument et indiquant d'un geste large le ranch et tous ses projets. Et mon livre sur l'élevage transcendant ? Et ma première vente annuelle de bétail juste à point ?

– Ce serait absurde, déclara-t-elle ; et son visage s'éclaira. Mais Dick, malgré ma présente hésitation, veuille savoir… Elle s'arrêta, cherchant sa phrase, puis d'un geste imitant le sien et embrassant la Grande Maison avec toutes ses merveilles, acheva :… que tout ceci ne m'influence pas le moins du monde. Je te le jure.

– Comme si je ne le savais pas ! répondit-il. De toutes les femmes désintéressées…

– Tiens, Dick, interrompit-elle, enflammée par une nouvelle pensée, si j'aimais Evan aussi follement que tu le crois, tu compterais pour si peu de chose à mes yeux que je serais heureuse, si telle était la seule façon d'en sortir, qu'il t'arrivât un accident de chasse. Mais tu vois qu'il n'en est rien. »

Elle fit un nouveau pas à regret, puis tourna la tête pardessus l'épaule pour lui murmurer :

« Dick, j'ai beaucoup de chagrin… Et, malgré tout, je suis tellement contente que tu m'aimes encore ! »

Avant le retour de Blake, Dick trouva le temps de se regarder dans une glace. Sa figure portait l'expression qui avait alarmé ses invités la veille au soir : elle y restait imprimée à demeure. Ma foi, songea-t-il, on ne peut se ronger le cœur sans qu'il en reste quelque trace.

Il marcha jusqu'à sa chambre et contempla le portrait de Paula sous les baromètres. Après l'avoir retourné contre le mur, il s'assit sur le lit et considéra un instant la place vide. Puis il retourna le portrait.

« Pauvre petite, murmura-t-il. C'est dur pour elle de s'éveiller si tard. »

Mais comme il continuait à l'observer, il la revit soudain au clair de lune, enlacée à Graham et attirant ses lèvres vers les

siennes. Il se leva rapidement en secouant la tête pour chasser cette vision.

Vers neuf heures et demie, sa correspondance était terminée et son bureau nettoyé, à part certaines données dont il allait se servir dans son entretien avec ses régisseurs. Il se trouvait près de la fenêtre et agitait la main en souriant vers Lute et Ernestine qui passaient dans la limousine, lorsque Mendenhall entra. Et dans une conversation courante avec celui-ci, et ensuite avec Mason, il trouva moyen de leur faire entrer dans l'esprit la plus grande partie de ses vastes plans d'élevage.

Après le départ de Mason et Mendenhall, il appela Oh-Joie au téléphone de la maison et lui ordonna de mener Graham à l'armurerie pour choisir un fusil et tout l'équipement dont il aurait besoin.

Il feignit d'ignorer qu'à onze heures Paula s'était glissée jusqu'au bout de l'escalier secret de la bibliothèque et écoutait debout derrière les rayons de livres. Venue là avec l'intention d'entrer, elle en avait été détournée par le son de sa voix. Elle l'entendait causer par téléphone avec Hanley au sujet du déversoir de la digue de Buckeye.

« À propos, disait-il, vous avez parcouru les rapports concernant le Grand Miramar ?... Très bien. Je ne suis pas du tout d'accord. L'eau est là. Je n'ai pas de doute que nous la trouverons en quantité suffisante avec des puits artésiens peu profonds. Envoyez tout de suite les appareils de forage et commencez les recherches. Le sol est très riche, et si d'ici cinq ans nous ne décuplons pas la valeur de ce coin desséché... »

Paula soupira et redescendit l'escalier vers la bibliothèque.

Nuage-Rouge, l'incorrigible, était là, pensa-t-elle, au milieu des ruines croulantes de son amour, en train de projeter tranquillement des digues et des puits artésiens pour pouvoir, dans l'avenir, semer de nouveaux glands.

Et Dick ne devait jamais savoir que Paula, dans sa détresse, était venue si près de lui et s'en était allée. Il gagna de nouveau sa chambre à coucher, et parcourut une dernière fois les notes inscrites sur le bloc à côté de son lit. Sa maison était en ordre. Il ne lui restait plus qu'à signer les lettres dictées le matin et répondre à divers télégrammes ; puis viendraient le lunch et la chasse dans les montagnes du Sycomore. Oh ! il s'y prendrait adroitement. Le blâme retomberait sur Hors-la-Loi. Et il aurait un témoin oculaire, Froelig ou Martinez : mais pas les deux à la fois. Une paire d'yeux suffirait au moment où la martingale se déferait et où la jument, se cabrant, retomberait sur lui en arrière dans les broussailles. Et le témoin, entendant partir le coup de fusil derrière les buissons, associerait tout de suite la catastrophe à l'accident.

Martinez, plus impressionnable que le sculpteur, ferait un merveilleux témoin, décréta Dick. Il manœuvrerait de façon à l'avoir avec lui sur la piste étroite où Hors-la-Loi deviendrait le bouc émissaire. Martinez n'était pas bon cavalier : tant mieux. Il serait bon, jugea Dick, d'exciter sérieusement Hors-la-Loi une minute ou deux avant la catastrophe pour lui donner plus de vraisemblance. En outre, il exciterait le cheval de Martinez, et, par conséquent Martinez lui-même de manière à l'empêcher de voir trop clairement la suite des événements.

Il serra les poings dans une douleur soudaine. La Petite Dame avait dû perdre la tête ; comment comprendre autrement une cruauté si flagrante ? Sa voix mêlée à celle de Graham lui parvenait par les fenêtres ouvertes de la salle de musique. Ils chantaient ensemble *La Piste du Romanichel*.

Tant que dura la folle et insouciante chanson, il ne desserra pas les poings ; et ils la chantèrent jusqu'à la fin. Debout, il entendit Paula quitter Graham sur un éclat de rire et traverser la maison jusqu'aux arcades de son aile réservée, où elle continua de rire et de taquiner Oh-ma-Chère en lui reprochant d'imaginaires oublis.

À grande distance résonna le hennissement sans pareil du Gars de la Montagne. Le Roi-Polo proclama à son tour sa souveraineté, et de toutes parts s'éleva la réponse des harems de juments et génisses. Dick écouta tous ces hennissements et beuglements et prononça à haute voix en soupirant :

« Après tout, le pays s'est trouvé amélioré par mon passage ici-bas. Voilà une consolante pensée que j'emporte avec moi. »

CHAPITRE XXXI

Sur une sonnerie du téléphone placé dans sa chambre, Dick alla s'asseoir sur son lit et prit le récepteur. En écoutant, il regardait les arcades de l'appartement de Paula de l'autre côté de la cour. Bonbright lui expliquait qu'il s'agissait d'un appel de Chauncey Bishop, en ce moment à Eldorado. Directeur et propriétaire de la *Dépêche de San Francisco*, ce personnage paraissait à Bonbright assez important pour être mis en communication directe avec son vieil ami Dick.

« Vous pouvez arriver ici pour le lunch, proposa Dick au directeur de journal, et pourquoi ne passeriez-vous pas la nuit ?... Ne vous tracassez pas de vos collaborateurs spéciaux... Nous devons chasser le puma cet après-midi, et il y aura sûrement une tuerie. Nous avons localisé le repaire... Très bien, alors, venez le plus tôt possible. Je vais donner des ordres pour les chevaux, et vous aurez le cheval bai que vous montiez la dernière fois. »

À peine avait-il raccroché le récepteur que la sonnerie retentit de nouveau. Cette fois, c'était Paula.

« Dick, mon chéri, dit-elle, ton raisonnement est tout à fait faux. Je crois que c'est toi que je préfère. Je suis sur le point de me décider, et c'est pour toi. »

Une pause se produisit ensuite, et il n'osa pas l'interrompre.

« Il y a un léger détail que j'ai omis de te dire, reprit-elle, très doucement et très nettement. Je t'aime. Je ne t'ai jamais aimé tant qu'en ce moment. Après nos douze années, tu m'as vaincue en définitive. Et j'étais vaincue dès le commencement, à mon insu. Maintenant, je sais à quoi m'en tenir, et une fois pour toutes. »

Elle raccrocha brusquement le récepteur.

Dick se sentait comme un condamné à mort à qui un sursis est accordé à la onzième heure. Il resta assis, oubliant de raccrocher le récepteur, jusqu'au moment où l'entrée de Bonbright, venant du bureau des secrétaires, le rappela à la réalité.

« C'était un appel de M. Bishop, expliqua Bonbright. Il a eu une panne d'automobile. J'ai pris la liberté d'envoyer une des nôtres pour l'amener.

– Et voyez ce que nos hommes pourront faire pour réparer la sienne », ordonna Dick.

Dès qu'il se retrouva seul, il se leva, se redressa et se mit à arpenter la chambre d'un air absorbé.

« Eh bien, mon vieux Martinez, dit-il en s'adressant au vide, vous allez rater tantôt la plus belle séance acrobatique que vous ayez jamais failli voir. »

Il plaça la fiche sur le téléphone de Paula et sonna.

Oh-ma-Chère répondit et amena vivement sa maîtresse.

« À mon tour, Paula, je voudrais que tu me répètes toi-même ce que tu m'as dit tout à l'heure. »

Il éprouva un plaisir extrême à entendre gazouiller son rire.

« Dick, je t'aime, dit-elle. Je n'aimerai jamais personne que toi en ce monde. Maintenant, aie la gentillesse de me laisser m'habiller. C'est tout juste si je serai prête à temps pour le lunch.

– Puis-je aller te voir... pour un instant ? demanda-t-il.

– Pas encore. Dans dix minutes. Laisse-moi en finir d'abord avec Oh-ma-Chère. Alors je serai toute prête pour la chasse. Je mets mon costume de Robin-des-Bois, tu sais, le cos-

tume vert et roux avec la longue plume ; et je prends mon fusil de calibre 30-30 : c'est assez gros pour des pumas.

– Tu me combles de joie, continua Dick.

– Et ne te mets pas en retard. Dick, je t'aime plus à cette minute que... »

Il l'entendit raccrocher le récepteur, et fut surpris, un instant après, de ne pouvoir s'abandonner au bonheur qu'il prétendait éprouver. Il se sentait plutôt hanté par le souvenir des voix de Paula et de Graham chantant éperdument *La Piste du Romanichel*.

S'était-elle jouée de Graham ? Ou de lui-même ? Une pareille conduite, pour elle, était sans précédent et incompréhensible. En cherchant une solution, il la revoyait au clair de lune, cramponnée à Graham et attirant sa bouche vers la sienne.

Déconcerté, il secoua la tête et regarda sa montre. En tout cas, dans dix minutes ou même moins, il la tiendrait dans ses bras et saurait à quoi s'en tenir.

Ce bref espace de temps lui sembla si ennuyeux qu'il se mit lentement en route, s'arrêta pour allumer une cigarette, la jeta après la première bouffée, s'attarda de nouveau pour écouter le cliquetis des machines à écrire dans le bureau des secrétaires. Il lui restait encore deux minutes, et sachant qu'une seule lui suffirait à atteindre la porte sans poignée, il s'arrêta dans la cour et regarda les canaris sauvages s'ébrouer dans la fontaine.

En les voyant s'envoler au soleil comme un nuage d'or et de gouttes cristallines, Dick sursauta. La détonation provenait de l'appartement de Paula, et en s'élançant à travers le patio, il l'attribua aussitôt à son fusil de calibre 30-30. « Elle m'a battu à mon propre jeu », pensa-t-il tout de suite ; et ce qui tout à l'heure lui semblait incompréhensible lui parut aussi net que le bruit du coup de feu.

Et tandis qu'il courait à travers le patio, montait l'escalier et franchissait la porte qu'il laissait grande ouverte derrière lui, cette pensée continuait à lui marteler la cervelle : « Elle m'a battu à mon propre jeu. »

Elle gisait, affaissée et frissonnante, complètement vêtue de son costume de chasse, à part les minuscules éperons de bronze que tenait la servante épouvantée et penchée sur elle.

L'examen fut rapide. Paula respirait, mais était inconsciente. La balle l'avait traversée de part en part, du côté gauche. Dick bondit aussitôt vers le téléphone, et, en attendant la communication, il faisait des yeux pour qu'Hennessy se trouvât à l'écurie des étalons. Un palefrenier répondit, et tandis qu'il courait chercher le vétérinaire, Dick ordonna à Oh-Joie de rester près du tableau et de lui envoyer tout de suite Oh-là-là.

Du coin de l'œil il vit Graham se précipiter dans la chambre et vers Paula.

« Hennessy, ordonna Dick, venez à toute vitesse. Apportez le nécessaire pour les premiers secours. C'est un coup de fusil qui a traversé le poumon et le cœur, sinon les deux. Venez tout droit aux appartements de Mme Forrest. Venez vite !

« Ne la touchez pas, dit-il rudement à Graham. Cela pourrait empirer son état, déterminer une hémorragie plus forte. »

Ensuite il retourna parler à Oh-Joie.

« Envoie Callahan à Eldorado avec la voiture de course. Dis-lui qu'il rencontrera en chemin le docteur Robinson et qu'il l'amène tout de suite avec lui comme s'il avait le diable à ses trousses. Dis-lui que Mme Forrest est blessée et que, s'il arrive à temps, peut-être pourra-t-il lui sauver là vie. »

Le récepteur à l'oreille, il se tourna pour regarder Paula ; Graham, penché sur elle sans la toucher, rencontra son regard.

« Forrest, commença-t-il, si vous avez fait... »

Mais Dick lui imposa silence en jetant un regard d'avertissement dans la direction de Oh-ma-Chère, qui, sans voix ni mouvement, tenait toujours les éperons de bronze.

« Nous discuterons cela plus tard, dit vivement Forrest en se tournant vers le transmetteur.

– Le docteur Robinson ?... Bien. Mme Forrest a reçu un coup de fusil dans les poumons ou le cœur, ou peut-être les deux. Callahan est en route à votre rencontre avec la voiture de course. Venez aussi vite que Dieu vous le permettra jusqu'à ce que vous rencontriez Callahan. À bientôt ! »

Il revint vers Paula et Graham s'écarta, tandis que Dick, à genoux, se penchait sur elle. Son pronostic fut bref. Il regarda Graham en secouant la tête, et déclara : « C'est trop grave pour que nous agissions à la légère. »

Il se tourna vers Oh-ma-Chère.

« Posez ces éperons quelque part et apportez des oreillers. Évan, aidez-moi de l'autre côté et soulevez-la tranquillement, sans secousses. Oh-ma-Chère, glissez cet oreiller dessous... doucement, doucement. »

Il leva les yeux et vit Oh-là-là debout et silencieux, attendant les ordres.

« Dites à M. Bonbright de relever Oh-Joie au tableau, commanda Dick. Dites à Oh-Joie de rester près de M. Bonbright pour exécuter les ordres. Dites à Oh-Joie de rassembler autour de lui tous les serviteurs de la maison dans le même dessein. Dès que Saunders reviendra avec la bande de M. Bishop, dites à Oh-Joie de l'envoyer tout de suite à Eldorado pour ramener Callahan en cas d'accident sur la route. Dites à Oh-Joie de mettre la main sur M. Mason et M. Pitts ou n'importe quel couple de régisseurs ayant des automobiles, et de les envoyer, avec leurs autos, attendre ici à la maison. Dites à Oh-Joie de prendre soin de

la bande de M. Bishop comme d'habitude. Et revenez ici quand je vous appellerai. »

Dick se tourna vers Oh-ma-Chére :

« Maintenant, racontez-moi ce qui est arrivé. »

Oh-ma-Chère secoua la tête et se tordit les mains.

« Où étiez-vous quand le coup de fusil a éclaté ? »

La jeune Chinoise avala sa salive et montra du doigt la garde-robe.

« Allons, parlez, ordonna durement Dick.

– Mme Forrest commander moi pour aller chercher les éperons. Moi oublié avant. Moi aller vite. Moi entendre fusil. Moi revenir vite. Moi courir. »

Elle montra Paula pour faire comprendre qu'elle l'avait trouvée dans cet état en arrivant.

« Mais le fusil ? demanda Dick.

– Y en a quelque chose dérangé. Peut-être fusil pas marcher. Peut-être quatre minutes, peut-être cinq minutes, Mme Forrest essayer faire marcher fusil.

– Essayait-elle de faire marcher le fusil quand vous êtes sortie pour chercher les éperons ? »

Oh-ma-Chère fit un signe affirmatif.

« Avant ça, moi dire peut-être Oh-Joie pouvoir arranger fusil. Mme Forrest dit y en a pas besoin : elle dit vous pouvoir faire marcher fusil. Elle appuyer fusil par terre. Et alors elle essayer encore pour arranger fusil. Et alors elle me commander d'aller chercher les éperons. Et alors fusil partir... »

L'arrivée de M. Hennessy mit fin à l'interrogatoire. Son examen ne dura guère plus longtemps que celui de Dick. Il leva les yeux et secoua la tête.

« Il n'y a rien que j'ose entreprendre, monsieur Forrest. L'hémorragie s'est soulagée d'elle-même, bien qu'elle doive s'accumuler à l'intérieur. Vous avez envoyé chercher un médecin ?

– Oui, Robinson. Je l'ai attrapé à son bureau. Il est jeune et bon chirurgien, expliqua Dick à Graham. C'est un homme ferme et hardi, et dans un cas pareil, j'ai plus confiance en lui qu'en tous ces vieux médecins de plus grande réputation. Qu'en pensez-vous, monsieur Hennessy ? Croyez-vous qu'elle ait chance de s'en tirer ?

– Cela a bien mauvaise mine, mais je ne puis me prononcer, étant simple vétérinaire. Robinson saura bien. Il n'y a rien à faire qu'à attendre. »

Dick approuva de la tête et entra dans la chambre de Paula pour guetter le bruit de l'automobile conduite par Callahan. Il entendit la limousine du ranch arriver lentement et partir rapidement. Graham vint le rejoindre.

« Je viens m'excuser près de vous, Forrest, dit-il. J'ai été un peu affolé sur le moment. En vous trouvant là, j'ai cru que vous y étiez au moment de l'événement. Ce doit être un accident.

– Pauvre petite, confirma Dick, elle qui se vantait tant d'être toujours prudente avec les armes à feu !

– J'ai regardé le fusil, dit Graham, et je n'ai rien trouvé qui allât de travers.

– C'est justement ainsi que c'est arrivé. Ce qui allait de travers s'est remis en place. Et voilà comment le coup est parti. »

Tout en présentant le mensonge de façon que Graham lui-même s'y laissât prendre, Dick-comprenait parfaitement le tour

joué par Paula. Ce dernier chant de *La Piste du Romanichel* était son adieu à Graham, et en même temps écartait de lui tout soupçon de ce qu'elle projetait de faire ensuite. Lui-même s'était laissé prendre de la même manière. Elle était venue lui dire adieu, et en dernier lieu, par le téléphone, lui avait affirmé qu'elle n'aimait que lui au monde.

Il s'écarta de Graham jusqu'à l'autre bout du porche.

« Elle avait du courage, se murmura-t-il. Pauvre petite ! Ne pouvant décider entre les deux, elle a résolu le problème à sa manière. »

Le bruit de l'automobile de course les attira, et ils rentrèrent ensemble dans la chambre pour attendre le médecin. Graham s'agitait, mal à l'aise : il répugnait à partir, et sentait qu'il devait le faire.

« Veuillez rester, Évan, dit Forrest. Elle vous aimait beaucoup, et si elle ouvre les yeux elle sera heureuse de vous voir. »

Dick et Graham s'écartèrent de Paula tandis que le docteur Robinson faisait son examen. Lorsqu'il se releva, Dick l'interrogea du regard. Robinson secoua la tête :

« Rien à faire, dit-il. C'est une question d'heures, de minutes, peut-être. Il hésita, observa un instant la figure de Dick. Je puis adoucir ses derniers instants si vous en manifestez le désir. Peut-être reprendra-t-elle conscience et souffrira-t-elle pendant quelque temps. »

Dick marcha jusqu'au bout de la pièce, revint sur ses pas, et s'adressa alors à Graham :

« Pourquoi ne pas la laisser vivre encore un instant, si bref qu'il soit ? La souffrance ne compte pas : elle trouvera vite son inévitable calmant. C'est ce qu'elle désirerait, ce que vous désireriez aussi sans doute. Elle aimait la vie jusque dans ses moindres instants. Pourquoi la priver du peu qui lui en reste ? »

Graham baissa la tête en signe de consentement, et Dick se retourna vers le docteur :

« Si vous pouvez la stimuler, la rappeler à la conscience, faites-le. Et si elle souffre trop, vous pourrez alors la calmer. »

Quand elle entrouvrit les yeux, Dick fit signe à Graham de venir se placer debout près de lui. En premier lieu, elle ne manifesta que de l'étonnement, puis ses regards se concentrèrent sur la figure de Dick, ensuite sur celle de Graham et sur ses lèvres se dessina un pitoyable sourire.

« Je... je croyais d'abord que j'étais morte », dit-elle.

Mais tout de suite se présenta à son esprit une autre pensée, et Dick la devina aussitôt dans ses yeux qui l'observaient. Elle se demandait s'il se doutait qu'il ne s'agît pas d'un accident. Il se garda du moindre signe. Elle avait combiné son plan, et en mourant elle devait croire à sa réussite.

« Je... j'avais... tort, dit-elle. Elle parlait lentement, faiblement, avec une souffrance évidente, s'arrêtant après chaque mot pour trouver la force de proférer le suivant. J'étais si sûre de ne jamais avoir un accident, et voyez ce que j'ai fait.

– C'est lamentable, déclara Dick avec émotion. Qu'y a-t-il eu ? Un coincement ? »

Elle fit un signe affirmatif, et sur ses lèvres se dessina de nouveau le pitoyable petit sourire pendant qu'elle disait d'un air mutin :

« Oh ! Dick, va chercher tous les voisins pour leur montrer le beau gâchis qu'a fait la petite Paula... Est-ce sérieux ? demanda-t-elle. Sois franc, Dick. Tu me connais », ajouta-t-elle après une demi-seconde d'hésitation de la part de Dick.

Il hocha la tête.

« Combien de temps ? demanda-t-elle.

– Tu peux être délivrée de tes souffrances d’un instant à l’autre.

– Autrement dit ?... »

Elle jeta un regard curieux du côté du praticien puis le ramena vers Dick, qui fit un signe affirmatif.

« C’est tout à fait ce à quoi je me serais attendue de ta part, murmura-t-elle avec reconnaissance. Mais le docteur Robinson est-il de connivence ? »

Le médecin avança de façon qu’elle pût le voir, et fit oui de la tête.

« Merci, docteur, et n’oubliez pas, c’est à moi de donner le signal.

– Souffres-tu beaucoup ? » demanda Dick.

Elle avait les yeux agrandis, pleins d’effroi et de bravoure. Ses lèvres frémirent un instant avant qu’elle répondît :

« Non, pas beaucoup, mais c’est terrible... terrible. Je ne pourrai pas l’endurer bien longtemps. C’est moi qui donnerai le signal. »

Encore une fois, le sourire de ses lèvres annonça une boutade.

« La vie est étrange, bien étrange, n’est-ce pas ? Je voudrais partir les oreilles pleines de chansons d’amour. Vous d’abord, Évan : chantez-moi *La Piste du Romanichel*. Dire que je l’ai chantée avec vous voilà moins d’une heure ! Faites-le, je vous en prie, Évan. »

Graham regarda Dick comme pour lui demander une permission que ce dernier accorda du regard.

« Oh ! chantez-la avec vigueur, joyeusement et follement, tout comme un Bohémien la chanterait à la femme qu'il aime, recommanda-t-elle. Et reculez un peu, que je vous voie. »

Graham chanta jusqu'à sa dernière strophe :

La nuée est à l'aigle et la plaine à l'élan,
Le matin nous attend à l'autre bout du monde.
Roulons sous nos pieds la machine ronde !
Roulons sous nos pieds la machine ronde !

Oh-là-là, impassible comme une statue, était debout sur le pas de la porte, attendant les ordres. Oh-ma-Chère, éperdue de chagrin, se tenait derrière sa maîtresse : elle ne se tordait plus les mains, mais les croisait avec tant de force que les bouts des doigts et les ongles se détachaient en blanc. À la table de toilette, le Dr Robinson faisait fondre des cachets dans un verre et remplissait sa seringue hypodermique.

Quand Graham eut fini, Paula le remercia des yeux, les ferma et resta tranquille un moment.

« Maintenant, Dick, dit-elle en rouvrant les yeux, récite-moi, le *Chant d'Aï-Kut*. Tiens-toi au même endroit qu'Évan, pour que je te voie bien. »

Et Dick déclama :

« Je suis Aï-Kut, le premier homme des Nishinams… et voici Yo-to-to-wi, ma rosée de miel… Elle eut pour père l'aurore sur la Sierra et le vent d'été dans la montagne. Ils conspirèrent ensemble, distillèrent toute la douceur du ciel et de la terre et la condensèrent en leur amour jusqu'à ce que les feuilles fussent couvertes de rosée… Elle est ma caille, ma biche, mon essence succulente de la douce pluie et de la terre grasse. Elle est Fille de la clarté des étoiles et de l'aube indécise. Elle est pour moi la femme unique et toutes les femmes ! »

Cette fois encore, les yeux fermés, elle demeura quelque temps silencieuse. À un moment, elle essaya de respirer plus profondément, ce qui la fit tousser plusieurs fois.

« Essaye de ne pas tousser », lui conseilla Dick.

Ils purent voir ses sourcils se contracter sous l'effort de sa volonté pour dominer le chatouillement irritant qui pouvait précipiter la catastrophe.

« Oh-ma-Chère, passez devant moi que je vous voie », dit-elle en ouvrant les yeux.

La jeune Chinoise obéit, marchant comme une aveugle, à tel point que Robinson dut lui prendre le bras pour la guider.

« Adieu, Oh-ma-Chère. Vous avez toujours été bonne pour moi, et parfois je ne l'ai pas été pour vous. Je le regrette. Souvenez-vous que M. Forrest vous tiendra toujours lieu de père et de mère. Et je vous fais cadeau de tous mes jades. »

Elle ferma les yeux pour indiquer que l'audience était terminée.

De nouveau, elle fut tracassée par un accès de cette toux irritante, plus prononcée cette fois.

« Je suis prête, Dick, annonça-t-elle faiblement, les yeux toujours fermés. Je veux faire mon petit dodo. Le médecin est-il prêt ? Viens plus près de moi et tiens-moi la main comme autrefois. »

Elle tourna les yeux vers Graham, et Dick baissa les siens, sachant qu'il y avait de l'amour dans ce dernier regard, comme il y en aurait quand elle le regarderait lui-même à la minute suprême.

« Une fois, expliqua-t-elle à Graham, je dus m'étendre sur une table d'opération, et je voulus que Dick vînt avec moi et me tînt la main pendant qu'on m'endormait. Hanley appelait cela

un faux pas dans le noir, ou la petite mort dans la vie. C'était très facile. »

Elle continua de le regarder en silence, puis retourna la figure et les yeux vers Dick, agenouillé près d'elle et lui tenant la main.

D'une légère pression de doigts et d'une invitation des yeux, elle lui fit approcher l'oreille tout contre ses lèvres.

« Dick, murmura-t-elle, c'est toi que j'aime le mieux. Et je suis fière de t'avoir appartenu si longtemps. Et, l'attirant plus près encore. Quel dommage qu'il n'y ait pas eu de bébés, Dick ! »

Ils attendaient en silence, pendant que le médecin lui mettait le bras à nu.

« Dodo, l'enfant dormira bientôt, dit-elle. Je suis prête, docteur. Tendez bien la peau. Vous savez que je n'aime pas qu'on me fasse mal. Dick, tiens-moi bien. »

Robinson, sur un coup d'œil de Dick, enfonça aisément et vivement l'aiguille dans la peau tendue, poussa d'une main ferme le piston jusqu'au bout et frotta du doigt la peau, pour activer la circulation de la morphine.

« Dodo, bon dodo », murmura-t-elle nonchalamment quelque temps après.

À demi consciente, elle se tourna un peu sur le flanc, replia son bras libre sur l'oreiller et posa la tête dans le creux, puis s'allongea dans l'attitude gracieuse où elle aimait à dormir.

Après un intervalle assez prolongé, elle poussa un faible soupir et mourut si facilement que personne ne s'en aperçut tout de suite.

Le gazouillement des canaris qui se baignaient dans la fontaine pénétra dans la chambre silencieuse, et dans le lointain

sonnèrent la trompette du Gars de la Montagne et le hennissement argentin de la Princesse Fotherington.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : DavidP, Jean-Marc, Bruno, PatriceC, Coolmicro.